

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audent, ne quid veri non audent historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE.

TOME CENT TRENTE-QUATRIÈME

Mai-Août 1920.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

m.
h.



D

1

.R6

t.134

1920

H

~~13282~~

~~1.134~~

APR 20 1922

168255

B. P.

LIBRARY
COLLEGE
DARTMOUTH

REVUE
HISTORIQUE

REVUE

HISTOIRE

PIERRE DU CHASTEL

GRAND AUMÔNIER DE FRANCE

(Suite et fin¹)

Cette décision mécontenta ceux qui voulaient sincèrement perdre Dolet et qui étaient inquiets de l'influence acquise par Pierre Du Chastel. Le cardinal de Tournon reprocha un jour à celui-ci d'abandonner le parti des bons catholiques pour protéger des athées, pires que des luthériens, et de manquer ainsi à tous ses devoirs d'évêque. Du Chastel, fort ému, retourna contre lui cette accusation : il s'était conduit en évêque et le cardinal en bourreau. Ce n'était pas excuser les crimes de Dolet que de montrer son repentir et de garantir qu'il changerait de conduite. Du Chastel exprima ses idées sur les devoirs du clergé qui devait essayer de ramener les pécheurs au bien, alors que certains poussaient le roi à user de sévérité envers eux et à recourir aux supplices barbares. Du Chastel était assez sûr de la confiance du roi pour être franc et pour s'engager ainsi contre le parti des rigoristes².

Au même moment, d'ailleurs, Du Chastel agissait pour maintenir le roi dans l'union avec l'Église romaine. Henri VIII avait envoyé à François I^{er} un mémoire pour expliquer le schisme d'Angleterre et pour l'engager à suivre cet exemple. Il y était question notamment de la sécularisation des biens d'Église dont les avantages pouvaient déterminer la décision du roi. Celui-ci était hésitant : certaines opinions exprimées dans le mémoire lui semblaient exagérées, mais d'autre part il entrevoyait une opération fructueuse et conforme à la raison. Il considérait comme un crime de laisser à la disposition d'un clergé paresseux des biens qui, entre les mains du souverain, pouvaient être employés

1. *Voy. Rev. histor.*, t. CXXXIII, p. 212-257.

2. *Galland, Pet. Cast... vita*, ch. xxxix.

à soulager le peuple, à secourir les pauvres, à encourager la religion et la science et à garantir la sécurité de tout le royaume. François I^{er} exprimait ces idées à Du Chastel, très gêné pour répondre sur un point où les sentiments et les opinions du roi étaient bien arrêtés et où il risquait de les heurter inutilement. De plus, il allait être amené lui-même à critiquer la politique royale, audace dont il redoutait les conséquences.

Les souverains, en effet, lui semblaient responsables de cette décadence du clergé. Si les évêques et les abbés étaient indignes, la faute en était au roi qui les avait choisis. Sans attaquer précisément le principe des nominations ecclésiastiques, sans critiquer ouvertement le Concordat, Du Chastel laissait entrevoir son blâme. Le remède n'était pas dans la confusion du pouvoir laïque avec le pouvoir religieux qui s'accomplissait en Angleterre, ni dans une extension des domaines royaux aux dépens de l'Eglise. Les sécularisations seraient contraires à la volonté de ceux qui lui avaient légué leurs biens; la raison et le droit les réprouvaient. Cette injustice serait en outre inutile, car l'État ne retirerait pas plus de profit de ces biens une fois sécularisés qu'il n'en recevait dans la situation présente. Les rois devaient se borner à surveiller scrupuleusement la discipline du clergé. François I^{er} avait écouté Du Chastel avec bienveillance et Galland ajoute qu'il prit ensuite la parole pour blâmer la politique de Henri VIII et ses imaginations singulières¹.

En 1545, on voyait approcher le moment attendu depuis dix ans où pourrait se réunir le Concile qui rétablirait l'unité de l'Eglise. La France était en paix avec l'Empire et on espérait encore que les protestants accepteraient d'y participer. Ces circonstances étaient favorables à Du Chastel qui pensait faire partie de l'ambassade chargée de représenter la France au Concile. C'était une occasion d'agir en vue de cette réforme pacifique dont il était partisan, et de s'attribuer ainsi un rôle éminent, agréable à son ambition. Il suggéra au roi l'idée de convoquer une assemblée préparatoire composée de théologiens français. Le Concile devait avoir de graves conséquences pour l'avenir de la religion et du royaume. La mission française qui s'y rendrait aurait affaire à des savants rompus depuis vingt-cinq années aux études religieuses et inébranlables dans leurs convictions. Il faudrait employer contre eux non pas la scolastique aux méthodes

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XLII.

désuètes, mais des raisonnements tirés d'une étude approfondie de l'Écriture sainte. Une documentation exacte sur l'histoire des origines religieuses serait nécessaire, appuyée sur une connaissance des langues anciennes suffisante pour l'intelligence et la critique des textes.

Du Chastel, dont la clairvoyance fut justifiée par les événements, se défiait d'ailleurs des intentions du pape qui n'était point favorable aux privilèges du roi dans l'Église gallicane et qui pouvait s'accorder avec Charles-Quint pour les menacer. Ces droits devraient être étudiés spécialement pour permettre d'en soutenir à l'occasion la légitimité. Cette assemblée préparatoire permettrait ainsi aux théologiens de se préparer aux discussions du Concile et de choisir ceux d'entre eux qui, par leur souplesse et leur rectitude de jugement, seraient les plus aptes à cette mission. Son plus grand avantage consisterait surtout à établir entre tous les représentants du clergé français l'unité de doctrine sur les questions controversées. Cette cohésion était en effet indispensable pour assurer l'autorité des envoyés du roi et pour faire prévaloir cette opinion moyenne qui était celle de Pierre Du Chastel. Mais un tel accord, obtenu par l'élimination des éléments protestants, devait empêcher les réformateurs de soutenir leurs opinions dans le Concile et de reconnaître par suite son autorité. D'autre part, quand bien même les protestants auraient accepté la discussion, il était assez naïf de croire qu'on pût reprendre l'étude de la théologie à ses sources et trouver dans des textes rebattus depuis trente années des arguments irréfutables. C'était mal connaître les caractères et la portée de la Réforme. Cette méthode, excellente pour le succès de la politique française et de la théologie officielle, très profitable aux ambitions personnelles de Pierre Du Chastel, méritait beaucoup moins d'éloges au point de vue du rétablissement de l'unité catholique, si toutefois on pouvait conserver l'illusion d'y parvenir¹.

Les intentions de Du Chastel donnèrent lieu à des suppositions défavorables : Beaucaire, dans ses *Rerum Gallicarum Commentarii*, nous dit qu'il espérait être choisi par le roi comme chef de l'ambassade française. Comme ses connaissances en théologie étaient assez courtes, il aurait fait réunir l'assemblée de Melun pour s'éclairer lui-même sur les questions qui seraient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LII.

débattues à Trente¹. Cette opinion était du moins celle qui avait cours dans l'entourage du cardinal de Lorraine, représentant de la France au Concile.

Les théologiens s'assemblèrent donc à Melun, assistés de linguistes versés dans la connaissance du grec et de l'hébreu. Ils se partagèrent l'étude de toutes les sources du dogme et de l'histoire religieuse, textes de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église, textes historiques relatifs à l'Église primitive. Rien n'était plus simple que de trouver, dans ces documents dont l'autorité était hors de cause, les fondements des vérités chrétiennes. D'après Galland, les textes sur lesquels devait s'appuyer la doctrine orthodoxe auraient été discutés dans l'assemblée pour en découvrir le sens véritable. Beaucaire nous parle seulement de mémoires rédigés par chaque membre sur les points controversés. Les deux méthodes ne s'excluent pas et il est probable que des mémoires furent rédigés et discutés par les théologiens. Du Chastel résuma lui-même nettement les opinions sur lesquelles l'accord s'était ainsi fait, et il rédigea un exposé sommaire des vérités chrétiennes en quarante et un chapitres.

Cet exposé, dont nous connaissons simplement les titres de chapitres, passe en revue tous les points sur lesquels avaient porté les discussions depuis le début de la Réforme : il insiste particulièrement sur le péché originel et la justification, sur les œuvres et les sacrements. Nous ne pouvons que faire des suppositions sur la doctrine contenue dans cet ouvrage : ces titres de chapitres laissent toutefois supposer que le point de vue romain y était adopté, que tous les sacrements, la messe et toutes les pratiques catholiques s'y trouvaient justifiés. Deux chapitres intitulés : *De antiquorum auctoritate et conciliorum* et *De primario Petri et successorum loco*, devaient exprimer sur ces questions des opinions plus indépendantes que Du Chastel partageait d'ailleurs avec la plupart du clergé français. Mais, en général, cet exposé reprenait au fond les idées contenues dans les décisions publiées en 1543 par la Faculté de théologie contre la doctrine luthérienne².

Beaucaire reproche à Du Chastel de ne pas avoir publié les mémoires qui lui avaient été remis et de s'en être servi pour

1. Belcarius, *Rerum Gallicarum Commentarii*, l. 24.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LIII. Cet exposé doctrinal avait été publié dans un édit royal du 20 septembre 1543.

réaliser ses projets ambitieux en les remplaçant par une œuvre dépourvue d'originalité. Mais il n'est pas prouvé que ces mémoires aient contenu des pensées neuves et remarquables, puisque leurs auteurs étaient pour la plupart ces théologiens de Sorbonne dont la doctrine était bien connue.

Ce travail, après avoir été remis au roi, devait être étudié et discuté par Du Chastel en commun avec les représentants de la France au Concile¹.

Le premier effet fut une protestation du pape qui suspectait ces assemblées des clergés nationaux et les déclarait inutiles à la papauté comme au succès du Concile, alors qu'il était peut-être surtout mécontent des principes gallicans exprimés dans le travail de Pierre Du Chastel.

C'est ce dernier qui, au nom du roi, rédigea la réponse. Il y démontrait que cette procédure, loin de nuire au Concile ou au pape, était nécessaire pour délimiter les questions litigieuses, pour rendre efficaces les efforts du clergé catholique contre les réformateurs, dont il faudrait combattre la science qui était grande et l'entêtement qui était extrême. On pouvait assurément compter sur l'assistance de Dieu et du Saint-Esprit qui nous est promise dans l'Évangile, mais les souillures de notre existence, la décadence des mœurs et de l'antique discipline de l'Église nous rendaient indignes de cette protection à laquelle il fallait suppléer par une préparation plus savante².

Dans cette affaire du Concile, Du Chastel fut donc réellement l'inspirateur et l'interprète de la politique royale. Mais nous observons chez lui un sentiment très net de ses ambitions personnelles et une intelligence trop courte de la réforme protestante. Si jamais la reconstitution de l'unité chrétienne avait été possible, cette politique mesquine et chicanière y aurait mis obstacle. Elle aurait même empêché la restauration de l'église catholique dont il se déclarait partisan.

Les derniers mois du règne de François I^{er} ont vu commencer l'affaire que suscita la publication de la Bible imprimée en 1545 par Robert Estienne³. Du Chastel agit en faveur de l'éditeur

1. On ne sait pourquoi Du Chastel ne fit pas partie de la délégation française envoyée au Concile. Cette délégation se composait de Claude d'Urfé, Pierre Danès et Jacques Ligneri.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LIV.

3. *Biblia sacra latina, juxta veterem et vulgatam editionem : cui nova ex Hebraeo columnatim respondet : ad cujus margines annotantur variae lec-*

tant qu'il se sentit sûr d'être en accord avec le roi. Nous verrons comment il l'abandonna sous Henri II et quelles malédictions lui valut ce changement d'attitude¹.

A la vérité, Du Chastel ne pouvait pas ignorer les opinions religieuses de Robert Estienne. Mais il pouvait fermer les yeux sur des tendances qui ne s'étaient jamais exprimées par des manifestations scandaleuses, et il estimait que la plus grande indulgence était due à un homme qui s'était acquis par ses travaux de semblables mérites.

Quant à la Bible elle-même, il reconnaissait que certains passages en étaient blâmables et que, si la plupart étaient critiqués à tort, « il y en a d'autres qui méritent d'être condamnés plus rigoureusement ». Dans ce nombre il en cite plusieurs « d'une folle témérité ». Mais ces taches ne devaient pas entraîner la condamnation d'une œuvre aussi estimable par ailleurs. « Qui donc ignore, » écrivait-il, « que les Bibles d'Estienne sont enrichies, sur d'innombrables points, de notes, d'explications et d'autres additions utiles; que cette dernière édition, surtout, se recommande au jugement de tous les travailleurs et des savants par un talent, un soin et une habileté merveilleuse?? »

C'étaient précisément ces annotations qui avaient ému les théologiens.

Les premières critiques avaient été formulées par ceux de Louvain, puisque les docteurs de la Faculté de Paris leur répondaient en ces termes, dès le 25 avril 1545 : « Quant à la sainte Bible, annotée par Robert Estienne, nous la condamnons comme erronée et, si nous l'avions eue avant vous entre les mains, nous l'aurions, sans hésitation, condamnée³. »

tiones et expositiones ex doctissimis Hebraeorum commentariis, quibus explicantur obscuriores loci. Paris, 1545, in-8°, 2 vol.

1. Cette affaire provoqua une vive émotion chez les réformateurs qui nous ont laissé des récits plus ou moins détaillés. Le principal intéressé, Robert Estienne, en a fait un opuscule intitulé : *les Censures des théologiens de Paris* (Paris, 1552, in-8°). Ce récit, intéressant pour l'abondance et la précision des détails, n'est pas toujours exact et manque parfois de clarté, par faute de suivre rigoureusement l'ordre chronologique des faits. L'*Histoire ecclésiastique* de Th. de Bèze et Henri Estienne, dans l'*Apologie pour Hérodoté*, s'en occupent également. Galland ne parle de cette affaire que brièvement. Les documents originaux qui se trouvent aux Archives nationales (M 71) sont du plus grand intérêt et permettent de critiquer les autres sources.

2. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

3. Lettre des docteurs de la Faculté de théologie de Paris à la Faculté de

Pendant une année, l'affaire semble être demeurée dans le domaine des imprimeurs et des théologiens. Finalement, Estienne, par crainte que la vente de la Bible ne fût interdite, se rendit à la cour où il était sûr en pareil cas de trouver un appui et particulièrement celui de Pierre Du Chastel. Celui-ci partagea ses sentiments ; il craignait toutefois de s'aventurer en soutenant trop complètement Robert Estienne qui le trouva « par trop timide en une si bonne cause ». Il finit par approuver un compromis dont Estienne lui fit la proposition : on ajouterait au volume le texte des censures de la Sorbonne qui suffiraient pour avertir le lecteur. Ce compromis était encore audacieux, puisqu'il consistait à signaler le danger sans le supprimer, et à mettre sur un même plan l'opinion des théologiens et les erreurs qu'ils avaient condamnées¹.

Cette solution fut discutée devant le roi dans une nombreuse assemblée où se trouvait un représentant des théologiens. Celui-ci avait remontré qu'il suffit d'un grain pour corrompre toute la masse. Du Chastel répondit que cette maxime, applicable aux relations des hommes entre eux, était sans valeur dès qu'il s'agissait de livres, où une opinion fausse ne fait aucun tort au bon sens qui remplit les autres pages. Il n'est point nécessaire de rien supprimer, mais il suffit de signaler les passages critiquables par un signe convenu qui mette le lecteur en garde lorsqu'il est nécessaire, sans lui interdire la lecture du reste. Puis, critiquant directement la conduite des théologiens, Du Chastel ajoutait qu'un esprit large et modéré, désireux de redresser les erreurs plutôt que de les punir, ne devait rien condamner sans en donner les motifs, et il les accusait, par suite de leur ignorance, de mal interpréter les textes. Il proposa finalement de publier en appendice aux Bibles les passages suspects, suivis des observations de la Faculté de théologie.

Cet avis plut au roi qui prescrivit à Du Chastel de transmettre cette décision à la Sorbonne².

théologie de Louvain, du 25 août 1545 (Arch. nat., M 71). Robert Estienne se trompe donc lorsqu'il attribue l'initiative des censures à la Sorbonne qui aurait essayé d'en rejeter la responsabilité sur l'Université de Louvain. Il montre ses adversaires plus hypocrites qu'ils ne le furent réellement.

1. R. Estienne, *les Censures des théologiens*; Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. L.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. L. Galland arrête là son récit de l'affaire, ajoutant seulement que Du Chastel fut soupçonné d'hérésie pour avoir exposé trop librement son opinion aux théologiens.

Du Chastel écrivit donc aux théologiens qui, bien loin d'entrer dans ses vues, lui répondirent, le 16 octobre 1546, en attaquant la Bible d'Estienne dont « l'indice est vicieux, que par nécessité ne se peult tollérer ». Quant au corps de l'ouvrage, il est tellement « farci » d'hérésies, « tant ès gloses, quotations marginales et sommaires, que aultres choses, que, à bien prandre et dire vérité, la chose est pitoiable, digne la toutalité d'estre estaincte et exterminée ». Ils joignaient à leur lettre quelques propositions choisies à titre d'exemples parmi les nombreux passages réprouvés¹. Du Chastel fut grandement déçu par cette réponse qu'il interpréta comme un refus².

Estienne, il est vrai, y voit un acte de soumission apparente et une manœuvre pour temporiser, tandis que ses ennemis négociaient avec les théologiens de Louvain pour qu'ils ajoutassent sa Bible au catalogue des livres condamnés par eux. Mais le jugement ou plutôt le mémoire d'Estienne est ici en défaut, car il ne peut y avoir aucun doute sur le sens de la réponse faite par les théologiens, et nous savons d'autre part que l'initiative de la condamnation appartient à la Faculté de Louvain.

D'ailleurs, François I^{er} riposta aussitôt par des lettres patentes du 26 octobre, suivies le lendemain d'une lettre close adressée à la Faculté de théologie. Il interdisait la publication du catalogue des livres condamnés à Louvain et ordonnait à nouveau d'examiner la Bible pour en extraire les passages suspects d'après la méthode qui leur avait été prescrite³.

C'est à la suite de cette mise en demeure qu'ils essayèrent de ruser et, plusieurs mois après, Du Chastel dut reprendre les négociations par l'intermédiaire du chancelier de Ganay, auquel les théologiens déclaraient avoir commencé l'examen de la Bible

1. Lettre des doyen et docteurs de la Faculté de théologie à Du Chastel, du 16 octobre 1546 (Arch. nat., M 71).

2. « Vestrarum quidem literarum superiores illae omnem mihi expectationem iudicii nostri praeciderunt, et autoritatis, ad id, quod rex christianissimus tantopere desiderat, quodque ego tam vehementer saepius hortatus sum. » Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

3. La lettre de François I^{er} aux docteurs de la Faculté de théologie, du 27 octobre 1546, est conservée au musée des Archives nationales. Les lettres patentes du 26 octobre ne figurent pas dans le *Catalogue des actes de François I^{er}*. Elles sont simplement mentionnées par Robert Estienne dans les *Censures des théologiens*. Les deux passages relatifs à ces lettres des 26 et 27 octobre sont d'ailleurs peu clairs : il est possible qu'Estienne ait commis une erreur et qu'il y ait en réalité une seule lettre royale.

d'après les instructions reçues. Ces affirmations satisfaisaient difficilement Du Chastel, qui leur écrivit une lettre destinée moins à les féliciter qu'à signaler ses inquiétudes; au milieu de compliments de toutes sortes, il leur rappelait en effet les demandes du roi et les engagements qu'il avait pris lui-même en leur nom, ne leur cachant pas les doutes que leur réponse écrite avait fait naître touchant la réalisation de ces promesses. Il n'avait fait qu'en douter, car « jamais, » disait-il, « je n'ai cru que vous pussiez ainsi abandonner la cause de l'humanité et refuser votre concours à une affaire juste, à l'autorité du Roi Très Chrétien et aux avis de votre plus intime ami. Ce concours, j'ai promis au roi, et cela de toutes mes forces, qu'il lui serait toujours acquis¹. »

Comme les théologiens tardaient à répondre, Du Chastel leur adressa une troisième lettre où les compliments faisaient place à des remontrances. Il rappelait la confiance qu'il avait eue jusque-là dans leurs promesses : « J'ay estimé, » disait-il, « qu'il ne vous en faudroit point parler davantage. Mesme le Roy estoit persuadé par moy que, quand les fautes de la table et des argumens seroyent corrigées et qu'on auroit marqué es annotations ce qui peut offenser, aussi touché le reste où il y peut avoir quelque cachette de malice ou incommode suspicion, que le reste se pourroit tellement expedier, que les livres pourroyent estre publiquement receuz, tant sous l'asseurance du Roy que sous vostre censure. Mais maintenant je ne diray point l'intermission du temps. C'est plus tost une longueur, dont vous usez à donner vostre jugement, et comme une délation de bailler vos opinions, et puis ce qui est entrevenu par la censure des théologiens de Louvain a faict soupçonner aucuns et craindre que vous ne vouliez rejetter le vieil Conseil, c'est-à-dire du Roy, pour user de quelque nouveau moyen en une chose ja envieillie². »

Les théologiens firent semblant de céder devant une telle insistance : ils envoyèrent vingt extraits à Du Chastel qui les examina avec Ganay et les leur renvoya le 26 janvier 1547.

1. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 19 janvier 1547 (Arch. nat., M 71). Cette lettre a été publiée dans le *Musée des Archives nationales*.

2. Cette lettre ne nous est connue que par l'extrait que nous donne R. Estienne, *les Censures des théologiens*. Elle fut écrite entre le 19 et le 26 janvier, ainsi que cela ressort du témoignage de R. Estienne et de la lettre suivante de Du Chastel.

avec une longue lettre latine dans laquelle il exprimait son opinion sur toute l'affaire. Il accusait les théologiens de se laisser égarer par leur parti pris. Il était déraisonnable de condamner un ouvrage aussi précieux pour quelques passages suspects qu'on pouvait corriger et sur lesquels Estienne acceptait leur décision. « A qui donc, Dieu immortel, démontrerez-vous que ces Bibles sont tellement corrompues, dans tous leurs détails, que, les erreurs une fois supprimées, il ne demeurerait plus rien d'intact ni de sain ? » Dès la première réponse des théologiens du 16 octobre précédent, il a été déçu par une telle intransigeance. Le roi ne le sera pas moins et leur attitude est une bravade envers lui comme pour l'opinion publique en général, qui ne pourrait souscrire à leur décision et accueillerait par ses gémisséments unanimes cette nouvelle perte déplorable pour la science. Du Chastel tenta un nouvel effort pour arriver à une solution modérée : parmi tous les passages condamnables, vingt seulement lui avaient été signalés qui ne méritaient pas tous d'être également critiqués. « Il s'en trouve dans le nombre qui seraient complètement à rejeter et à condamner pour les réformer sévèrement dans le sens de la croyance catholique et de la doctrine de l'Eglise. » Du Chastel en cite cinq de ce genre, susceptibles de détruire l'autorité du clergé en matière de dogme et la croyance à l'utilité de la foi. Quant au reste, tout pourrait s'arranger avec une censure plus modérée encore. Du Chastel, tout en se défendant de vouloir empiéter sur les droits de la Faculté de théologie, exposait cependant sa résolution, qui était celle du roi, d'empêcher que le tout ne fût enveloppé dans une même condamnation faite à la manière des théologiens de Louvain¹.

Cette lettre, dont le ton était assez sévère, fut très appréciée par Estienne, mais moins bien accueillie par les théologiens : « Il y avoit en la dicte épistre beaucoup de choses de l'utilité des annotations, comme je scay, qui les faschoyent et lés pressoyent fort². »

Aussi tardèrent-ils à répondre et l'affaire, en était à ce point lorsque François I^{er} mourut. Peut-être le roi et Du Chastel n'avaient-ils pas montré autant de complaisance pour Estienne que celui-ci en aurait désiré, mais il était difficile, à moins de

1. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

se déclarer tout à fait partisan de la Réforme, de protéger davantage ses intérêts et de traiter plus rudement ses adversaires.

Ces interventions de Du Chastel dans les affaires religieuses nous montrent bien l'accord qui existait entre le roi et lui dans ces dernières années du règne pour pratiquer une politique orthodoxe et catholique, mais favorable aux réformes et indulgente aux réformateurs.

*
* *

Par ses fonctions de lecteur et de bibliothécaire, par ses relations intimes avec le roi, Du Chastel devait nécessairement exercer une influence sur l'érudition contemporaine. Après la disparition de Colin et de Budé, il resta l'unique pourvoyeur intellectuel de François I^{er}. Les lectures dont le choix lui appartenait, les commentaires qu'il y ajoutait, les conversations dans lesquelles il étalait son savoir encyclopédique fournissaient à celui-ci les aliments nécessaires à sa curiosité d'esprit. Avec son prestige inattaquable, Du Chastel disposait des réputations ; il était l'intermédiaire et le protecteur attiré des savants et le conseiller qui discutait tous les projets, toutes les idées du roi sur ces matières. Il proposait à son admiration cet idéal de monarchie humaniste auquel il avait été lui-même conduit par l'étude des lettres antiques. Comme beaucoup de ses contemporains, il méprisait le peuple dépourvu de l'élégance d'esprit et des qualités d'âme nécessaires pour rendre la démocratie aimable. La royauté était bien préférable, même si le souverain était un personnage médiocre, pourvu qu'il eût le culte de l'érudition et le respect des savants. Du Chastel se plaisait à faire l'éloge de ce système où les honneurs et l'autorité seraient attribués aux érudits et où il se réservait une place éminente. Ce règne des lettres serait en même temps celui des vertus dont l'antiquité avait elle aussi offert l'exemple. Cette société idéale, vertueuse et lettrée, Du Chastel affirmait qu'elle avait existé à Sparte, qu'il jugeait d'après les descriptions évidemment exagérées de Xénophon¹.

Le rôle que s'attribuait Du Chastel exigeait, en plus de talents

1. Ces idées sont développées par Du Chastel dans le dialogue de R. Breton, *De optimo statu reipublicae*.

littéraires, les qualités d'un homme d'action et surtout de l'entêtement pour faire aboutir à des résultats pratiques les volontés fugitives de François I^{er}. Celui-ci avait assurément le goût des choses de l'esprit et recherchait la conversation des lettrés dont il savait, par ses complaisances, s'attirer les éloges. Il ne les dédaignait pas, car il savait que ce sont les dispensateurs de la gloire la plus durable; mais tout cela restait subordonné aux intérêts politiques : ses magnificences littéraires passaient après l'entretien de ses armées et de ses ambassadeurs. Elles ne devaient consister qu'en des velléités aussitôt interrompues par les guerres qui vidaient le trésor. Aussi la troupe des écrivains ne devait guère compter que sur de grands projets et de belles paroles et elle lui semblait singulièrement importune lorsqu'elle ne se satisfaisait pas à si bon compte. Pendant tout le règne, ceux-ci n'ont cessé de solliciter le roi qui se dérobaît toujours ou n'accordait que peu de chose¹. On comprend combien, dans ces conditions, le patronage de Pierre Du Chastel pouvait leur être avantageux. Il prenait au sérieux son rôle de chef d'armée dans cette guerre des bonnes lettres contre la barbarie et collectionnait les manuscrits avec le même zèle qu'il aurait déployé à réunir des armes pour la défense du royaume².

Comme bibliothécaire, il rêvait d'effacer la réputation des collections les plus riches de l'antiquité, de Pergame et d'Alexandrie. Aussi continua-t-il la chasse aux manuscrits les plus variés en Italie, en Grèce et jusqu'en Asie³. Pour éviter le désordre, pour assurer la protection de ces richesses, il obtint l'établissement de gardiens et de bibliothécaires salariés par le roi.

Du Chastel était un singulier bibliothécaire qui n'aimait pas les livres par passion de collectionneur, mais pour les services qu'ils étaient appelés à rendre au public. En dehors de cela, disait-il, tout n'était que vaine ostentation. Galland nous dit que, pour répandre la lecture de ces textes, il fit créer l'Imprimerie royale, pour laquelle furent fondues des collections de caractères et dont les ouvriers étaient payés par le roi. Cette imprimerie était spécialement destinée à reproduire les livres rares de la

1. A Lefranc, *Histoire du Collège de France*.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxxiii.

3. Nous trouvons dans le *Catalogue des actes de François I^{er}* l'indication d'achats de manuscrits; mais la plupart, antérieurs à 1540, ont été faits alors que Budé était bibliothécaire du roi.

Bibliothèque royale¹. Mais Galland fait erreur en attribuant à Du Chastel la création d'une Imprimerie royale qui n'a jamais existé sous François I^{er}. Il se peut qu'un projet ait été fait, mais il est certain que, comme tant d'autres, il ne fut point exécuté. Ce que nous voyons à ce moment, ce sont des imprimeurs qui, comme Robert Estienne, reçoivent le titre d'imprimeurs royaux, mais encore ce titre se rencontre-t-il avant l'arrivée de Pierre Du Chastel à la cour. Nous pouvons donc tout au plus lui reconnaître le mérite d'avoir fait fabriquer les fameux caractères grecs dont se servait Estienne, et pour l'usage desquels il avait un privilège du roi.

L'intervention de Pierre Du Chastel semble avoir été plus efficace dans la création du Collège de France. On ne saurait, il est vrai, lui en attribuer l'idée première qui date des débuts du règne de François I^{er}. Celui-ci, dès 1517, avait fait des projets qui se transformèrent par la suite, suivant ses fantaisies et les nécessités financières. Ceux du début manquaient de précision : établissement de haute culture ou simple collège de jeunes Grecs, à l'imitation de Léon X, on hésitait entre les deux, et ces hésitations, accrues de celles d'Érasme, n'avaient abouti à rien. Puis, vers 1519, le collège de jeunes Grecs avait failli se réaliser, mais les guerres avaient tout arrêté et on avait attendu dix ans ; il avait fallu toute l'activité des humanistes, Budé, Poncher, Jacques Colin, du Bellay, pour aboutir en 1530 au modeste établissement de quelques lecteurs royaux. Cette institution était apparue furtivement, sans constitution formelle, sans organisation, et, qui pis est, sans ressources. Les promoteurs, ne reconnaissant pas leur projet, continuaient d'en demander la réalisation et se décourageaient parfois à constater l'inutilité de leurs efforts et l'indifférence du roi, duquel ils ne pouvaient pas même obtenir les gages des lecteurs en fonctions.

Le choix des lecteurs et la haute surveillance de leurs travaux avaient été confiés à Jacques Colin. Aussi Du Chastel en héritait-il et l'autorité qu'il possédait auprès du roi, jointe à son amour de l'érudition, exerça-t-elle une heureuse influence sur les progrès de l'institution.

Du Chastel arrivait à un moment favorable : la paix laissait quelques ressources disponibles. Il en profita pour reprendre le

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxxiii.

projet d'un collège de jeunes gens, projet qui était celui de tous les érudits et qui transformerait l'institution des professeurs royaux en assurant ses effets pratiques. On espérait, par la diffusion des méthodes et des sciences nouvelles, faire une concurrence sérieuse à l'Université, toujours entêtée de scolastique. Ce projet était grandiose; le collège recevrait le nom de *Collège des trois langues*. On prévoyait au bord de la Seine, sur l'emplacement de l'hôtel de Nesle, la construction « d'un beau et grant colleige... accompagné d'une belle et somptueuse église, avec aultres édifices et bastimens ». Les professeurs royaux, assistés d'autres savants, y enseigneraient toutes les langues et toutes les sciences à plus de six cents jeunes gens choisis parmi les mieux doués. Du Chastel avait arrêté tout le programme d'un enseignement qui ne laisserait de côté aucune partie du savoir humain et réglé tous les détails, jusqu'à déterminer le temps qui serait consacré à chaque spécialité. Les études complètes dureraient quatorze années. Le collège posséderait même un clergé, ce qui lui donnait le caractère d'un couvent et d'un vaste établissement de culture humaine. Une dotation de 100,000 francs serait nécessaire pour l'entretien de cette fondation, sans compter les frais de premier établissement.

Le roi semblait disposé à faire exécuter ce projet. On avait délimité le terrain réservé aux constructions dont le plan était fait. Par lettres du 19 décembre 1539, on chargeait Nicolas de Villeroy et Jean Grollier de passer les marchés pour l'exécution des travaux et Audebert Catin de faire les paiements, ainsi que de rendre compte des sommes qui y seraient consacrées¹.

L'entreprise devait en rester là et le Collège des trois langues, qu'on attribue généreusement à François I^{er}, ne reçut pas d'autre réalisation. Galland impute à Poyet la responsabilité de cet arrêt. Celui-ci, par méchanceté, aurait retardé les travaux; puis, la guerre étant survenue contre l'Angleterre et l'Empire, il aurait invoqué le manque d'argent pour faire tout abandonner. Nous hésitons cependant à considérer Poyet comme le plus grand coupable : les dispositions du roi n'avaient jamais été très favorables et il était tout prêt à trouver bonnes les raisons de Poyet, raisons fondées sur l'absence de ressources et qui n'étaient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxxii. Lettres patentes, du 19 décembre 1539, publiées par Baluze dans les notes jointes à l'ouvrage précédent.

que trop justifiées. La preuve en est que la disgrâce de Poyet n'entraîna jamais la reprise du projet¹.

A défaut de cette fondation qui était dispendieuse et incertaine, Du Chastel s'efforçait dans des tâches plus modestes : il aurait voulu faire enseigner un plus grand nombre de sciences et de langues et multiplier les professeurs. Il réussit du moins à obtenir la création d'un cours de philosophie grecque pour lequel il fit désigner Vimercati². Son intervention pour le choix de G. Postel comme professeur de mathématiques est reconnue par son protégé lui-même, qui partage sa reconnaissance entre François I^{er}, la reine de Navarre et Pierre Du Chastel³. Mais la situation des professeurs était précaire et, pour empêcher la ruine complète de l'institution, il fallait avant tout assurer leur existence en faisant payer régulièrement leurs gages comme ceux des autres officiers du roi, sans qu'ils eussent à suivre la cour pour obtenir une assignation dont les effets étaient toujours aléatoires. Du Chastel s'efforça de leur faire fixer des gages convenables et il obtint leur inscription parmi les officiers de la maison du roi, ce qui devait avoir pour résultat de leur faire payer ces gages par quartiers, à peu près régulièrement, et du moins sans ces dérangements qui interrompaient constamment les leçons. Le roi se laissa facilement convaincre. Il en fut autrement des trésoriers qui pouvaient arrêter l'effet de toutes ces promesses. L'existence des professeurs royaux resta précaire comme par le passé.

Aussi était-ce un devoir que s'imposait Du Chastel d'intervenir sans cesse en leur faveur. Il les protégeait avec la même obstination que les pauvres et les hérétiques. Comme supplément de salaire, il leur faisait conférer des bénéfices « pour les entretenir et donner occasion de mieux et plus continuellement entendre au fait de leur charge ».

1. Il serait injuste, en effet, de se représenter Poyet comme hostile aux savants ou méprisant les choses de l'esprit. L'impression que nous laisse la lecture de Galland est à corriger par les lettres de Sadolet (liv. XIII de sa correspondance).

2. Vimercati, en témoignage de reconnaissance, lui dédie un commentaire sur Aristote et une dissertation publiés sous le titre suivant : *Commentarii in tertium librum Aristotelis de anima... Ejusdem de anima rationali peripatetica disceptatio*. Paris, 1543, in-8.

3. G. Postel, *Quatuor librorum de orbis terrae concordia primus* (1541), in-8°.

Au mois de mars 1545, Du Chastel leur faisait obtenir des lettres patentes leur accordant le privilège de *committimus* : tous leurs procès seraient jugés aux Requêtes du Palais, à Paris, ou dans les chambres des requêtes des autres parlements, pour leur permettre de se livrer sans interruption à « cette tant bonne et tant sainte entreprise de connaissance de langues et de tout bon savoir ». Ces lettres donnaient à l'institution une consistance plus grande et comme une sorte de personnalité morale, en étendant cette disposition à tous les successeurs des professeurs alors en exercice¹.

Du Chastel aimait d'ailleurs la science sous toutes ses formes et avec toutes ses libertés. Il en donna la preuve dans la querelle qui mit aux prises en 1543 Ramus et les universitaires. Ramus, qui aimait le paradoxe et ne reculait pas devant le scandale, s'était attiré par ses diatribes contre Aristote des haines dont Galland, qui cependant n'était pas un conservateur obstiné, nous donne la mesure. Ses ennemis, et peut-être Galland lui-même, auraient souhaité de l'envoyer aux galères. C'est sans doute exagérer que d'attribuer les mêmes intentions à François I^{er}. En tout cas, il aurait pu céder aux conseils de rigueur, si Du Chastel ne l'avait apaisé en ramenant l'affaire avec finesse à ses véritables proportions : Ramus était un mauvais plaisant et un pauvre philosophe ; mais de tels crimes ne méritaient pas la mort. Il suffisait de le mettre en présence d'érudits compétents qui se chargeraient de le ramener à la raison. Du Chastel suggéra ainsi la solution qui fut réalisée par les lettres patentes du 30 mai 1543².

Du Chastel, dans l'oraison funèbre de François I^{er}, le glorifie d'avoir honoré magnifiquement les lettres, de les avoir « édifiées et plantées en son peuple par sa largesse et libéralité, tant latines, grecques qu'hébraïques », d'avoir « entretenu et rémunéré excellentement hommes esleuz pour leur doctrine..., remis les ornemens de la Grèce en vie et en vigueur, la poésie, l'histoire, la philosophie en son royaume ». Ces beaux résultats n'étaient dus qu'en partie à l'action personnelle du roi et, dans les dix der-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxxi. Lettres patentes du mois de mars 1546, également publiées par Baluze.

2. Du Boulay, *Histor. Universitatis parisiensis...*, t. VI, p. 388.

nières années du règne, Du Chastel y avait largement contribué.

*
* *

Du Chastel qui, pendant la fin du règne de François I^{er}, avait fait partie de son entourage le plus intime, ne le quitta pas durant ses derniers jours. Il nous a laissé un récit détaillé de ces événements, récit assez dépourvu de pittoresque et d'émotion, mais qui révèle en lui de la netteté d'esprit et une certaine fermeté d'âme au milieu de l'émotion générale.

Ce ne fut pas lui qui assista le roi en qualité de confesseur, pas plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, mais il lui servit de prédicateur et de conseiller spirituel. Depuis le moment où la mort apparut inévitable, il resta jour et nuit auprès de lui, l'encourageant à implorer le secours et la miséricorde de Dieu. Il lui expliquait les mystères de la mort pour lui faire découvrir, sous les apparences effroyables qui s'offrent aux sens, les consolations que la raison fait entrevoir aux âmes pieuses.

Cette mort, il la lui présentait comme un bain délicieux ou comme un banquet. Mais ces récompenses n'étaient accessibles que par le repentir; aussi lui remontrait-il ses fautes passées, en le pressant de recourir au médecin de l'âme et de les expier conformément aux préceptes de l'Eglise. Le pécheur repentant serait ainsi justifié par le sacrifice de Jésus-Christ et par le mystère de la Rédemption. Comme cette contrition devait s'achever dans l'humilité, il sut détacher le roi des sentiments orgueilleux du passé en lui montrant les misères de ce séjour à côté de la gloire qui l'attendait dans le ciel¹.

Telles étaient les pensées qu'il exprimait avec une gravité de circonstance, mais aussi avec sa douceur habituelle. Servi par sa facilité de parole, il fut d'ailleurs d'une abondance extrême qui semble avoir frappé les assistants : son érudition se déversa dans de vraies dissertations de philosophie dogmatique, étayées de lectures et de citations. Après dix années passées à discourir, il voyait son auditeur lui échapper avant d'avoir achevé ce qu'il avait à dire².

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVII.

2. Voir dans le premier sermon funèbre les passages relatifs à la mort de François I^{er}.

Une remarque est nécessaire : François I^{er} mourut dans l'accomplissement des rites catholiques ; mais les idées qui furent exprimées à ce moment, soit par lui soit par Du Chastel, sont des pensées chrétiennes qui n'ont rien de spécialement catholique et qu'un protestant n'aurait pas désavouées. Galland, d'ailleurs, après avoir attesté que François I^{er} mourut « pieusement, saintement et chrétiennement », en attribue le mérite d'abord « à Dieu, auteur de tous les biens », puis, immédiatement après, à la parole de Pierre Du Chastel qui fut l'instrument employé par Dieu pour mettre la bonté du roi dans la voie du salut. Ce qui semble bien indiquer que les contemporains avaient eu quelques doutes sur la parfaite orthodoxie de François I^{er}¹.

Le roi était mort le 31 mars et ne devait être enterré que le 24 mai. Ces deux mois, Du Chastel les passa dans le deuil, donnant les marques d'un regret que Galland nous dit sincère. Il était inquiet en même temps, car c'était un moment critique pour tout l'entourage du feu roi qui, voyant arriver une nouvelle cour, s'attendait à des disgrâces. Certains d'entre eux « s'envolaient comme des hirondelles à l'approche de l'hiver », tandis que les autres essayaient de refaire leur situation en s'insinuant auprès de Henri II ou de ses favoris. Du Chastel se tenait à l'écart de ces intrigues, ne recherchant personne et vivant dans la retraite : il semblait se consacrer exclusivement au culte de son ancien maître, préparant les cérémonies funèbres, organisant des prières dans les couvents et distribuant des aumônes pour le salut de son âme. Il pouvait compter sur les flatteries qu'il avait autrefois adressées à ceux qui maintenant étaient au pouvoir : il n'avait qu'à en attendre les résultats².

François I^{er} fut enterré en même temps que ses deux fils, François et Charles, morts en 1536 et 1545, dont les funérailles solennelles avaient été différées. Les cérémonies, cortèges et services religieux durèrent du 21 au 24 mai. Du Chastel était chargé de l'oraison funèbre : il en prononça deux. Le 23 mai, à Notre-Dame de Paris, en présence du légat et de la cour, il fit « la partie déplorative » consistant dans la « commémoration de la vie et mort de feu roi ». Le lendemain, à Saint-Denis, devant la même assistance, il continua par « la partie consolatrice »,

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LVIII.

dans laquelle il montrait les destinées de l'âme après la mort¹. Ces sermons firent grande impression sur l'auditoire. Le chevalier Casal écrivait le lendemain au pape que « l'évesque de Mascon a fait l'oraison funèbre fort doctement et bien à propos, sauf qu'il n'a pas esté bien escouté, à cause de la grande plainte et pleurs esmeus par les paroles mesmes dudit évesque² ». Nous reviendrons sur ces deux sermons pour en examiner le fond et la valeur littéraire.

Ces cérémonies achevées, Du Chastel, feignant toujours de considérer comme terminée sa carrière d'homme de cour, fit connaître ses projets d'avenir : il avait résolu de vivre dans la retraite en se consacrant à l'accomplissement de ses fonctions épiscopales³.

III.

Du Chastel à la cour de Henri II.

Après les obsèques de François I^{er}, Du Chastel semblait décidé à la retraite, mais il était vraisemblable que ses amis combattraient cette résolution. C'est ce qui se produisit. Ils lui représenterent que sa présence était nécessaire auprès de la princesse Marguerite, accablée de chagrin, que le nouveau roi n'était pas moins bien disposé à son égard que l'était son père et que son mérite lui réservait encore d'autres récompenses. Du Chastel résistait, en invoquant sa propre douleur et toutes sortes d'autres prétextes : assurément, la princesse Marguerite pouvait toujours compter sur lui, sur sa correspondance lorsqu'ils seraient séparés, sur sa présence lorsque ses devoirs épiscopaux le permettraient. Quant au roi, il appréciait sa bienveillance, mais ils n'étaient point du même âge et leurs goûts devaient différer. Aussi valait-il mieux songer à la retraite en se consacrant au salut du troupeau qui lui était confié. Des dignités, il en avait eu au delà de son attente et ne désirait plus rien. La satiété des richesses était affaire de raison et ne dépendait pas de leur

1. Voir le *Trespas, obsèques et enterrement...* et les deux sermons funèbres, dont les éditions sont indiquées au début de cette étude.

2. Lettre du chevalier Casal à Paul III, du 25 mai 1547. Publiée dans le recueil intitulé : *Épîtres des princes*, recueillies par Rucelli et traduites par Belleforest, fol. 151.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

abondance : il possédait du reste le nécessaire puisqu'il avait de quoi obliger ses amis et récompenser ses serviteurs¹.

Ces propos étaient pleins de sagesse. Mais le passé de Pierre Du Chastel comme la suite de sa vie nous font encore douter de sa sincérité.

Il commença par se rendre à la cour pour prendre congé du roi, de la reine et de la princesse Marguerite. C'était le moment critique, mais les larmes de celle-ci et les prières de la reine, les ordres du roi triomphèrent de sa résolution. Il demeura donc, en affirmant que ce séjour ne serait que provisoire.

Le roi désirait lui confier l'éducation du dauphin François. Du Chastel refusa cette fonction qui fut attribuée à Pierre Danès et il continua, comme par le passé, de suivre la cour dans ses déplacements².

Du Chastel jouissait donc toujours de la faveur royale comme sous François I^{er}. Henri II le lui fit bien voir à l'occasion de cette retraite simulée, puis plus tard encore en lui conférant dignités et bénéfices. Galland l'atteste aussi dans sa préface de l'édition de Quintilien : « Tu possèdes aujourd'hui, » lui dit-il, « auprès d'un roi très avide de science, plus d'autorité et de faveur que nul autre. » Vimercati le répète et renchérit encore : « Le roi Henri a voulu te donner une autorité plus grande encore que celle dont tu jouissais auprès de son père François I^{er} »³.

Assurément, Henri II éprouvait de la sympathie et peut-être même de l'admiration pour Du Chastel, mais c'en était fini de cette intimité qui avait existé au temps du feu roi. Henri II, quoi qu'en dise Galland, n'aimait guère les bonnes lettres et n'avait ni cette avidité de savoir ni ce goût de la conversation si développés chez son père. Du Chastel était toujours lecteur du roi, mais c'était un lecteur qui ne lisait plus et qui ne parlait guère. Il avait du coup perdu le prestige qui s'attachait autrefois à son érudition ainsi qu'au charme de sa parole. S'il assistait encore le plus souvent au déjeuner du roi, nous n'y voyons jamais ces petites assemblées dans lesquelles il aimait à tenir la première place, et l'occasion n'existait plus de ces entretiens du

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LIX.

3. Épître dédicatoire de Vimercati à Du Chastel en tête d'une édition d'Aristote : *F. Vicomercati... in octo libros Aristotelis de naturalibus auscultatione commentarii*. Paris, 1550, in-fol.

soir où l'évêque pouvait donner librement son avis sur toutes choses.

Aussi, lorsque Du Chastel manifestait son désir de retraite, peut-être était-il déterminé par l'idée de ce désaccord, par le désir d'éviter cette sorte de déchéance : « Car leurs âges et leurs goûts étaient différents. » De tous les prétextes invoqués, celui-là seul aurait été valable¹.

Par contre, Du Chastel semblait toujours assidu auprès des autres membres de la famille royale : presque chaque jour il se rendait auprès de la princesse Marguerite et de la reine pour s'entretenir avec elles de questions d'art et de littérature².

Il continuait aussi d'exercer cette sorte de régence littéraire qui le faisait comparer par Galland à Apollon, maître du chœur des muses. Sa tâche consistait toujours à surveiller les professeurs royaux et à choisir ceux qui seraient chargés de ces enseignements. Il s'intéressait même plus directement à leurs travaux : il procurait à Jacques Goupyl un manuscrit d'Alexandre de Tralles et l'engageait à en donner une édition³.

Une fois, en 1548, il intervint directement en faveur des professeurs royaux, lorsque les troubles universitaires du Pré-aux-Clercs fournirent à leurs ennemis un prétexte pour demander la ruine de l'institution⁴. Tous les adversaires des professeurs royaux, tous ceux qui se défiaient de cet enseignement donné en dehors de l'Université et contraire aux traditions, les accusaient d'avoir détruit la religion et les bonnes mœurs en conseillant au roi de leur retirer cette indépendance qui était la condition de leurs succès ; ils proposaient de leur interdire l'enseignement ou, ce qui revenait au même, de les faire professer dans des collèges fidèles à l'ancienne discipline. C'eût été un désastre auquel Du Chastel s'opposa résolument : il dénonça la méchan-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXXII.

3. *Alexandri Tralliani, medici, libri XII... Jacobi Goupyli in eisdem castigationes...* Paris, 1548, in-fol. C'est Goupyl lui-même qui nous donne ces renseignements dans l'épître dédicatoire de cet ouvrage.

4. On trouve sur ces événements les détails les plus précis dans les *Chroniques et annales de France...* par N. Gilles. Édition de 1562-1566, t. II, fol. 162-163, et dans l'*Histoire de Paris* de Dom Félibien, t. IV, p. 1025. Galland était d'autant mieux informé de cette affaire qu'il y était intervenu dès le mois de juillet 1548 ; son intervention n'eut d'ailleurs pas grand succès, puisque l'agitation persistait six mois plus tard ; mais elle prouve que les professeurs royaux s'en étaient inquiétés et se croyaient intéressés à rétablir le calme.

ceté qui inspirait ces tentatives, l'exagération avec laquelle on rendait une institution excellente responsable des fautes de quelques-uns. Car les élèves des professeurs royaux amis des bonnes sciences n'étaient certainement point au nombre des mutins. Or, il serait contraire à la dignité comme aux intérêts des professeurs de les confondre avec ceux des collègues universitaires, de les exiler ainsi, eux et leurs auditeurs, dans des établissements privés destinés aux enfants. Ce serait du même coup le bouleversement de ces collèges, de leur enseignement et de leurs vénérables habitudes. Le roi se laissa convaincre par l'éloquence et l'habileté de la plaidoirie qui faisait argument de l'intérêt même des plaignants, et les professeurs royaux continuèrent d'enseigner comme par le passé¹.

Il semble que Du Chastel n'avait pas non plus renoncé à l'idée de renouveler les méthodes d'enseignement par la création d'un collège ou de quelque établissement magnifique. Dans l'édition de Quintilien qu'il lui dédie, Galland fait allusion à un projet consistant à restaurer les disciplines antiques et à un mémoire remis par lui au roi sur ce sujet en 1548. Cet écrit, remarquable par sa pénétration, et auquel le roi avait donné toute son approbation, ne provoqua aucune résolution pratique, et la perte de ce document nous laisse ignorer les détails relatifs à cette tentative encore une fois inefficace².

Il s'accommodait d'ailleurs aux circonstances nouvelles en se ménageant un rôle nouveau. Comme il avait été des familiers de François I^{er}, il resta le représentant des traditions de l'ancienne cour et le protecteur attiré de ceux qui l'avaient fréquentée. Il sollicitait pour eux avec plus d'apréte que pour les pauvres et les faibles dont il n'avait jamais abandonné le soin. Ce zèle finit par provoquer des plaintes de personnages influents, mécontents de cette concurrence et de voir accaparer ainsi toutes les faveurs. Du Chastel fut habile à se défendre : il demanda si jamais on l'avait vu solliciter pour son frère, pour sa famille ou ses serviteurs, si jamais on avait lu une requête tendant à l'enrichir lui ou les siens. Comme personne ne répondait pour l'accuser, il reconnut avoir souvent imploré pour des malheureux

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxxiv.

2. Épître dédicatoire adressée par Galland à Du Chastel en tête de son édition de Quintilien : *M. F. Quintiliani... libri XII... argumentisque... Petri Gallandii... elucidati*, Paris, 1549, in-fol.

dignes d'intérêt et surtout en faveur des serviteurs du feu roi, mais jamais pour son avantage personnel. Il était de son devoir d'agir ainsi. Il aurait fallu que le roi apprécîât autrement les choses et qu'il se montrât importuné de ces procédés pour qu'il se résignât à y renoncer. Le roi avait écouté ce discours avec bienveillance : il approuva même expressément la conduite de Du Chastel, en attestant son honnêteté et son désintéressement qui l'empêcheraient de faire quoi que ce fût de contraire à l'intérêt public¹.

La religion semblait être en plus grande révérence et surtout plus étroitement pratiquée que jamais à la cour de Henri II. Du Chastel devait subir cette influence, soit qu'il fût arrivé à l'âge où ces redoublements de foi sont fréquents, soit qu'il jugeât ces habitudes conformes aux fonctions dont il était investi.

Lui qui, auparavant, semblait s'être acquitté sans excès de zèle de ses devoirs sacerdotaux, il se livra désormais assidûment aux divers exercices pieux. Il est vrai que la célébration de la messe était la tâche quotidienne du grand aumônier, mais il ne manquait jamais de réciter ses heures. A la recherche de manuscrits profanes avait succédé celle des reliques, et, s'il réussissait à en découvrir une qui eût été rapportée d'Orient, aussitôt il la vénérât avec la plus grande dévotion et conseillait au roi de l'acquérir. En 1551, Du Chastel et le cardinal de Lorraine firent payer mille écus d'or à un marchand grec pour un portrait de la Vierge peint sur un morceau de la vraie croix. Cette peinture, qu'on prétendait avoir été faite au temps de l'empereur Constantin, était, nous dit-on, extrêmement vivante. Assurément, il estimait que l'espérance et la foi du chrétien n'ont pas besoin d'images, et que le mystère de la Rédemption suffit à justifier leur confiance. Mais toutes les représentations matérielles qui expriment à nos yeux la vérité contenue dans un saint mystère et qui ont été l'objet d'un culte très ancien doivent être recherchées avec zèle et traitées avec vénération².

Autrefois, il protégeait surtout les humanistes. Sa sollicitude s'étendait maintenant sur les pèlerins et les captifs. En souvenir de son propre pèlerinage, il portait intérêt à tous ceux qui allaient visiter les lieux saints, aux moines qui y demeuraient pour assu-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXVII.

rer l'exercice du culte et qu'il fallait protéger contre les violences des Turcs. Il leur faisait donner de grosses sommes par le roi, au grand scandale des gens de finance. Il accueillait tous les chrétiens d'Orient venant implorer secours pour racheter ceux des leurs qui avaient été faits prisonniers. Quant aux Turcs eux-mêmes, s'il lui arrivait d'en rencontrer, il n'avait de repos qu'il ne les eût convertis et instruits dans la foi chrétienne; après quoi, il ne cessait de les surveiller et leur faisait attribuer régulièrement des secours. Pendant la guerre, il allait dans les camps visiter malades et blessés, se prodiguait en paroles, en soins de toutes sortes, faisait l'aumône, distribuant argent et consolations¹.

Il vivait au milieu des bénédictions, tandis que le roi et toute la cour s'émerveillaient devant les manifestations de cette charité. C'était en effet un beau spectacle que de voir Du Chastel accomplir ainsi toutes les œuvres de miséricorde.

Telle était l'existence qu'il menait habituellement. Au moins une fois, il l'interrompit pour se rendre dans son diocèse qu'il n'avait pas encore visité.

Le 27 mai 1548, jour de la Trinité, il faisait à Mâcon son entrée solennelle. A la porte de la ville, il prêta le serment traditionnel, puis passa par les rues ornées de tapis, précédé par les bourgeois marchant en procession, jusqu'à la cathédrale, à la porte de laquelle il s'arrêta de nouveau, pour revêtir les insignes épiscopaux².

De Mâcon, il se rendit à Évaux, où, le 12 juin, il faisait son entrée. Il s'était arrêté dans le faubourg Saint-Bonnet, où le clergé de la paroisse Notre-Dame et les religieux de l'abbaye de Saint-Pierre, dont il était prévôt, vinrent à sa rencontre. Du Chastel se rendit à Saint-Pierre, où il fit le serment devant l'église, sur les reliques de saint Marien³.

Peu après, il était de retour à Mâcon, où le dauphin Fran-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXVII.

2. J. Severt, *Chronologia... archiantistitum Lugdunensium...*, ch. LXX. La *Gallia Christiana* reproduit, parfois textuellement, les renseignements donnés par Severt.

3. P. de Cessac, *Liste des prévôts du monastère d'Évaux*. Publiée dans le *Bulletin de la Société des sciences archéologiques de la Creuse*, 2^e bulletin, 1888. Nous y trouvons des détails empruntés au *Reg. de cath. de la paroisse d'Évaux*.

çois et Marie Stuart faisaient leur entrée le 22 juillet. Du Chastel les reçut à la porte de la cathédrale où il prêcha le lendemain en présence de la Dauphine¹.

Il ne s'attarda guère dans son diocèse, où il ne devait plus revenir. Nous le retrouvons bientôt à la cour où de nouvelles dignités l'attendaient : le 25 novembre, il était nommé grand aumônier de France en remplacement de Philibert de Cossé, évêque de Coutances. Henri II, bien qu'il ne lui eût fait aucune promesse en 1543, réalisait ainsi les espérances qu'il avait alors provoquées².

Du Chastel fit des objections : cette charge allait le détourner de ses études littéraires. Mais le roi, n'en tenant aucun compte, le contraignit d'accepter³. On peut douter de cette modestie et supposer que ce refus n'était que de pure forme. Il en eut toutefois le mérite auprès de ses contemporains, puisque Vimercati le complimente d'avoir reçu cette dignité « non ambiente, imo vero renuente⁴ ».

Du Chastel s'appliqua, en effet, à remplir exactement tous les devoirs de sa charge, d'après des principes qu'il avait conçus et auxquels il avait décidé de conformer sa conduite. Nous verrons plus tard comment il y parvint.

Il déclarait cependant que sa conscience était troublée, car si sa charge d'aumônier l'attachait à la personne du roi, il avait dans son diocèse d'autres devoirs qu'il lui fallait négliger. Il implorait en vain la permission de s'y rendre et souhaitait, pour être délivré de ses angoisses, qu'une réforme de la discipline ecclésiastique contraignît les évêques à la résidence ; le roi serait ainsi obligé d'entretenir à ses frais, ceux dont il exigerait les services, au lieu de leur attribuer le bien des pauvres dont ils jouissaient indûment. Émery Du Chastel et Galland s'entendirent pour lui suggérer une solution : c'était d'abandonner le

1. J. Severt, *Chronologia...*, ch. LXX.

2. Philibert de Cossé mourut le 24 novembre. La date exacte de la nomination de Du Chastel est indiquée dans le registre des bénéfices à la collation du grand aumônier, registre dont nous reparlerons plus loin et dont le titre est reproduit par Du Peyrat, *Hist. ecclési. de la cour*. Paris, 1645, in-fol. p. 382-384. De Thou commet donc une erreur en disant que Du Chastel fut pourvu par François I^{er} de la dignité de grand aumônier.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LX.

4. Épître dédicatoire de Vimercati dans son édition d'Aristote.

siège de Mâcon contre un évêché situé dans le voisinage des résidences royales, ce qui lui permettrait de satisfaire en même temps à ses différentes obligations¹.

Entre temps, l'abbaye d'Auberive, de l'ordre de Clairvaux, sise au diocèse de Langres, c'est-à-dire dans la région où Du Chastel avait des intérêts, était vacante depuis le 25 avril 1550. Elle lui fut conférée sans doute vers la fin de cette même année².

Un an plus tard, François de Faucon, l'ancien compétiteur de Du Chastel à Mâcon, qui, en 1550, était devenu évêque d'Orléans, semblait disposé à résigner son nouveau siège. Cette résidence ne retiendrait pas Du Chastel trop éloigné de la cour et, ce qui ne gâtait rien, le siège était honorable. Par leurs instances, les amis de Du Chastel le décidèrent à négocier un échange, dans lequel on dut surtout tenir compte des revenus des bénéfices : il recevait l'évêché d'Orléans contre celui de Mâcon et l'abbaye de Belleperche³.

Nous ignorons la date exacte de ce transfert : le 12 décembre 1551, il était encore évêque de Mâcon, où son vicaire général conférait en son nom une cure⁴. D'autre part, après avoir obtenu sa bulle de nomination à Orléans, il eut encore le temps de séjourner pendant environ trois semaines dans son diocèse avant sa mort, survenue le 3 février 1552. On doit donc rapporter sa nomination au mois de décembre 1551.

Il lui fut d'ailleurs malaisé de se faire délivrer cette bulle : l'édit de Fontainebleau, du 9 septembre 1551, interdisait de sortir les métaux précieux du royaume, et cela précisément pour empêcher les paiements faits au trésor pontifical. Mais Du Chastel se faisait scrupule d'être investi seulement par l'autorité laïque. Il obtint du roi, par faveur exceptionnelle, l'autorisation de solliciter régulièrement la bulle pontificale, qui lui fut octroyée moyennant 4,000 écus d'or environ, et l'arrivée de cette somme remplit de joie les banquiers en cour de Rome ainsi que tous les cardinaux qui voyaient dans cet événement l'indice d'un changement dans la politique royale⁵.

Du Chastel était ainsi bien pourvu de dignités et de bénéfices

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXV.

2. *Gallia Christiana*, t. IV, p. 836.

3. *Ibid.*, t. VIII.

4. Le texte de l'acte de collation est cité par J. Severt, *Chronologia...*, ch. LXX.

5. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVI.

sur la fin de sa carrière : la charge de grand aumônier de France, un évêché, celui d'Orléans, trois abbayes : Auberive, Hautvillers et Évaux, et peut-être encore un canonat de la Sainte-Chapelle. Il avait, dit-on, d'autres ambitions : les réformateurs et Robert Estienne, en particulier, lui supposaient l'« espérance de gagner un chapeau de cardinal »¹. Galland accuse de malveillance ceux qui interprétaient ainsi la conduite de son ami et ses complaisances envers l'Eglise romaine. Il est pourtant certain que la mort arrêta prématurément Du Chastel sur la route qui le conduisait au cardinalat.

Ce cumul de bénéfices était parfois sévèrement apprécié. Il arriva un jour à Du Chastel d'être pris à partie devant une nombreuse assistance par François de La Rochepot, frère du connétable de Montmorency. Celui-ci l'accusait de reprocher aux autres ce cumul qu'il pratiquait lui-même contrairement au devoir, et de ne point abandonner ses bénéfices, s'en réservant un seul qu'il administrerait en personne. Du Chastel se justifia avec abondance et non sans présence d'esprit. Il avouait qu'il serait plus régulier que tous les dignitaires de l'Eglise accomplissent les fonctions attachées à leurs bénéfices. Mais le cumul, dont la pratique de la commende était la conséquence, n'était ni interdit par le pape, ni contraire à l'esprit de la religion. Dès lors, le commendataire n'était coupable que s'il donnait vicariat à un incapable, s'il détournait les revenus de leur usage légitime ou s'il profitait de cette tolérance pour satisfaire ses vices. Mais encore, était-ce une affaire de conscience dont Dieu seul pourrait lui demander compte. Les hommes d'Eglise ont le devoir de consacrer à des aumônes une bonne part de leurs revenus, mais aucune puissance humaine ne pourrait les contraindre à restituer les sommes mal employées, car l'intention des fondateurs avait été de leur confier l'exercice du culte, sans soumettre leur administration à aucun contrôle. S'il convenait d'appliquer d'autres principes, il faudrait commencer par les hôpitaux, dont la condition était toute différente, car leurs ressources étaient destinées aux pauvres et aux malades. Rien ne devait en revenir aux administrateurs eux-mêmes, et ceux qui les détournent de leur emploi peuvent être contraints à les restituer et privés de leur administration. Ces fonctions doivent être temporaires et soumises à des redditions de comptes. Pour sa part, Du Chastel

1. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

souhaitait que le cumul des bénéfices et l'usage de la commende fussent interdits. Il se soumettrait volontiers lui-même à cette décision.

Il paraît que le seigneur de La Rochepot, convaincu par cette argumentation, fit des excuses à Du Chastel¹.

Nous n'avons pas à porter de jugement sur la conduite de Du Chastel. Il suffit d'en rechercher et d'en examiner les motifs. Or, si nous examinons ses actes, nous sommes souvent amenés à douter de la sincérité des sentiments qu'il manifestait. Était-il sincère, en 1547, dans ses projets de retraite, lui qui, jusqu'alors, avait agi en vue de se ménager sa situation auprès du nouveau roi? L'était-il davantage en refusant la charge de grand aumônier, sur laquelle il pouvait compter depuis cinq ans et qu'il finit du reste par accepter? L'était-il encore, lorsque, pour obtenir un nouvel évêché, il invoquait ses scrupules de conscience, alors que depuis dix années il s'était si peu soucié de ses fonctions épiscopales? Il serait peut-être imprudent de tirer une conclusion de ces rapprochements, qu'il était cependant indispensable de faire.

*
* *

Avec le nouveau règne, Du Chastel changea d'attitude dans les questions religieuses. Alors que, sous François I^{er}, il avait témoigné une réelle indulgence aux réformateurs, sans rien abandonner toutefois de son orthodoxie, il devint par la suite rigoureusement conservateur.

Galland s'efforce bien de nous montrer la parfaite unité de sa conduite, mais sans jamais discuter les griefs précis que ses adversaires formulaient contre lui. Il ne parle pas même des affaires qui ont motivé ces accusations, comme s'il trouvait plus facile de s'en tenir aux généralités que de discuter ces accusations en détail pour mieux justifier Du Chastel.

Ces adversaires n'hésitent pas à l'accuser. *L'Histoire ecclésiastique* de Théodore de Bèze et Robert Estienne nous le montrent persécutant ceux qu'il excusait auparavant. Henri Estienne, avec plus de pittoresque, nous dit qu'« il retourna sa robe au règne du roy Henri deuxième de ce nom (pour tant qu'il voyoit que ceux qui faisoient profession de l'Évangile

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXX.

n'avoyent pas du bon alors en la cour), voire la retourna tellement qu'on n'y reconnoissoit plus rien¹ ».

Il est vrai que ces témoignages sont influencés par l'affaire de Robert Estienne et que la rancune peut provoquer ici quelque exagération, mais aussi le changement d'attitude de Du Chastel fut assez net pour entraîner notre conviction.

Il lui était d'ailleurs bien difficile de maintenir les principes de conduite qu'il avait adoptés sous François I^{er}, alors que la politique royale s'affirmait par la création de la Chambre Ardente et par l'édit de Châteaubriant. Henri II n'avait pas non plus pour les réformateurs ces indulgences personnelles capables de faire fléchir les principes. Cette politique était voulue par des personnages plus puissants que Du Chastel, et celui-ci, pour conserver quelque apparence d'autorité, ne pouvait faire autrement que de s'y conformer.

A l'avènement de Henri II, l'affaire de Robert Estienne n'avait pas reçu de solution. La Sorbonne, opposée au compromis qu'on voulait lui imposer, ne communiquait pas le texte de ses censures et laissait sans réponse la dernière lettre de Du Chastel.

Ce dernier cessa d'ailleurs d'être l'unique interprète de la volonté royale. Ce rôle échet à Montmorency, si bien que Du Chastel n'intervint plus que d'une façon discrète. C'était pour lui un avertissement qui l'incitait à la prudence.

Henri II, tout d'abord, voulut imposer la solution à laquelle s'était arrêté François I^{er} : dans les lettres patentes du 16 août 1547, il constatait que les docteurs n'avaient pas « tenu grand compte », sur le moment, des ordres de François I^{er}, et « encores moins en auroient tenu compte depuis le trespas de celui-ci ». Un huissier irait leur ordonner d'achever sans délai l'examen de la Bible et de remettre à Estienne « leurs notes, censures ou corrections pour les imprimer en leur nom, mettre en devant ou derrière desdictes Bibles », et il devait, en cas de refus ou délai, les ajourner à comparaître devant le Conseil privé.

Les théologiens, qui n'avaient pas coutume de résister franchement, promirent qu'ils remettraient à la Toussaint le texte de leurs censures².

Le 14 octobre, Montmorency leur écrivait encore pour les presser, en leur rappelant la volonté du roi qui avait hâte d'en

1. H. Estienne, *Apologie pour Hérodoté*, ch. xxvi.

2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

finir et son intention de soumettre leurs censures à « certains personnages¹ ». Mais, au jour dit, ils présentèrent seulement une requête pour faire interdire la vente des Bibles, qui étaient entachées d'hérésie et sacramentaires.

Estienne démontra au roi et à Du Chastel la fausseté de cette accusation².

Le roi, comprenant que le mauvais vouloir des théologiens l'empêcherait d'aboutir, décida de se passer d'eux et se contenta d'en faire comparaître dix, en même temps que Robert Estienne, devant le Conseil étroit, auquel assistaient le connétable de Montmorency, le chancelier, ainsi que tous les évêques et cardinaux présents à la cour. Les théologiens firent un exposé motivé des erreurs contenues dans la Bible. Estienne y répondit, et le Conseil, sans juger la question au fond, se contenta d'émettre une décision de principe : le droit de censure appartenait exclusivement aux évêques et défense était faite à la Faculté de théologie de se l'arroger³.

Les évêques auxquels furent remis les textes censurés estimèrent, conformément à l'opinion déjà exprimée par Du Chastel, que tous étaient orthodoxes, sauf cinq ou six qui paraissaient douteux. Les théologiens objectèrent alors qu'il existait d'autres propositions suspectes en plus de celles qu'ils avaient déjà signalées au Conseil privé.

Là-dessus, le roi leur ordonna d'indiquer cette nouvelle série d'erreurs et donna commission au Conseil pour se faire rendre compte du résultat⁴.

Mais le roi se défiait fortement de son imprimeur. Les théologiens insistaient de leur côté pour obtenir contre lui des mesures de rigueur. Ils voulaient lui faire intenter un procès d'hérésie en le déférant à la Chambre Ardente. Il semble bien que le roi

1. Lettre de Montmorency aux docteurs de la Faculté de théologie, du 14 octobre 1547 (Arch. nat., M 71).

2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

3. R. Estienne, *les Censures des théologiens*. Cette décision est d'ailleurs contredite par l'édit de Fontainebleau du 11 décembre 1547 qui interdit l'impression et la vente de tous les livres concernant l'Écriture sainte qui n'auraient pas été examinés par la Faculté de théologie de Paris. Le récit fait par Estienne est-il inexact? Ou bien le roi a-t-il tranché la question contrairement à l'avis exprimé au Conseil? Dans les deux cas, nous concluons que la décision prise par Henri II donnait gain de cause aux théologiens.

4. Commission du roi à « Messieurs de son Conseil », du 3 mai 1548 (Arch. nat., M 71).

fut près de céder : il aurait même écrit aux conseillers de cette Chambre pour leur prescrire d'entendre les représentants de la Faculté, puisque ceux-ci rendent compte à Montmorency des difficultés soulevées au Parlement, en le priant de faire donner aux juges les pouvoirs nécessaires¹.

La suite de l'affaire nous échappe, et nous ignorons les causes pour lesquelles la Chambre Ardente ne la poursuivit point. Elle n'en était pas moins perdue pour Estienne dans l'esprit de Henri II qui, le 25 novembre 1548, écrivait à la Faculté de théologie qu'il acceptait la décision de l'assemblée des docteurs et qu'on devrait inscrire la Bible parmi les ouvrages réprouvés si quelque erreur y était découverte par eux².

Estienne, considérant sa cause comme perdue, se rendit à Lyon auprès de Henri II pour voir Du Chastel et lui demander de s'enquérir des intentions du roi, tout en laissant comprendre qu'il se verrait sans doute contraint de sortir du royaume³.

Du Chastel se chargea sans plaisir de cette mission. Le roi lui déclara qu'Estienne était plus dangereux qu'aucun autre hérétique et qu'il avait, pour cette raison, consenti à la suppression des Bibles. Du Chastel lui fit part des appréhensions d'Estienne et de l'animosité des théologiens qui poursuivaient leurs victimes jusqu'à la mort. Le roi répondit qu'Estienne aurait tort de s'exiler, parce qu'il lui suffirait de se montrer prudent à l'avenir.

Peut-être le roi s'était-il laissé influencer par Du Chastel. Toujours est-il que l'interdiction de la Bible ne fut pas publiée

1. R. Estienne nous dit que les théologiens veulent le faire juger par la Chambre Ardente. Cela semblerait ressortir également d'une correspondance pleine de sous-entendus échangée entre Montmorency et les théologiens : Montmorency avait reçu un envoyé de la Sorbonne, Estienne Ruffy, chargé d'une mission mystérieuse. Le roi, consulté, avait donné son assentiment (lettre de Montmorency à la Faculté de théologie, du 2 mai 1548. Arch. nat., M 71). Les théologiens, dans leur réponse, parlent très nettement d'une décision du roi qui aurait renvoyé l'affaire devant la Chambre Ardente (lettre de la Faculté de théologie à Montmorency, du 11 mai 1548. Arch. nat., M 71), et cela au moment même où le roi donnait commission à son Conseil. Henri II et Montmorency semblent avoir voulu perdre Estienne, mais sans agir franchement contre lui.

2. Lettre du roi à la Faculté de théologie, du 25 novembre 1548 (Arch. nat., M 72).

3. La fin de cette affaire nous est contée par R. Estienne : *les Censures des théologiens*.

et qu'Estienne obtint des lettres interdisant de l'inquiéter à ce sujet, en réservant au roi toute décision dans cette affaire.

Tout semblait ainsi terminé, et les théologiens, nous dit Estienne, « devindrent plus muets que poissons ».

Mais Estienne, négligeant les conseils de prudence, profita de sa victoire pour imprimer le texte grec du Nouveau Testament. Cette fois, Du Chastel, qui connaissait les sentiments du roi, n'était plus disposé à le soutenir. Le jour où Estienne lui apporta son édition, il « le tansa aigrement » de ne point l'avoir soumise à l'examen de la Faculté, et l'accusa d'être un orgueilleux. Estienne répliqua que les théologiens ignoraient le grec et qu'ils avaient déjà voulu lui faire changer un passage de saint Paul. Mais Du Chastel le blâma de nouveau, car il y avait diversité de lecture sur ce dernier passage, et c'est en vain qu'Estienne répondit que son texte était conforme à tous les autres.

Dès lors, Du Chastel abandonna complètement Estienne, si nous nous en rapportons au témoignage de celui-ci : « Comme estant agité de je ne sais quelle fureur, il baille en proye aux théologiens celui qu'il avoit maintenu contre telles furies par une instincton de Dieu, plustôt que d'affection pure et sincère. C'estoit en espérance de gagner ung chapeau de cardinal qu'il s'addonnoit ainsi servilement à eulx et sans raison, car il les hayoit fort. » Il aurait même chargé « son Gallandius » de leur dire qu'il s'était trompé sur le compte d'Estienne, en les priant d'aviser sur ce qu'il convenait de faire pour ce Nouveau Testament¹.

Galland, qui était lié avec Estienne, l'en avisa, lui conseillant d'aller s'entendre avec les théologiens. Estienne leur présenta un exemplaire du Nouveau Testament qui fut remis à l'un d'entre eux pour être examiné. Puis la Faculté s'assembla pour entendre son rapport en présence de l'imprimeur. Le doyen Le Clerc, après avoir exposé les griefs de la Faculté, conclut qu'elle ne devait rien approuver de ses œuvres, et en particulier ce Nouveau Testament imprimé sans autorisation. La Faculté décida d'en empêcher la vente, mais sans vouloir communiquer le texte de sa sentence.

1. Cette intervention de Galland montre bien que, s'il insiste peu sur l'affaire d'Estienne, ce n'est pas faute de s'y être intéressé, mais plutôt à cause de la difficulté de justifier pleinement Du Chastel.

Le lendemain, Estienne se rendait à la cour pour offrir au roi son Nouveau Testament en présence des cardinaux et des princes. Du Chastel, « ayant apaisé la chaleur de son ire, fut addouci, d'autant qu'il luy estoit grief que je fusse ainsi opprimé par la venimeuse cruauté de ces gens-ci et que je pensoye d'abandonner le pais ». Estienne discuta cinq points où les théologiens avaient fait erreur. Du Chastel exposa ensuite au roi les décisions de la Faculté qui scandalisèrent les assistants.

Estienne mit donc en vente son Nouveau Testament, malgré la mauvaise humeur des théologiens; mais il avait pris la résolution de ne rien publier à l'avenir sans le leur avoir communiqué. D'ailleurs, il jugea plus prudent de quitter Paris, parce, dit-il, « qu'ils bayoyent de grand appétit après mon sang ».

Du Chastel, dans tout cela, ne fut peut-être pas aussi gravement coupable que nous le dit Estienne qui lui en voulait fort. Mais il est évident que, si une brouille était survenue entre eux, c'est que Du Chastel avait cessé de protéger Estienne, c'est qu'il avait renoncé à la politique de conciliation qui était celle de François I^{er}.

Un autre événement nous montre Du Chastel participant à l'œuvre de persécution violente contre les réformés, et désormais inaccessible à ces sentiments pitoyables qu'il professait autrefois à l'égard des humbles. En 1549, Henri II voulut entendre la profession de foi d'un hérétique. Le cardinal de Lorraine choisit parmi les prisonniers pour cause de religion un pauvre couturier sans instruction. Ce fut Du Chastel qui l'interrogea devant le roi en cherchant à le confondre. Mais l'*Histoire ecclésiastique* nous apprend que le prisonnier répondit si justement « que chacun en demeurait estonné ». Diane de Poitiers elle-même, qui voulait assister à cette discussion, s'attira cette apostrophe : « Madame, contentés vous d'avoir infecté la France, et ne meslès votre ordure parmy chose si sacrée qu'est la vérité de Dieu. » Le roi, irrité de cet outrage, voulut assister au supplice de cet homme qui fut exécuté avec trois autres le 4 juillet dans la rue Saint-Antoine, à l'issue d'une procession solennelle¹.

1. *Hist. ecclés.* de Théod. de Bèze, l. 1. Les trois autres victimes auraient été des prêtres du clergé parisien. Des détails sur cette exécution sont donnés par Dom Félibien, *Hist. de Paris*, t. IV, p. 745-746, et dans le *Registre du bureau de la ville de Paris*, t. III, p. 184. Ces deux ouvrages diffèrent d'ailleurs l'un de l'autre, notamment sur le lieu où les condamnés furent exécutés.

Du Chastel, qui avait continué de s'intéresser à cette affaire, publia des considérations sur cet événement¹.

Il fit preuve dans une autre circonstance de sentiments plus humains. C'était en 1550 : il s'agissait d'un enfant de douze ans, fils d'un avocat de Paris. Cet enfant était élevé dans un collège où il avait reçu les leçons d'un maître acquis aux idées nouvelles ; fanatisé par lui, il avait brisé pendant la nuit les statues qui ornaient l'extérieur de la chapelle et répandu dans la cour des libelles scandaleux. Ces mutilations de statues étaient fréquentes de la part des protestants qui désiraient émouvoir l'opinion par quelque attentat. Leur but était toujours atteint ; mais, si le scandale était énorme, les châtimens étaient d'une extrême rigueur. Cette fois-là, le coupable avait été pris sur le fait ; il fut condamné à être conduit, les mains liées et la corde au cou, dans la cour du collège et sur les places de la ville pour y être rigoureusement fustigé. Après que le châtimement aurait été répété trois fois, le coupable serait emprisonné dans une cellule jusqu'à la fin de ses jours. Du Chastel, au courant de toute l'affaire, s'en fut trouver l'enfant qu'il jugea plus léger que coupable et tout prêt à se repentir. Il blâma énergiquement la cruauté de ceux qui infligent à un enfant un supplice aussi barbare et intervint auprès du roi, qui fit grâce à condition que l'enfant adopterait la vie monastique².

Les sentiments intimes de Du Chastel s'étaient ainsi accommodés à la volonté royale dans les affaires d'hérésie. En revanche, il n'eut pas à faire de concessions pour soutenir la politique du roi à l'égard de la papauté, car Henri II se trouva aux prises avec le pape dès les premières années de son règne. Le Concile de Trente avait toujours été considéré avec une défiance inavouée par le clergé de France et par le gouvernement. L'affaire de Parme où le roi s'était prononcé en faveur d'Octave Farnèse, attaqué par Jules III et Charles-Quint, était une occasion pour manifester cette défiance sans avoir l'apparence d'entraver l'œuvre du Concile. Mais c'était bien en réalité contre lui qu'était dirigée cette opposition, puisque le roi se montrait disposé à ne pas le reconnaître et à ne pas s'y faire représenter.

Lorsque le Concile fut sur le point de reprendre ses sessions en 1551, le roi envoya deux protestations successives. Le 7 juil-

1. Voir l'indication de cette brochure dans la note bibliographique.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XL.

let, son ambassadeur Paul de Thermes transmettait la première à Rome dans un consistoire secret. Il s'agissait seulement dans celle-ci de l'affaire de Parme. Le 1^{er} août, Thermes signifiait la seconde à Rome, devant le pape et le collège des cardinaux ; puis le 1^{er} septembre, à Trente, Jacques Amyot la notifiait au Concile assemblé. Cette protestation traitait à la fois la question de Parme et celle du Concile, en exposant les motifs pour lesquels le clergé français refusait de s'y rendre. D'après les indications données par Galland, elle était l'œuvre de Pierre Du Chastel¹.

Dans ce mémoire qu'il rédigea au nom du roi et du clergé, il déclarait tenir le Concile de Trente pour une œuvre de parti, dont la réunion n'était ni légitime ni inspirée par le Saint-Esprit. C'était sans doute à cette idée que se rattachait le passage relatif à l'affaire de Parme. Puis Du Chastel reprenait son projet favori d'assemblées préparatoires. Pour que les évêques pussent se rendre au concile, il fallait d'abord pendant six mois faire dans chaque diocèse une enquête sur les réformes nécessaires, puis en discuter les résultats dans une assemblée du clergé français.

Cette fois, le pape se plaignit du ton de ce mémoire et reprocha aux évêques leur manque de déférence envers le représentant de Dieu sur la terre.

Ce fut encore Du Chastel qui rédigea la réponse, trouvant là l'occasion d'exposer ses idées sur le pouvoir pontifical. C'était le pape, disait-il, qui méconnaissait la dignité épiscopale et non les évêques qui lui manquaient de respect. Il avait sur eux un droit de juridiction, mais non une supériorité de rang. Cette égalité entre tous les successeurs des apôtres était démontrée à grand renfort de textes tirés des Évangiles et d'arguments empruntés aux Pères de l'Eglise. Saint Pierre n'avait jamais exercé sur ses collègues un pouvoir de contrôle et ne mettait point d'entraves à leur action. Il ne décidait rien de sa propre autorité en dehors de l'assemblée de l'Eglise. Cette tradition devait être continuée par les papes, auxquels les autres évêques, dans une intention de

1. Galland, toujours imprécis dans sa chronologie, semble présenter cette intervention de Du Chastel comme ayant suivi de près l'assemblée de Melun. Il faut rapprocher de l'histoire du Concile lui-même l'analyse très détaillée qu'il nous donne de ces protestations pour nous convaincre qu'elles doivent être datées de 1551.

concorde et pour accroître les forces de l'Église, ont volontiers accordé une primauté, mais qui ne doivent pas s'en servir pour diminuer le pouvoir ni la dignité de ceux-ci. Les papes doivent se rappeler qu'il y a au-dessus d'eux l'autorité de Dieu et la parole du Christ qui sont au-dessus de toute créature humaine, comme les lois sont au-dessus des magistrats. Au-dessus d'eux encore, il y a l'autorité souveraine des conciles à laquelle ils doivent se soumettre. Après cet exposé de principes, Du Chastel attaquait la politique de la papauté comme contraire aux traditions. Il était honteux, en même temps que contraire aux décisions des conciles, de confier la charge des églises à des ignorants, des criminels, des incapables et de les imposer au clergé malgré sa résistance. Les papes, qui les dispensaient de se conformer à la discipline, ruinaient l'antique constitution de l'Église. Le pouvoir pontifical devait au contraire laisser intact celui des évêques dans leur diocèse. Quant à ces assemblées particulières des clergés nationaux, précédées par des enquêtes portant sur la foi et les mœurs des populations, elles étaient indispensables pour préparer la réunion du concile universel et l'œuvre de réformation nécessaire. Du Chastel terminait par quelques phrases menaçantes sur le pouvoir de correction des rois, qui peut aller jusqu'à déposer les évêques et les papes indignes¹.

Nous retrouvons là Du Chastel toujours attaché aux principes du gallicanisme et esquissant une fois de plus ses anciennes rancunes contre la papauté.

*
* *
*

Soit qu'il eût voulu se consoler des mécomptes qu'il avait éprouvés à la cour de Henri II, soit par scrupule de conscience, Du Chastel, pendant les trois dernières années de sa vie, consacra le meilleur de son activité à sa charge de grand aumônier, que ses prédécesseurs avaient considérée comme un titre honorifique et comme leur imposant tout au plus un service personnel auprès du roi.

Il commença par une enquête sur les droits et les devoirs du grand aumônier, enquête pour laquelle il fit dépouiller les archives du Parlement, afin d'y retrouver les actes concernant cette charge. Il consulta les maîtres des cérémonies, les présidents

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LV.

des procureurs et des avocats au Parlement, des auditeurs et des maîtres des comptes. Il apprit ainsi que c'était la principale des charges ecclésiastiques du royaume. Le grand aumônier était en quelque façon l'évêque de la cour : il était chaque matin parmi les premiers qui venaient saluer le roi à son réveil pour convenir avec lui du lieu et du moment auquel il entendrait la messe. Lui seul administrait au roi les sacrements. Il gouvernait la chapelle royale, les prêtres et les chanteurs qui y étaient attachés. Le soin de distribuer les aumônes et toute la charge des pauvres le concernaient, et à chaque entrée du roi dans une ville c'était lui, le dispensateur des grâces, qui libérait les prisonniers. Mais ses attributions s'étendaient sur tout le royaume. Il avait la surveillance de tous les établissements charitables : hospices, hôpitaux et léproseries. C'est à lui qu'il appartenait de nommer et de révoquer les administrateurs, de vérifier s'ils se conformaient aux intentions des fondateurs, de réprimer tous les abus en veillant à ce que chaque établissement possédât toujours le nombre de malades qui lui était assigné, en se faisant rendre des comptes et en réprimant les malversations. Le grand aumônier disposait également de tous les bénéfices à la nomination du roi, exception faite des évêchés et des abbayes. C'était dans le royaume une sorte de ministre de la religion et de la charité¹.

Du Chastel se fit une idée de ses devoirs en rapport avec la grandeur de ses fonctions. Il voulut exercer lui-même une surveillance minutieuse et continuelle. Sa rigueur poursuivait les coupables sans tenir compte de leur rang, de même qu'il attribuait les charges dont il disposait d'après des principes arrêtés, sans subir l'influence d'aucune recommandation. Ces principes étaient très larges, comme nous le verrons, pour l'attribution des bénéfices aux gens de cour. Mais, pour autant, cette sorte de rigidité provoquait des rancunes : on discutait ses ordres et on les blâmait secrètement. A Galland qui l'avertissait il répondait que, dans le relâchement général, l'application stricte de la règle était d'abord pénible, mais que les réformes, une fois réalisées, étaient approuvées par tous. D'ailleurs, la conscience des gens de bien était indifférente à l'opinion des égoïstes, aux critiques et aux haines. Pour le reste il savait que le roi, dont le jugement lui importait seul, approuverait toujours son œuvre².

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXI.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXII.

Il communiquait son sentiment du devoir à tout son entourage de secrétaires, ainsi qu'aux vicaires délégués pour des missions spéciales. Ceux-ci n'acceptaient aucune récompense des intéressés pour les lettres qu'ils rédigeaient : tous les actes d'administration faits au nom du grand aumônier l'étaient gratuitement¹.

A la cour, Du Chastel s'acquitta de ses fonctions sans négligence : nous n'avons pas connaissance qu'il se soit absenté depuis l'été de 1548 jusqu'en 1552. Il s'occupait des pauvres dans toutes les résidences royales où il était d'usage de pratiquer largement la charité, tandis qu'on restait indifférent aux misères plus lointaines. Aussi cette méthode attirait-elle des foules de mendiants qui se déplaçaient avec la cour et, à chaque arrêt, venaient assiéger la demeure du grand aumônier. Du Chastel rompit avec les usages. Il estimait que rien n'est plus dangereux pour l'État que de tolérer ces mendiants, auxquels leurs forces permettraient de se rendre utiles, mais qui préfèrent vivre en paresseux et finissent par se livrer au vol, au brigandage et à toutes sortes de débauches. C'était surtout le spectacle de Paris qui l'indignait, avec ses hôpitaux où les malades manquaient de soins. Il blâmait sévèrement les administrateurs, sans admettre leurs excuses, lorsqu'ils déclaraient impossible de faire le nécessaire pour une telle affluence. Ses critiques portaient également sur la façon dont était levée la taxe des pauvres, qui était obligatoire comme un impôt royal, contrairement à l'esprit de cette institution. Il était partisan d'une réforme radicale. A la vérité, son plan n'était pas original, mais se rapprochait des projets examinés précédemment sans que leurs auteurs eussent réussi à former la tradition. Voici en quoi il consistait : on devait choisir un certain nombre d'hommes désignés par leur sérieux et leur honnêteté, auxquels les magistrats donneraient des pouvoirs déterminés : ils devraient interdire la mendicité aux professionnels, faire fustiger et emprisonner ceux qui persisteraient. Quant aux autres, ils seraient contraints à des travaux d'utilité publique. Les malades, les infirmes, les vieillards affaiblis, tous ceux qui seraient incapables de gagner leur vie ou chargés d'une famille trop nombreuse recevraient un secours. On ne souffrirait pas le séjour des étrangers dans une ville sans un juste motif. Les ressources nécessaires seraient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXIII.

trouvées de la façon suivante : les contrôleurs des pauvres iraient tous les trois mois demander à chacun la somme qu'il destinait aux aumônes pour le trimestre suivant. Les ressources une fois connues, on arrêterait le nombre des pauvres à secourir et on fixerait la somme qui reviendrait à chacun. En faisant ainsi appel à la charité sans contrainte, et en réservant aux vrais pauvres les sommes recueillies, on stimulerait la générosité des donateurs. A ces ressources s'ajouteraient encore tous les revenus des établissements charitables qui ne seraient pas employés à l'entretien des pauvres, d'après les intentions des fondateurs¹.

Rien de tout cela ne devait aboutir : les documents ultérieurs nous montrent le fléau de la mendicité toujours permanent, le recours aux mêmes remèdes que Du Chastel avait empruntés à ses prédécesseurs et l'échec répété de ces tentatives. La société de l'ancien régime devait jusqu'au bout se montrer impuissante à faire disparaître cette véritable calamité. Pour sa part, Du Chastel se contenta de quelques réformes de détail.

Dans chaque ville, il réunissait les membres de la municipalité, le clergé et les officiers royaux, s'informant auprès d'eux des besoins de chacun, et répartissait les sommes destinées aux aumônes entre les malades et les pauvres dont la misère était discrète. Il dotait des jeunes filles, payait les créanciers de ceux qui étaient retenus en prison pour dettes. Lorsque les besoins dépassaient les sommes prévues, il demandait de nouveaux crédits au roi, il sollicitait tout le monde de la cour, les cardinaux et les évêques, employait aussi ses propres revenus, ce qui le forçait à emprunter lui-même de quoi entretenir sa maison. Ces paiements de dettes étaient plus particulièrement coûteux. Lors de l'entrée solennelle du roi à Paris, il réunit 800 écus d'or en deux jours pour satisfaire à tous les besoins, s'entendit avec les geôliers et les créanciers en leur payant une partie de la dette, à condition de renoncer au reste ou d'accepter des délais de remboursement ; il obtint ainsi la libération des prisonniers².

La surveillance et la réforme des établissements charitables était une tâche plus laborieuse. Le désordre y était général et datait de longtemps, comme dans la plupart des ordres religieux. Les tentatives de restauration avaient été nombreuses, surtout

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXIII et LXVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXIII.

depuis le commencement du siècle, mais celles qui n'échouaient pas dès le début, par suite du mauvais vouloir des intéressés, étaient éphémères, et les abus reparaissaient aussitôt après la disparition des réformateurs.

Du Chastel remarquait que fréquemment le bien des pauvres était détourné de sa juste destination. Des évêques, des chanoines, les patrons des établissements se les appropriaient, les abandonnaient à leurs cuisiniers ou à des serviteurs inavouables. Même sans tenir compte de ces scandales, il ne pouvait admettre que, dans une maison où tout devait appartenir aux malades et aux pauvres, une bonne part des revenus allât au clergé, chargé seulement de chanter des psaumes. C'était confondre mal à propos, et au détriment des malheureux, l'exercice du culte avec celui de la charité. Du Chastel était persuadé que, si on supprimait ces abus, tous les hommes pieux, en arrêtant leurs dernières dispositions, au lieu de consacrer leurs biens à des couvents, les destineraient plutôt à ces œuvres charitables¹.

Les administrateurs étaient attentivement surveillés. Du Chastel avait adopté le principe de désigner pour ces fonctions des hommes offrant les plus grandes garanties : ils devaient résider dans le pays, y posséder un domaine, être recommandés par leurs voisins et présenter des répondants lorsqu'ils s'engageaient à rendre des comptes. Le sentiment du devoir devait les conduire ; on leur demandait un désintéressement absolu. Aussi, pour les soustraire aux mauvaises tentations qui pourraient à la longue les inciter à des malversations, avait-il décidé de ne pas les laisser en fonctions plus de trois ans.

Comme les enquêtes auxquelles il procédait lui révélaient l'existence d'un grand nombre d'abus, Du Chastel provoqua un édit royal destiné à en faire disparaître quelques-uns. Il avait constaté que souvent les patrons et les administrateurs laissaient les bâtiments tomber en ruine et s'appropriaient peu à peu la plupart des terres et des revenus ; on créait des enquêteurs chargés de poursuivre la restitution de tous les biens détournés, d'estimer les dommages dont chacun était responsable et de récupérer sur ses biens l'équivalent de ce qui avait été détourné².

Certaines dispositions des fondateurs avaient engendré des

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXI.

abus, notamment lorsqu'il était prescrit que les hospices et les léproseries seraient réservés aux habitants d'un pays déterminé, car il pouvait alors arriver que certains établissements fussent vides alors que d'autres ne suffisaient pas à soulager toutes les misères. Le même édit qui avait créé les enquêteurs atténua cette rigidité en prescrivant qu'à défaut d'hospitalisés répondant aux conditions imposées d'autres seraient admis, originaires des pays les plus voisins, dans la mesure où les ressources de la maison le permettraient. Si les nouveaux venus n'étaient pas encore assez nombreux, les vicaires du grand aumônier avaient le pouvoir d'attribuer l'excédent des revenus à d'autres œuvres charitables¹.

Les malversations de toutes sortes avaient généralisé cet usage déplorable consistant à laisser les lépreux vivre de mendicité et à les établir chacun dans une cabane qu'on brûlait après leur mort en même temps que leur cadavre. Il fut prescrit de restaurer les léproseries et d'y interner les malades, à qui la mendicité serait désormais interdite².

Pour réaliser ces réformes, Du Chastel, retenu à la cour auprès de la personne du roi, devait le plus souvent déléguer ses pouvoirs à des vicaires. Nous avons conservé le texte d'une de ces lettres de vicariat datée du 13 mars 1549, par laquelle il donne pouvoir au grand archidiacre de Troyes Maurice de Gyé, au doyen Nicolas Guillermet, à l'archidiacre Jean Brion, au chanoine Pierre Choignot et au lieutenant du bailli Noël Coesfart, pour visiter tous les établissements hospitaliers du bailliage de Troyes, toutes les fondations, églises et collèges, placés sous la surveillance du grand aumônier, pour faire rendre leurs comptes aux administrateurs, les destituer et nommer leurs successeurs³.

Chaque fois qu'il en avait le loisir, Du Chastel se rendait lui-même dans les établissements charitables. Il s'informait avec soin des remèdes, des aliments destinés aux pauvres et aux malades. Il inspectait en personne la pharmacie, les caves et les cuisines, goûtait à tout, critiquait la nourriture destinée aux malades qu'il trouvait toujours mauvaise ou mal préparée et qu'on leur donnait sans précautions comme à des gens bien

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXI.

2. Id., *Ibid.*

3. Publiées par Du Peyrat, *Hist. ecclés. de la cour*, p. 430.

portants. Il ne manquait point d'interroger les hospitalisés, d'écouter leurs plaintes et de les confronter avec les administrateurs pour démêler la vérité. Ceux-ci devaient indiquer les ressources de la maison et justifier leur emploi. Il rétablissait la paix, soit par un accord, soit en expulsant les mécontents. Il ne parlait pas sans avoir adressé quelques paroles à tous ces misérables pour leur conseiller la résignation, les reconforter par l'espérance du bonheur céleste et leur dépeindre les châtements de l'enfer. Ces discours tiraient des larmes aux auditeurs qui restaient ainsi plus résignés à la souffrance et enflammés d'une plus grande ardeur pour les exercices de la religion¹.

Du Chastel, qui avait l'éloquence facile, se plaisait à tenir ainsi des discours variés dans toutes les maisons qu'il visitait. Il savait adapter ses pensées aux circonstances et à la condition de son auditoire, cherchant toujours à rappeler que les œuvres auxquelles chacun se consacrait étaient recommandées par l'Écriture et agréables à Dieu.

S'adressait-il à des vierges authentiques, il leur faisait l'éloge de la virginité comme d'un état qui les rapprochait des esprits bienheureux. Devant les filles repenties, après avoir condamné en termes énergiques les hontes de l'amour, il parlait de pénitence, en rappelant de si touchants exemples de conversion empruntés aux saintes Écritures, qu'après s'être abîmées dans le désespoir, les chevelures dénouées, se frappant la poitrine à grands coups de poing, se déchirant le visage avec leurs ongles au milieu de grands cris, elles se reprenaient, tendaient les mains vers le ciel en réitérant leur résolution de rester dans le droit chemin. Dans un couvent de femmes veuves, il faisait l'éloge du veuvage pour leur persuader que, si aucun genre de vie n'était méprisable, leur condition était cependant la plus abondante en mérites de toutes sortes².

Nous trouvons là une preuve du zèle avec lequel Du Chastel accomplissait son œuvre de réforme. Son intervention dans les affaires de l'hôpital de Pontoise nous montre qu'il savait à l'occasion faire preuve d'énergie. L'hôpital, qui possédait des revenus importants, était tombé dans une complète décadence par la faute de celle qui en avait l'administration, une femme de noble origine, alliée au seigneur de La Rochepot et qui était abbesse de deux monastères. Des plaintes avaient été adressées au roi qui

1. Galland, *Pel. Cast... vita*, ch. LXVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXIII et LXXI.

prescrivit une réforme. Des personnages influents profitèrent de cette décision pour demander que l'abbesse fût remplacée par une autre qu'ils recommandaient fort. Du Chastel, sans se laisser toucher par ces instances, sans céder à aucune animosité personnelle, prit une décision modérée qui offrait en outre l'avantage de ménager la famille de La Rochepot, dont le ressentiment, comme nous le verrons, était à redouter. L'abbesse ne fut donc pas déposée, mais Du Chastel lui fixa un délai de deux ans pour rendre ses comptes, délai pendant lequel elle serait privée des revenus de sa charge. Puis il établit une règle pour elle comme pour les autres religieuses : la vie en commun serait obligatoire, il serait interdit à l'abbesse de recevoir dans le logis situé en dehors de la clôture les amis qui s'y rendaient lorsque la cour résidait à Saint-Germain. Il lui retira même l'administration des revenus de la maison, lui laissant seulement le soin de la discipline et la surveillance des malades. Les comptes seraient tenus par l'économe qui les produirait au grand aumônier, à ses vicaires et à une commission de trois personnes déléguées par lui. Avant de quitter l'hôpital, Du Chastel réunit les religieuses auxquelles il adressa, avec son éloquence abondante, un sermon plein de graves pensées et orné de citations. Il leur rappelait leurs devoirs de vierges consacrées aux œuvres charitables et le mépris du monde. Sa force persuasive fut telle que toutes se jetaient à terre avec de grands cris, promettant d'accomplir leur devoir à l'avenir tout autrement qu'elles l'avaient fait jusqu'alors.

Du Chastel avait consacré deux mois à cette réforme, et il y fit, tant pour l'entretien de ses collaborateurs que pour les pauvres eux-mêmes, des dépenses considérables dont il ne demanda le remboursement ni sur les revenus de l'hôpital ni sur le trésor royal¹.

Malgré toute sa modération, Du Chastel avait provoqué des colères ; c'est à propos de cette affaire que le seigneur de La Rochepot le prit à partie devant une assistance nombreuse, lui reprochant la rigidité dont il faisait preuve envers les autres, alors qu'il pratiquait lui-même le cumul des bénéfices. Nous avons vu par quelles subtilités Du Chastel sut justifier sa conduite². Son adversaire, nous dit Galland, se déclara satisfait, rejetant sur sa femme la responsabilité de son intervention et remer-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXIX à LXXI.

2. Cf. *supra*, p. 27.

ciaut Du Chastel, avec toutes sortes d'excuses, de l'avoir instruit sur un point qu'il ignorait.

Du Chastel s'intéressait beaucoup à l'hospice des Quinze-Vingts de Paris. Il voulait le faire doter par le roi de revenus suffisants pour venir en aide plus largement aux aveugles qui, en plus du malheur provenant de leur infirmité, étaient encore réduits à mendier pour vivre¹.

La sollicitude et les libéralités de Du Chastel s'étendaient aussi à ces orphelinats fondés à Paris et dotés de revenus consacrés à l'entretien d'orphelins pauvres qui faisaient là leur instruction en même temps que l'apprentissage d'un métier. Mais il employa surtout ses efforts pour protéger l'œuvre des filles repenties. Les revenus nécessaires à leur entretien ayant disparu, force était pour elles d'aller mendier sur la voie publique où l'occasion ne manquait pas de réveiller les mauvais penchants. Du Chastel, après avoir étudié la situation, commença par obtenir, non sans peine, qu'après être entrées au couvent elles n'en sortissent plus. Il demanda au roi de quoi payer les dettes et s'efforça d'entretenir l'œuvre provisoirement par des quêtes et par des largesses faites sur le produit des amendes et autres revenus casuels du roi. Pour l'avenir, il prit des mesures destinées à assurer l'existence de la communauté : des travaux de couture devaient y subvenir pour une part et le reste serait fourni tant par le roi que par d'autres établissements dont les ressources dépassaient les besoins².

Mais cette entreprise rencontrait bien des obstacles : les financiers reprochaient toujours à Du Chastel de vider le trésor, tandis que d'autres lui contestaient le droit de retirer à une œuvre les revenus qui lui étaient affectés. Du Chastel, ainsi contrarié, faisait de vains efforts pour aboutir. Il fut interrompu par la mort avant d'avoir rien fait de définitif.

Lorsque son activité se détournait des œuvres charitables, Du Chastel avait à s'occuper de la collation des bénéfices royaux. Il en tenait un registre et Du Peyrat, qui l'eut entre les mains, nous en a laissé le titre : « Registre de Pierre Du Chastel, évêque de Mascon et grand aumosnier de France, des bénéfices qui ont été expédiés, soit par mort, soit par permutation, soit par collation faite par vacation, depuis le 25^e jour de novembre mil cinq

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXV.

2. *Id.*, *Ibid.*, ch. LXIV et LXVI.

cens quarante huit, qui fut le jour mesme que ledit de Mascon eut l'estat de grand aumosnier de France¹. » C'était, en définitive, sous ses apparences de religion, une œuvre d'assistance, mais d'autant plus délicate que les bénéficiaires étaient plus exigeants et mieux placés pour faire valoir leurs revendications. Du Chastel, nous dit Galland, fit preuve dans ces attributions d'une extrême rigidité de principes. Il n'en donna aucun à ses familiers ni à ses serviteurs. Les bénéfices qui n'étaient soumis à aucune charge, il les réservait aux clercs de l'hôtel. Quant à ceux qui étaient grevés d'une obligation charitable et soumis à une reddition de comptes, il se conformait toujours aux règles d'après lesquelles il choisissait les administrateurs de ces sortes d'établissements².

Il est certain que Du Chastel s'était consacré à ses fonctions de grand aumônier avec cette exubérante activité qu'il déployait en toutes choses. Ce dévouement, inusité chez ses prédécesseurs, lui valut un témoignage de reconnaissance posthume : Henri II attendit presque une année avant de lui donner un successeur, voulant ainsi marquer combien il était difficile de trouver quelqu'un qui l'égâlât en talents et en vertus.

*
* *

La mort interrompit prématurément cette existence féconde. Du Chastel, lorsqu'il eut obtenu l'évêché d'Orléans, désirait en prendre possession et séjourner dans son diocèse pour en connaître la population, se rendre compte de sa foi et la faire avancer dans les voies de la perfection. C'était au moment de la guerre contre l'Empire et Henri II quittait Amboise pour aller vers les frontières. Du Chastel lui demanda deux mois de liberté et le suivit seulement jusque dans son diocèse, où il demeura.

Alors, il se donna tout entier à cette œuvre qu'il voulut commencer par la réforme du clergé. Il y trouva une foule de prêtres ignorants, vivant dans le désordre et sans domicile fixe, guettant l'occasion de dire une messe ou de recevoir une aumône. Du Chastel les expulsa du diocèse après une longue enquête³. Il ne s'interrompait pas pour cela de réformer, d'écrire et de prê-

1. Du Peyrat, *Hist. ecclés.*, p. 382.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXII.

3. Id., *Ibid.*, ch. LXXVI.

cher, sans se soucier de ses forces qu'il épuisait par les veilles et les privations¹.

Du Chastel n'avait pas encore fait à Orléans son entrée solennelle qui devait avoir lieu le 8 février 1552. Suivant une tradition minutieusement observée, il s'était établi un peu à l'avance au monastère de Saint-Euverte, où devaient s'accomplir les premières cérémonies².

Le 2 février, fête de la purification de la Vierge, il était allé prêcher à l'église Saint-Laurent d'Orgères, située dans un faubourg en dehors de la ville. Des témoignages protestants nous disent qu'il y attaqua vivement la Réforme : « Il desgorgeoit de blasphèmes contre la vraie religion et contre sa conscience³ » et menaçait « très asprement ceux qu'on appelloit hérétiques⁴ », lorsqu'il fut frappé d'apoplexie.

Henri Estienne, trop porté à dramatiser les événements, nous parle d'une maladie mystérieuse aux symptômes effrayants qui brûlait une moitié de son corps, tandis que l'autre était de glace, et qui lui arrachait des « cris et gémissements épouvantables ». Le récit de Galland, moins extraordinaire, est en même temps plus vraisemblable. Le côté gauche fut d'abord paralysé; bientôt après il en fut de même du droit; puis, tout en conservant sa connaissance, il perdit l'usage de la parole. Trois médecins arrivèrent qui ne prescrivirent ni les vigoureux clystères, ni les saignées, ni les frictions qui, d'après Galland, auraient pu le sauver. Ils lui firent prendre seulement des pilules et le laissèrent manger et dormir⁵.

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVIII.

2. Les circonstances relatives à cette mort sont difficiles à déterminer : Galland ne donne aucun détail précis : « Dum ad populum concionaretur », dit-il simplement. H. Estienne, qui nous fait un récit dramatique, se contente de dire qu'il fut frappé à Orléans, « en un presche ». D'après Th. de Bèze, l'événement aurait eu lieu à Saint-Euverte. Saint-Laurent d'Orgères est indiqué par La Saussaye, par Du Peyrat et, à la suite de ceux-ci, par la *Gallia Christiana*. La Saussaye, qui avait entre les mains les documents relatifs à l'histoire d'Orléans et qui pouvait avoir connu les témoins de cette mort, mérite le plus de créance. Si Th. de Bèze nous parle de Saint-Euverte, c'est que Du Chastel, conformément au cérémonial imposé aux évêques d'Orléans pour leur entrée, devait y résider et qu'il y fut sans doute transporté pendant les dernières heures de son existence.

3. H. Estienne, *Apologie pour Hérodoté*, ch. XXVI.

4. *Hist. ecclési.* de Th. de Bèze, I. 1.

5. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVII.

Ses serviteurs s'étaient assemblés autour de son lit : par des signes il fit comprendre à Lopin, son secrétaire, qu'il le chargeait de leur protection et du soin de les recommander au roi ainsi qu'à la famille royale. Lopin fit les promesses nécessaires et lui recommanda de ne plus songer qu'au salut de son âme. Dès lors, il resta jusqu'à la fin les yeux dirigés vers le ciel, les doigts levés, manifestant, avec de grands soupirs, et sa résignation et son regret d'interrompre ainsi son œuvre d'évangélisation¹.

Il mourut le 3 février à deux heures du matin, sans doute à Saint-Euverte, où l'on avait dû le transporter. Il fut enterré dans la cathédrale Sainte-Croix, où les ravages accomplis pendant les guerres de religion n'ont laissé aucune trace de son tombeau.

Cette mort provoqua des jugements contradictoires : les protestants la considèrent comme un châtement de l'apostasie qu'ils lui reprochaient. Henri Estienne voit dans cette mort, survenant juste au milieu d'un sermon dirigé contre la religion réformée, dans les circonstances dramatiques dont son imagination l'entourait, « un exemple notable du jugement de Dieu ». Par contre, les amis de Pierre Du Chastel n'y trouvèrent qu'une occasion de s'apitoyer sur cette disparition subite et d'exalter les mérites de celui qui succombait en accomplissant ses devoirs de pasteur. C'est cette idée qu'exprime Michel de l'Hospital dans l'épithaphe latine qu'il composa pour lui².

La douleur fut grande à la cour. La princesse Marguerite, qui s'était attachée à Du Chastel, le pleura pendant plusieurs jours. Le cardinal de Lorraine, qui comptait sur lui pour réformer l'Église, exprimait singulièrement son désespoir en disant qu'il aurait volontiers sacrifié une bonne part de ses revenus d'une année pour conserver Du Chastel. Quant au roi, en témoignage de son estime et de ses regrets, il voulut non seulement surseoir à la désignation de son successeur, mais, à la requête de la reine de Navarre, il attribua l'abbaye d'Hautvillers à son neveu, Bernard Du Chastel³.

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXIX.

2. Cette épithaphe est publiée par Baluze à la suite de la *Vie de Du Chastel* et dans la *Gallia Christiana*.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXXI.

IV.

L'œuvre littéraire de Du Chastel.

A une époque où les talents étaient nombreux, Du Chastel se fit apprécier de ses contemporains qui tous vantent les qualités de son éloquence et l'étendue de son érudition.

Depuis Érasme, dont les paroles sont d'autant plus sincères qu'elles s'adressaient à un jeune homme encore obscur, les témoignages d'admiration se répètent chez tous ceux qui parlent de Pierre Du Chastel.

C'est Turnèbe qui fait son éloge dans l'oraison funèbre de J. Toussain, Rabelais qui le considère comme le « plus docte et fidèle Anagnoste de ce royaume¹ ». Denys Faucher ne fait pas moins de cas de sa *summa eruditio* que de son honnêteté et de sa conscience. C'est dans les mêmes termes que Vimercati lui dédie une édition d'Aristote. Dans un style précieux et à l'aide d'un jeu de mots qu'il développe longuement, Michel de l'Hospital le compare au châtelain qui gouverne la forteresse des Muses et les a sauvées de la barbarie :

Et jam, barbaries longe lateque tenebat
Omnia, jam sese Musae suaque arma parabant
Dedere, praesidio nisi, Castellane, fuisses.

Nous retrouvons sans surprise les mêmes expressions chez Galland, dans l'édition de Quintilien dédiée par lui à Du Chastel qui, cette fois, est comparé à Apollon, chef du chœur des Muses, et dont les mérites dépassent de beaucoup les hommages que tous les savants viennent lui apporter. Plus encore que son érudition universelle, Galland admire en lui une éloquence incomparable. *L'Histoire ecclésiastique* de Théodore de Bèze atteste de même que Du Chastel « estoit homme de gentil esprit, bien disant en latin » ; quelque réservé qu'il soit, ce témoignage d'un de ses ennemis a pour nous plus de valeur que les éloges hyperboliques de ses admirateurs. Aussi, bien que son œuvre littéraire soit des moins abondantes et qu'il ne soit pas parvenu, parmi les écrivains ses contemporains, à ce rang éminent, à ce *principatus litterarum* qu'il ambitionnait, nous voyons que

1. Rabelais, épître au cardinal de Châtillon, en tête du IV^e livre de *Pantagruel*.

ses talents justifiaient l'autorité dont il jouissait et cette sorte de surintendance des choses de l'esprit dont ses maîtres l'avaient chargé.

Il était doué assurément d'une remarquable faculté d'assimilation. Nous l'avons déjà vu l'appliquer à toutes les sciences connues dans l'antiquité et à l'étude des origines chrétiennes. En outre des œuvres purement littéraires, grecques et latines, il possédait les philosophes, ce qui le faisait particulièrement admirer de Vimercati¹. Il aurait été plus faible en théologie : Beaucaire, qui avait recueilli des témoignages contemporains, le déclare « in litteris humanioribus satis versatus, in theologicis rudis² ». Du Chastel semble cependant s'être particulièrement préoccupé des questions théologiques, et il serait surprenant que dans cette partie ses efforts soient restés infructueux.

Les langues anciennes l'attiraient d'ailleurs plus encore. Dès sa jeunesse, il s'appliquait à l'étude du grec et, lors de son séjour à Bâle, il relevait les erreurs de traduction d'Érasme. Trois ans plus tard, son zèle ne s'était pas affaibli et sa correspondance s'emailait de citations grecques, ce dont Érasme le félicite. Aussi bien ne doutons-nous point des témoignages de Galland qui fait des allusions répétées à ses talents d'helléniste. L'hébreu ne lui était pas moins nécessaire que le grec pour ses études de théologie : il l'avait appris à Bâle, sous la direction de Platter, et il semble s'être perfectionné auprès de rabbins juifs au cours de son voyage en Orient. D'après le témoignage sans doute exagéré de Platter, Du Chastel, au retour, aurait prétendu « que l'hébreu et, d'une manière générale, toutes les langues lui étaient devenues aussi familières que la sienne propre », ce qui achevait de le rendre suspect aux catholiques intransigeants, disposés à accuser de luthéranisme les savants qui étudiaient de trop près les textes sacrés. Ses contemporains s'accordent en effet pour admirer son érudition et sa connaissance de l'hébreu comme celle des trois langues anciennes en général. « Lingua hebraïca peritissimus », dit Alain Restaud de Caligny, professeur royal chargé de l'enseignement de l'hébreu³. « Trium linguarum facile

1. « Tu vero... quippe qui... summa in philosophia eruditione mihi dissimilis non es, quanquam longo intervallo », dit Vimercati, qui ne se pique pas de modestie.

2. Belcarius, *Rerum Gallicarum Commentarii*, I. 24.

3. Préface des *Institutions hébraïques*.

princes », ajoute J. Chéradame¹. Du Chastel possédait-il d'autres langues orientales? Nous pouvons seulement le supposer d'après le récit de ses voyages, mais ses contemporains n'y font aucune allusion, et sa réputation d'orientaliste semble lui avoir été plutôt attribuée par les générations suivantes².

Bien que porté par ses goûts d'humaniste vers l'étude des langues anciennes, Du Chastel ne négligeait pas pour cela celle du français. Michel de l'Hospital, non sans quelque injustice envers d'illustres prédécesseurs, le félicite de l'avoir enrichi tout en accoutumant les Muses à son usage :

Quinetiam nostris insuetas vocibus ante,
Et Graeco tantum, Romanoque ore loquentes
Musas, Francorum docuisti effingere verba
Princeps, antiquis nova tradens nomina rebus.

Les jugements de Pierre Du Chastel en matière littéraire indiquent d'ailleurs un goût large où le sentiment de l'art se mêlait à une juste appréciation des idées. Entre tous les Pères de l'Eglise, il préférerait saint Jérôme pour son éloquence et pour sa connaissance des arts libéraux, tandis que saint Augustin, malgré la profondeur de sa pensée, lui semblait posséder insuffisamment les langues anciennes et tombait en erreur dans l'explication des textes sacrés. Il ne critiquait pas moins son style pénible et sans élégance qui rendait sa lecture insupportable aux lettrés³. Il est regrettable que la plupart des jugements exprimés ainsi par Du Chastel au cours de conversations familières ne nous aient pas été conservés. Nous connaissons mal son goût en matière littéraire, et les œuvres que nous possédons de lui sont insuffisantes pour nous en donner une idée exacte.

Du Chastel, s'étant consacré tout entier à ses fonctions de lecteur et de grand aumônier, n'a laissé aucun ouvrage important, mais seulement quelques brochures de dimensions modestes et, de toute sa correspondance, quatre lettres seulement, dont deux, très intéressantes, nous sont conservées.

C'est peu, assurément, pour nous permettre d'apprécier son talent. Comme écrivain, nous ne saurions juger ses œuvres fran-

1. Préface du *Lexicopator etymon... per Joan. Chaeradamum... congestum*. Paris, 1543, in-fol.

2. Notamment par Moréri qui n'a fait que recueillir sur Du Chastel des traditions banales ou suspectes.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. xxvii.

çaises d'après le *Trespas, obsèques et enterrement* de François I^{er}. Ce n'est qu'un compte-rendu très sec des cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion, avec la liste des assistants et l'indication des rangs qu'ils occupaient. Nous y trouvons beaucoup de précision, à défaut de pittoresque et d'originalité, comme si l'auteur s'était seulement proposé de laisser un document sur le cérémonial et de noter les usages observés en matière de préséances. Il n'y a rien de plus que dans les innombrables récits du même genre que nous a laissés le xvi^e siècle, rien qui sorte de la banalité habituelle à ce genre d'écrits.

Les lettres de Pierre Du Chastel donnent de lui une impression plus favorable. A vrai dire, celles qu'il écrivait à Érasme au début de sa carrière devaient être, si nous nous en rapportons à celui-ci, passablement prétentieuses, avec des expressions recherchées et un étalage d'érudition qui se traduisait par un mélange de grec et de latin. Avec le temps, et par une familiarité continue avec les meilleurs auteurs, son goût se forma. Les lettres qui nous sont parvenues sont écrites dans un latin très classique, sans néologismes. L'allure de la phrase est variée, sans recherche; ici, tout est clair et logiquement ordonné, et si Du Chastel risque parfois une période un peu plus large, il la compense aussitôt par quelques phrases plus alertes qui reposent l'attention. Il excelle dans ce genre familier, avec un tour quelque peu enjoué dont nous trouvons un exemple dans la lettre à D. Lambin. Du Chastel semble s'être proposé d'imiter Cicéron et cette imitation, si elle ne nous donne pas l'illusion complète, n'est cependant pas dépourvue d'agrément.

Marguerite de Navarre retrouvait elle aussi les mêmes qualités dans les lettres du prélat, où il lui semblait « voir et ouïr » ce que « Monsieur de Tulle... a si bien mis par escript¹ ».

C'est principalement comme orateur que nous aurons à considérer Du Chastel. Son éloquence, en effet, plus qu'aucun autre de ses talents, semble avoir été admirée de ses contemporains. Cette admiration est exprimée, et par Galland qui revient à plusieurs reprises sur ce sujet, et par J. Chéradame, plus impartial, mais non moins affirmatif². Leurs témoignages concordent pour reconnaître deux qualités principales dans l'éloquence de Pierre Du Chastel : l'ampleur du développement qui tenait à la

1. Lettre de Marguerite de Navarre à François I^{er}, de janvier 1542.

2. Épître dédicatoire du *Lexicopator etymon... per Joan. Chaeradamum... congestum*. Paris, 1543, in-fol.

fertilité de la pensée, servie par une abondance d'expressions toujours égale, et, d'autre part, une douceur, un charme qui résidaient aussi bien dans la physionomie et dans la voix de l'orateur que dans le choix des termes, toujours élégants, et dans l'harmonie de sa phrase. Voilà comment, dans l'opinion de Chéradame, il surpassait Platon lui-même, dont l'éloquence semblait digne de Jupiter. Ces qualités, Du Chastel les possédait peut-être plus dans la causerie, dans l'improvisation facile, que dans l'éloquence apprêtée. Il brillait dans ces petites réunions d'hommes de cour, dans ces visites qu'il aimait à faire aux pauvres et aux religieux, aux humbles auditoires de fidèles, devant lesquels il parlait intarissablement, jamais dépourvu d'anecdotes ni d'arguments. Sans subtilité d'aucun genre, sans affectation d'esprit et sans éclats de voix, il retenait l'attention générale, imposant la conviction par les ressources infinies de son raisonnement, par la clarté qu'il mettait dans la discussion et par le charme que sa parole répandait sur toutes choses. Combien de fois l'avons-nous vu, en des circonstances difficiles, triompher dans de mauvaises causes ou du moins dans des causes déjà condamnées par ses interlocuteurs. Le plus méritoire de ses succès n'est-il pas de s'être imposé pendant dix années à l'esprit toujours mobile de François I^{er}?

Pour juger par nous-mêmes de cette éloquence, nous possédons seulement les deux sermons funèbres, morceaux d'apparat, assurément bien différents de ses improvisations quotidiennes.

L'éloge funèbre de François I^{er} comprend deux sermons : Du Chastel a traité séparément ce qu'il appelle la partie déplorative et la partie consolatrice du sujet. La partie déplorative, c'est l'éloge proprement dit du défunt, qu'on regrette d'autant plus que ses vertus étaient plus grandes, tandis que, dans la partie consolatrice, on considère la destinée de l'âme et les justes motifs qui peuvent faire succéder l'espérance à la douleur.

Le premier sermon est lui-même divisé en trois parties : éloge des vertus de François I^{er}, histoire politique et militaire de son règne et récit de ses derniers moments.

Du Chastel part de l'idée de la déchéance humaine dans le règne du péché. Il montre, comme une preuve de cette fragilité, « le spectacle et pitoyable exemple, que vous voyez présenté en ceste église, du corps d'un si grand roi accompagné de deux

siens fils ». Il rappelle alors toutes les qualités de François I^{er}, depuis sa beauté physique et ses dons naturels développés par l'éducation; il dépeint sa douceur de caractère, l'absence de passions violentes dont la raison avait libéré son cœur, son goût pour les choses de l'esprit, qui l'avait poussé à établir les lecteurs royaux et lui avait fait concevoir la création d'un collège royal, son sentiment de la justice tel qu'il donnait lui-même l'exemple de la soumission aux lois. Il avait une conception élevée des devoirs qui s'imposaient au souverain, de l'influence moralisatrice qu'il devait exercer sur son peuple. C'était surtout un roi chrétien aux croyances solides, ferme contre les hérétiques et fidèle à la tradition de ses prédécesseurs. Dans cette longue énumération, Du Chastel répète chaque fois, non sans quelque banalité, que personne ne l'a jamais égalé.

L'histoire du règne de François I^{er} est un résumé aux développements inégaux, suivant qu'il s'agit d'un succès ou d'un échec de sa politique. La victoire de Marignan surpasse celle de Chéronée et tous les exploits d'Alexandre. Quant aux guerres contre Charles-Quint, Du Chastel, loin d'en apercevoir les causes ni l'importance politique, les présente comme une « contention d'honneur de deux si grans capitaines et vertueux princes », suscitée par Dieu « pour les pechez et punition de toute la chrestienté ». Après une allusion à l'affaire du connétable de Bourbon et à la défaite de Pavie, où le roi se perdit par excès de courage, Du Chastel insiste sur le traité de Madrid pour célébrer les vertus du roi, supérieur à sa mauvaise fortune, et les mérites d'une politique par laquelle il assure, sans aucun sacrifice, son salut et celui du royaume. Les dernières années du règne, moins remplies d'événements glorieux ou dramatiques, sont racontées sommairement, avec l'intention de prouver que François I^{er} avait surpassé tous les héros de l'antiquité. Mais, inspiré par une pensée vraiment chrétienne, Du Chastel réserve son jugement définitif jusqu'au moment où la mort permet de reconnaître ce que l'âme humaine possède de vertus réelles.

Il fait un récit précis et édifiant de cette mort, rapporte les propos par lesquels s'expriment la piété et la contrition du roi, sa confiance dans la rédemption et les mérites du Christ. Il achève en demandant au peuple et aux esprits célestes de prier pour le repos de son âme.

Dans le second sermon, Du Chastel expose une question de

doctrine religieuse à l'aide de raisonnements et de nombreuses citations. Pour atténuer les regrets provoqués par son premier sermon, il se propose de démontrer qu'à l'âme du juste sont réservées les récompenses célestes et que cette assurance doit effacer en nous le chagrin provoqué par les sentiments purement humains.

L'exorde est une affirmation de confiance dans la grâce, qui substitue au règne de la mort, établi par Adam, celui de la vie, « qui comprend tous les fidèles ayant foi vive en Jésus-Christ ». Cette espérance convertit la douleur en joie; le deuil est indiscret et la réflexion, qui nous en fait démêler les causes, prouve en même temps qu'il n'est pas justifié.

La douleur que nous ressentons peut être causée par l'idée des souffrances imposées aux morts. Mais nous devons considérer la misère de l'existence humaine, dont toutes les jouissances nous laissent « une langueur et abjection de cœur terrible ». Les véritables biens sont donc ceux que la mort nous procure, et le roi, après avoir possédé en ce monde tous les dons de la fortune, n'a trouvé le bonheur qu'après en être sorti.

La douleur peut résulter de notre propre souffrance; mais nous devons trouver notre réconfort dans la croyance au royaume du Christ. Alors, l'esprit, « réuni à sa cause, est reformé, selon la mesure de la grâce et de sa capacité, à la semblance de son auteur, l'esprit de Dieu ». Le roi avait éprouvé cette régénération, ce qui fait espérer qu'il jouit de la béatitude parfaite. Cette régénération, dont le Christ est l'auteur, nous appelle à partager la gloire de Dieu. Aussi, rien ne doit nous rattacher davantage à la vie. Du Chastel, alors, nous expose les biens dont le roi doit jouir après sa résurrection. Il cite les textes qui promettent cette résurrection et qui nous font entrevoir ce bonheur éternel : la vision de Dieu et, par une sorte d'identification du sujet avec ce qu'il contemple, l'union intime avec Dieu lui-même.

Enfin, ce n'est pas un devoir qui nous force à déplorer la perte de François I^{er}. Du Chastel considère successivement les différentes formes du devoir, qu'il nous oblige envers Dieu, envers nous-mêmes ou envers le prochain. Or, ce serait une impiété que de plaindre celui auquel Dieu vient de donner sa gloire, ce serait un sentiment honteux pour nous-mêmes et que ne saurait excuser une apparence de charité envers le prochain, puisque chacun doit se réjouir de cet événement.

D'ailleurs, pour consolation, tous les sujets du roi défunt n'ont-ils pas le bonheur de retrouver dans son fils l'image fidèle de celui qu'ils regrettent ?

Nous ne rencontrons dans ces deux sermons aucune idée remarquable par son originalité ni par sa profondeur. Dans le premier, c'est un éloge banal et continu, une revue souvent trop sèche et monotone de la politique royale. L'orateur énumère les ordonnances sur la justice, contre les blasphémateurs, l'institution des lecteurs royaux et bien d'autres choses encore, sans trouver l'occasion d'exprimer une pensée personnelle. Toujours l'éloge consiste à affirmer qu'aucun autre héros ne fut comparable au défunt, et nous voyons ainsi Ajax et Patrocle, Fabius, Marcellus, Pyrrhus, Démétrius, Séleucus et Antigone et toute l'antiquité appelés pour faire cortège à François I^{er}, afin de rehausser davantage son prestige. L'exagération dans l'éloge ne laisse aucune place au jugement. C'est à peine si, sur certains points plus délicats, lorsqu'il parle de la clémence du roi, de sa douceur de caractère et de son sentiment de la justice, on sent qu'un peu de gêne empêche l'orateur de préciser et que l'hésitation de sa pensée se dissimule sous l'imprécision de sa parole. Non, ce n'est pas Du Chastel qui se croit autorisé à examiner la conduite des rois après leur mort ni à rappeler que tous les hommes sont également soumis au jugement de Dieu.

Aussi, le tableau qu'il nous donne du gouvernement royal ressemble-t-il à une idylle plus qu'à la réalité : un bon roi, entouré de bons serviteurs, règne sur des sujets pleins de mérites. De loyaux adversaires semblent intervenir, moins pour troubler cette harmonie touchante que pour donner aux uns et aux autres l'occasion de montrer davantage de vertus. Il transformera d'ailleurs de la même façon le passé lointain où les rois francs, avant même leur conversion au christianisme, avaient établi des lois bien supérieures à celles de Platon et de n'importe quel philosophe.

A défaut de fortes pensées, nous voudrions trouver plus d'émotion dans une matière qui devait toucher l'orateur par tant de souvenirs personnels. C'est à peine si nous en rencontrons quelques manifestations dans le récit des adieux de François I^{er} à sa fille, et lorsqu'il évoque le souvenir des entretiens auxquels participait le roi. « Je ne viendray jamais », dit-il, « en lieu où il ait conversé longuement, qu'il ne me semble que le lieu mesme, les murailles et les parois regrettent et désirent cest

entendement, ceste voix, ceste grâce et parole divine. » Mais la froideur et l'indifférence dominent lorsqu'il se contente, en nous rapportant un des incidents les plus pathétiques de la mort du roi, d'affirmer que c'était « chose très pitoyable à voir, comme vous pouvez penser, vu qu'elle est à présent très pitoyable à ouïr ».

A plus forte raison, ne trouvons-nous guère d'idées originales ni de sentiments personnels dans le sermon où Du Chastel se contente d'exposer la doctrine catholique sur les destinées de l'âme. Sa pensée s'efface constamment derrière les citations de textes sacrés qu'il se contente souvent de mettre bout à bout. C'est une sorte de centon à travers lequel nous suivons péniblement l'idée, et cette idée même, si profondément chrétienne qu'elle soit, nous est présentée sans atténuation. N'est-ce pas heurter les sentiments les plus naturels que de blâmer la douleur ressentie en présence de la mort et d'affirmer qu'il est raisonnable d'en éprouver plutôt de la joie?

La lecture des deux sermons ne nous donne aucune idée nette sur la méthode de développement familière à Du Chastel. Tandis que le premier se déroule régulièrement, divisé en trois points clairement conçus et dont les transitions sont indiquées avec netteté, le second n'offre qu'une harmonie facticé. La division en trois parties dépend d'un artifice de langage plutôt que de la pensée elle-même. En effet, la différence n'est pas facile à apercevoir entre la tristesse causée par le mal que l'on suppose aux morts et la tristesse qui vient du mal ressenti par ceux qui s'en affligent. Il n'y a, sous ces deux formules, qu'une seule idée, et Du Chastel, malgré ses efforts, revient sans cesse sur lui-même pour n'aboutir qu'à des redites. Tout cela est confus et pénible, rendu plus obscur encore par les textes qui encombrement cette argumentation à la façon d'un exercice d'école.

Si nous pénétrons plus encore dans le détail, nous conservons cette impression d'irrégularité. Tantôt la phrase bien ordonnée prend une ampleur qui rappelle les meilleures traditions de l'éloquence latine, tantôt la phrase, en s'étendant, perd son agencement logique et devient simplement compliquée. Elle s'encombre d'énumérations interminables, comme dans le récit des entreprises militaires de François I^{er} où Du Chastel met bout à bout de brèves mentions sur chacune d'elles pendant plus d'une page de texte. Parfois, elle s'arrête brusquement, comme si

l'orateur avait soudain perdu le souffle. Cet embarras est surtout sensible dans le deuxième sermon, à l'argumentation pénible duquel correspond une expression plus pénible encore.

S'il y a quelque uniformité dans cette éloquence, elle consiste dans la froideur, dans l'absence de couleur et de pittoresque, qui est générale. La recherche de l'élégance, un désir évident de n'employer que des termes nobles, aboutit souvent à l'usage d'une langue abstraite, sans pour cela éviter toujours la trivialité. Du Chastel nous déclare crûment que François I^{er} est mort d'« une apostume » et ne recule pas devant certains réalismes qui rappellent l'éloquence des prédicateurs populaires de son temps.

Du Chastel, en raison peut-être de sa connaissance exacte de la littérature antique, avait quelques pressentiments des qualités classiques qui furent en honneur au siècle suivant. Il recherchait l'ordre, la clarté de la composition, la noblesse et la propriété des termes. Mais ses efforts restent souvent vains et, s'il participe aux défauts de ses contemporains, il ne les compense guère par la couleur et la vie qui font le charme des auteurs du xvi^e siècle.

Il serait d'ailleurs injuste de juger absolument le talent de Pierre Du Chastel d'après ces deux sermons. Il semble mal à l'aise dans cette éloquence d'apparat qui ne lui était pas habituelle. Il est probable que, si nous avions conservé quelques-uns des discours ou des sermons qu'il aimait à improviser, nous en aurions conçu une impression plus favorable, peut-être même une admiration égale à celle que témoignaient ses contemporains.

Roger DOUCET.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

ÉTUDES CRITIQUES

SUR

L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE¹

VI.

LE COURONNEMENT IMPÉRIAL DE L'AN 800.

La cérémonie dont Rome fut le théâtre à la Noël de l'an 800 et qui fit de Charlemagne un empereur a été interprétée de bien des manières²; mais la plupart des historiens³ s'accordent à admettre qu'elle fut le résultat d'un coup monté par le pape à l'insu du roi franc et qui prit ce dernier au dépourvu. Cette thèse a pour elle l'autorité d'Einhard qui, dans un passage célèbre⁴, sur lequel nous aurons à revenir, déclare que Charles ne serait pas entré à Saint-Pierre le jour du couronnement s'il avait su ce qui s'y préparait.

Or nous avons vu dans une étude antérieure⁵ que l'autorité d'Einhard est sujette à caution et que ses dires ne peuvent jamais être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Y a-t-il lieu sur ce

1. Suite des études parues dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64; t. CXXV, p. 287-330; t. CXXVI, p. 271-314; t. CXXVIII, p. 260-298; t. CXXX, p. 252-278; t. CXXXII, p. 257-304.

2. On trouvera indiquées les principales publications concernant le couronnement de l'an 800 dans le répertoire de Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 8^e éd. (1912), notamment n^{os} 4303-4305. Quelques-unes des plus importantes seront citées au cours de cet article.

3. Il y a d'heureuses exceptions. Citons Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (1892), p. 310; Paul Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, t. I (1890), p. 264.

4. *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, p. 32.

5. *Einhard, historien de Charlemagne*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 271 et suiv.

point de lui faire confiance? — On l'a cru généralement, et l'on s'est ingénié à trouver dans les autres textes du temps des raisons propres à justifier cette confiance et à rendre vraisemblable une version pourtant assez déconcertante tout d'abord. On a cherché parfois aussi à expliquer comment l'entourage même de Charlemagne ou le peuple de Rome avait pu être en partie responsable de la surprise — plus ou moins agréable — faite par le souverain pontife au roi franc.

Notre intention n'est pas de passer en revue toutes les théories formulées à ce propos. Il suffira, espérons-nous, d'examiner les principales, de replacer à leur date quelques-uns des documents allégués, de lire les autres sans idées préconçues et d'éprouver les allégations d'Einhart au contact des faits pour simplifier le problème et en faciliter la solution.

* *

Les traits généraux de la situation à la fin du VIII^e siècle sont connus.

Jamais le roi franc n'avait paru si puissant, jamais sa force n'avait paru plus redoutable. La farouche résistance des Saxons pouvait être considérée comme irrémédiablement brisée, quoiqu'il restât encore d'énergiques mesures à prendre pour assurer la pacification du pays. Les Avars, qui, depuis le milieu du VII^e siècle au moins, avaient constitué pour l'Europe occidentale un danger permanent, avaient fini par trouver leur maître : la prise, en 795, de leur *ring*, avec les trésors qu'ils y avaient entassés et dont l'imagination populaire sans doute grossissait encore la valeur, avait été saluée partout comme un immense succès¹.

A Rome, au fier et peu malléable pontife qu'était Adrien I^{er}, venait de succéder un pape humble d'origine, humble d'allure², le pape Léon III, avec lequel le roi Charles l'avait tout de suite pris de haut, lui rappelant — comme il l'aurait pu faire pour un simple évêque de son royaume — ses devoirs de fidélité et ses devoirs religieux, dans l'accomplissement desquels il l'invitait sans ambages à se confiner strictement³.

1. Les textes essentiels sont rassemblés dans Abel et Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II (1883), p. 102-104.

2. Cf. C. Bayet, *l'Élection de Léon III. La révolte des Romains en 799 et ses conséquences*, dans *l'Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1^{re} année (1883), fascicule 1, p. 173-197, et notamment p. 174 et 179.

3. Voir le texte des instructions donné à l'abbé Angilbert lors de sa mission à Rome, au lendemain de l'avènement de Léon III, et la lettre de félicitations

Les événements d'ailleurs s'étaient chargés de mettre le malheureux pape à l'entière merci du roi franc. Le 25 avril 799, alors qu'il se rendait, au milieu d'une procession, à l'église San Lorenzo in Lucina, il avait été assailli par une bande de conjurés, à la tête desquels se trouvaient deux des plus hauts fonctionnaires de sa cour, dont l'un était même le neveu de son prédécesseur. On l'avait jeté à terre, roué de coups, puis, après avoir tenté de lui arracher la langue et de lui crever les yeux, on ne l'avait relevé, à demi mort et baignant dans son sang, que pour le jeter au fond d'une cellule du monastère de Saint-Erasme. Il n'avait dû son salut, en fin de compte, qu'à l'intervention de deux *missi* francs, grâce auxquels il avait pu courir se réfugier et se soigner à Spolète — pour aller de là jusqu'en pleine Saxe, à Paderborn, implorer le secours de Charlemagne lui-même¹.

Profonde avait été l'impression produite par cette scène : l'arrivée du pape fugitif, malheureux, à peine remis de ses blessures, venant demander son salut au souverain victorieux, au maître de l'Europe².

Que penser de la suite? — Le pape n'était pas seulement une victime; c'était aussi un accusé. On le traitait d'adultère, de parjure³. Le roi franc était de part et d'autre invité à tirer l'affaire au clair. Ce n'était donc plus seulement en triomphateur, c'était en arbitre de la chrétienté qu'il reprenait, l'année d'après (800), le chemin de Rome, où, depuis plusieurs mois déjà, il avait, sous bonne escorte, renvoyé ce pape, dont il tenait le sort entre ses mains⁴.

Quel autre souverain, à cette date, eût pu se prétendre son égal? — A coup sûr, ce n'était point celui de Constantinople.

Sur les rives du Bosphore, tout était trouble et confusion. Le jeune empereur Constantin VI, fils et successeur de Léon IV, avait été renversé en 797 par sa propre mère, l'impératrice Irène, qui

de Charlemagne au nouveau pape, dans la correspondance d'Alcuin, édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 135, n° 92, et p. 136, n° 93 (cf. Böhmer-Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, t. I, 2^e éd. [1908], n° 329 et 330).

1. Cf. Bayet, *loc. cit.*, et les *Jahrbücher* d'Abel et Simson, t. II, p. 163-187.

2. Le témoignage le plus concluant de la forte impression produite par les événements est l'important fragment qui nous a été conservé d'un poème de grande envergure écrit au lendemain de l'entrevue de Paderborn par l'abbé Angilbert. La dernière édition de ce poème est celle de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini aevi carolini*, t. I, p. 366-379.

3. Au témoignage d'Alcuin, dans sa correspondance, édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 297, n° 179 (lettre à Arn, évêque de Salzbourg, août 799).

4. Cf. Bayet, *loc. cit.*, et les *Jahrbücher* d'Abel et Simson, t. II, p. 186-187 et 204-206.

s'était débarrassée de lui en le faisant, lui aussi, aveugler et en l'emprisonnant. Mais le pouvoir d'Irène, à son tour, était chanceux : contre cette femme qui — fait inouï — osait garder pour elle seule la couronne impériale, les compétiteurs, qui jamais ne manquaient à Byzance, redoublaient d'activité ; mais aucun n'avait de titres sérieux à produire, aucun ne s'imposait ni par la force ni par l'audace¹.

On le savait en Occident. On y était même porté, semble-t-il, à s'exagérer la gravité de cette situation et à la croire plus inextricable qu'elle ne l'était réellement. Dans une lettre fameuse, qu'on peut dater du mois de juin 799² et adressée à Charlemagne, Alcuin insiste sur ce fait que les deux « dignités » suprêmes », la papauté et l'empire, traversent une crise redoutable. La papauté vient d'être ébranlée en la personne du pape Léon. Quant à la dignité impériale, celui qui en était revêtu en a été dépouillé. Seule la « dignité royale » du prince franc reste debout³ pour maintenir l'honneur et le salut « des églises du Christ ». En bref et pour parler clair, le trône impérial étant vacant, Charlemagne était invité, sans se préoccuper d'un empereur, à pourvoir, à lui seul, à la défense de la papauté et de la chrétienté tout entière : « C'est toi », disait Alcuin au roi Charles en manière de conclusion, « c'est toi qui es maintenant le vengeur des crimes, le guide des égarés, le consolateur des affligés, c'est à toi qu'incombe la tâche d'exalter les bons... »

Charlemagne, on le sait, ne se déroba pas à cet appel. Mais il partit à son heure. Il se mit en route à l'automne de l'année 800, gagnant Rome par Ravenne et Ancône. Son voyage prit des allures de triomphe. Le pape, sur qui pesait encore le poids des lourdes accusations dont ses ennemis l'avaient chargé, vint à sa rencontre jusqu'à Mentana, à une vingtaine de kilomètres de la Ville, où il

1. Cf. Bury, *A history of the later Roman empire from Arcadius to Irene*, t. II (1892), et *A history of the Eastern Roman empire from the fall of Irene to the accession of Basil I* (1912), p. 2 et suiv.

2. Voir les notes marginales de l'édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 287-289, n° 174.

3. « Nam tres personae in mundo altissimae hucusque fuerunt, id est apostolica sublimitas, quae beati Petri principis apostolorum sedem vicario munere regere solet; quid vero in eo actum sit, qui rector praefatae sedis fuerat, mihi veneranda bonitas vestra innotescere curavit. Alia est imperialis dignitas et secundae Romae saecularis potentia; quam impie gubernator imperii illius depositus sit, non ab alienis, sed a propriis et concivibus, ubique fama narrante crebrescit. Tertia est regalis dignitas, in qua vos domini nostri Iesu Christi dispensatio rectorem populi christiani disposuit, ceteris praefatis dignitatibus potentia excellentiorem, sapientia clariorem, regni dignitate sublimiorem. Ecce in te solo tota salus ecclesiarum Christi inclinata recumbit. »

retourna ensuite en hâte préparer une réception digne de son illustre visiteur. Le lendemain (24 novembre 800), il accueillait le roi franc en grande pompe du haut des degrés de Saint-Pierre, entouré de tout son clergé et au milieu d'un concert d'actions de grâces.

Une semaine plus tard (1^{er} décembre), Charlemagne présidait, à Saint-Pierre même, une grande assemblée, composée à la fois de prélats, de simples clercs et de dignitaires laïques, à l'examen desquels il soumettait les plaintes formulées contre le pape; celui-ci était invité à s'en défendre sous la foi du serment — suprême humiliation qu'Alcuin eût voulu lui éviter¹, mais à laquelle il dut néanmoins finir par se plier après un nouveau délai de trois semaines.

Ceci se passait le 23 décembre². Le surlendemain avait lieu le couronnement.

*
*
*

Dans l'exposé qui précède, nous nous sommes volontairement tenus aux seuls faits sur lesquels aucune contestation n'est possible, à ceux que tous les historiens considèrent aujourd'hui comme acquis. Ils sont tels cependant que, de toutes les hypothèses qu'on peut formuler touchant le couronnement même, celle d'une surprise dont Charlemagne aurait été la victime de la part de Léon III est, à première vue, la plus extraordinaire.

Où donc le pape qui, le 23 décembre, comparaisait encore, humble et tremblant, devant un tribunal présidé par le roi franc, aurait-il pris l'audace d'introduire de sa propre initiative dans le protocole de la cérémonie religieuse de Noël une nouveauté aussi considérable que celle d'un couronnement impérial?

Einhard ne s'est pas embarrassé de cette contradiction et, puisque c'est derrière son « témoignage » que les historiens modernes se retranchent, son texte mérite d'être cité tout au long : « Un des motifs, » dit-il, « du dernier voyage que Charles fit à Rome fut que les habitants, ayant accablé le pape Léon de leurs violences et lui ayant crevé les yeux et coupé la langue, le contraignirent à implorer l'assistance du roi. Aussi, venant à Rome pour rétablir la situation de l'Église, qui était fortement ébranlée, il y passa tout l'hiver. A cette époque il reçut le titre d'empereur et d'auguste, ce qui lui déplut d'abord à tel point qu'il affirmait que, malgré l'importance

1. Voir la lettre d'Alcuin n° 179 du recueil de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 297.

2. Sur tous ces événements bien connus, voir Bayet, *loc. cit.*; Abel et Simson, *Jahrbücher*, t. II, p. 218-231; Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2^e éd. (1908), n° 369^a à 370^a.

de la fête, il ne serait pas entré ce jour-là à l'église s'il avait pu connaître d'avance le dessein du pontife¹. »

Admettons un instant qu'Einhard a dit vrai. Comment faut-il se représenter l'enchaînement des faits? — Le pape, personnellement, n'a pu que placer sur la tête du souverain un diadème que rien ne désignait aux regards comme un diadème « impérial ». En sorte que c'est seulement dans le titre même dont on le salua au moment où le pape lui posait la couronne sur la tête, que Charlemagne put reconnaître son élévation à un rang supérieur.

En effet les deux récits qui, par leur provenance, peuvent le mieux suppléer à l'absence d'un procès-verbal officiel, les *Annales royales* et le *Liber pontificalis*², rapportent presque dans les mêmes termes qu'au signal donné par le geste du pape, « tout le peuple romain » répondit en poussant cette acclamation : « A Charles, auguste, couronné par Dieu grand et pacifique empereur, vie et victoire! » — Il faut croire que le secret pontifical n'était point tel qu'une partie au moins des fidèles, qui se pressaient ce jour-là dans l'église, ne fût dans la confiance, prêts à remplir le rôle qui leur avait été assigné.

La cérémonie acheva d'ailleurs de se dérouler conformément à un scénario, dont il est difficile d'imaginer que les détails n'eussent pas été arrêtés d'avance : se prosternant devant le souverain, le pontife l'« adora »³ comme le voulait l'antique protocole impérial inauguré au temps de Dioclétien et de Maximien⁴. Puis, aussitôt après (*illico*, dit le biographe pontifical), Léon III procéda au sacre et au couronnement royal du fils aîné du nouvel empereur, nommé Charles comme lui. Enfin, une fois la messe terminée, les deux princes francs allèrent pieusement déposer de riches offrandes sur l'autel de saint Pierre.

1. « Ultimi adventus sui non solum hae fuere causae, verum etiam quod Romani Leonem pontificem multis affectum injuriis, erutis scilicet oculis linguaue amputata, fidem regis implorare compulerunt. Idcirco Romam veniens propter reparandum, qui nimis conturbatus erat, ecclesiae statum, ibi totum hiemis tempus extraxit. Quo tempore imperatoris et augusti nomen accepit. Quod primo in tantum aversatus est, ut adfirmaret se eo die, quamvis praecipua festivitas esset, ecclesiam non intraturum, si pontificis consilium praescire potuisset » (Einhard, *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, dans la collection des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, p. 32).

2. Nous reviendrons plus loin sur ces deux textes et les citerons tout au long.

3. « Et post laudes ab apostolico, more antiquorum principum, adoratus est » (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 112).

4. Cf. E.-Ch. Babut, *L'Adoration des empereurs et les origines de la persécution de Dioclétien*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXIII (1916), p. 230.

Voilà une cérémonie dont toutes les parties se tiennent, s'enchaînent et où apparaît clairement la volonté d'un organisateur¹.

Or, si cet organisateur n'a pas été Charlemagne, comment expliquer que, loin de manifester son étonnement, ce dernier se soit laissé docilement faire jusqu'au bout? Rien que l'imposition d'une couronne, cérémonie nouvelle dans l'État franc, où elle avait peut-être lieu pour la première fois², eût difficilement été admise par lui si elle n'avait pas été prévue. Nous le connaissons assez pour savoir que cette passivité n'était pas dans son caractère, et son intervention se marque au moins dans un détail : le couronnement de son fils, qui suivit le sien propre, n'eut lieu, comme l'attestait Alcuin quelques semaines seulement plus tard³, qu'avec son consentement exprès.

Qu'à cela ne tienne. Un érudit allemand, M. Wilhelm Ohr⁴, s'est chargé de tourner la difficulté, et voici sa solution :

Une seule cérémonie, celle du couronnement du jeune Charles, fils de Charlemagne, était prévue pour le 25 décembre 800. Mais le pape, sans songer le moins du monde à conférer l'empire au souverain franc, voulut profiter de l'occasion pour lui marquer sa reconnaissance infinie et lui ménager la surprise d'une « pompeuse », d'une « théâtrale apotheose ». Dans les acclamations dont les Romains avaient coutume de saluer les hôtes de marque, il fit substituer le titre d'« empereur » à celui de « patrice », pensant ainsi lui décerner non point une dignité nouvelle, mais seulement un titre honorifique plus beau et, si l'on peut dire, plus reluisant; et lorsque, par un geste spontané, prenant le diadème préparé sur l'autel en vue du couronnement du jeune Charles, il le posa sur la tête de Charlemagne lui-même, lorsque, se prosternant devant lui, il l'« adora » avec respect, l'idée de l'empire, à laquelle nul ne songeait à Rome, était loin de son esprit. Charlemagne, sauveur et

1. Tel n'est pourtant pas, nous devons le dire, l'avis d'un érudit belge, M. Leclère, qui, après avoir lu les documents, n'hésite pas à écrire cette phrase stupéfiante : « Toute l'affaire eut l'aspect d'une improvisation » (L. Leclère, *À propos du couronnement de l'an 800*, dans les *Mélanges Paul Fredericq* [1904], p. 182. — Le mémoire de M. Leclère occupe les pages 181-187 desdits *Mélanges*).

2. Cf. H. Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. II, p. 20.

3. Lettre n° 217 du recueil de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 360 : « *Audivi per domnum apostolicum regium nomen, domino excellentissimo David consentiente, cum corona regiae dignitatis vobis impositum* » (lettre adressée au jeune Charles au printemps de l'année 801).

4. Wilhelm Ohr, *Die Kaiserkrönung Karls des Grossen; eine kristische Studie* (Tübingen et Leipzig, 1904, in-8°, xii-155 p.).

bienfaiteur de la papauté, devait être remercié et fêté : là se bornaient les intentions du pape. Quant à Charlemagne, s'il se montra médiocrement flatté, s'il manifesta même de la contrariété, ce fut tout simplement parce que les grandes pompes romaines n'étaient pas de son goût...

Est-il besoin de réfuter ce petit roman, qui fait honneur, sinon à la fermeté de jugement, du moins à la fertilité d'imagination de celui qui l'a improvisé? Pas un texte ne peut être allégué à l'appui de ces fantaisies, longuement déduites en un volume de plus de cent cinquante pages, et dont nous n'aurions même rien dit si on ne les avait prises au sérieux outre-Rhin.

Décidément, on a beau tourner et retourner le texte d'Einhard, on n'y découvre que des impossibilités.

*
*
*

La surprise, a-t-on dit encore, vint du pape, mais ne vint pas de lui seul. Tout un petit complot, inspiré des meilleures intentions, se trama entre Léon III et quelques membres du haut clergé dévoués à Charlemagne, au premier rang desquels il convient de placer Alcuin.

Du fond de son abbaye de Tours, où il vivait retiré depuis 796, ce dernier aurait tenu entre ses mains les fils de l'intrigue. Trois hommes, tous trois ses amis intimes, tous trois « très au courant des choses italiennes », auraient dès l'origine été de connivence avec lui : l'abbé de Saint-Riquier Angilbert, celui-là même que Charlemagne avait choisi comme ambassadeur auprès du nouveau pape après le décès d'Adrien I^{er}, le patriarche d'Aquilée Paulin et l'évêque de Salzbourg Arn, lequel « était au nombre des dix *missi* envoyés pour accompagner Léon III » à son retour de Paderborn¹.

De là une « activité épistolaire » extrême « parmi les familiers de Charles à la veille du départ du roi des Francs pour la Ville éternelle »²; de là aussi parmi eux une activité poétique redoublée, qui se traduit en des œuvres où les projets d'avenir commencent à percer. Déjà au lendemain de l'entrevue de Paderborn, Angilbert exalte en un long poème les mérites de son maître. « Il considère Charles comme le roi des rois, dont la puissance brille dans le monde entier, le père de l'Europe, l'arbitre unique, le juge et le souverain pacifique; il l'appelle enfin auguste, le grand auguste, et

1. A. Kleinclausz, *l'Empire carolingien; ses origines et ses transformations* (Paris, 1902, in-8°), p. 184-185.

2. *Ibid.*, p. 188.

lui dit qu'il dépasse les autres rois de toute la hauteur de son empire¹. » Peu après, « Théodulphe et Alcuin prennent le mode lyrique pour annoncer le grand événement qui se prépare, et leurs poèmes doivent être regardés comme deux chants de triomphe en l'honneur du futur empereur »².

Ainsi, peu à peu les desseins d'Alcuin et de ses amis commençaient à transparaître; mais Charlemagne y restait étranger. « La timidité avec laquelle ses plus fidèles conseillers, Alcuin entre autres, font allusion à l'empire, ne le nommant jamais, se demandant toujours avec angoisse si le moment est venu d'en parler, suffit pour montrer qu'il répugnait à envisager l'avenir³. »

Bref, c'est le pape qui a couronné Charlemagne, mais c'est Alcuin et ses amis qui ont « préparé l'empire »⁴.

Cette thèse, habilement soutenue par M. Kleinclausz dans son volume sur l'*Empire carolingien*, peut receler une part de vérité; mais il est bien difficile de découvrir dans les lettres et les poésies du temps tout ce que M. Kleinclausz a cru y voir. D'une lecture suivie de la correspondance d'Alcuin, une impression toute contraire se dégage.

Durant les mois décisifs qui précéderent la Noël de l'an 800, seules ou presque seules les questions qui touchent à la religion, à l'avenir de l'Eglise et à celui du pape semblent préoccuper l'abbé de Saint-Martin de Tours. La lettre, que nous rappelions plus haut, sur les trois « dignités » suprêmes — papauté, empire, royauté franque — ne fait pas exception à la règle : en l'écrivant, Alcuin n'a pas, en principe, d'autre but que de tracer à Charles le devoir qui lui incombe de prendre la défense du pape, en l'absence de tout autre protecteur qualifié. Voilà à ses yeux l'essentiel. Aussi, dès qu'il a reçu la nouvelle du couronnement, son premier souci est-il de savoir ce qu'il est advenu du souverain pontife : « Je serais tout à la joie de la prospérité et de l'exaltation » de l'empereur et de son fils, mande-t-il en substance à Arn de Salzbourg, « s'il n'y avait dans ta lettre deux points obscurs : tu ne me dis rien de notre père, le seigneur pape, et de la façon dont a été terminé le long conflit qui mettait aux prises le pasteur et son peuple; tu ne me dis rien non plus de l'affaire de Bénévent⁵. »

1. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 188.

2. *Ibid.*, p. 189.

3. *Ibid.*, p. 191.

4. *Ibid.*, p. 197.

5. Lettre du printemps de l'année 801, n° 218 de l'édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 361. Voici le début de cette lettre : « Gaudens gaudebo de fide et caritate beatitudinis vestrae, de prospe-

Encore y a-t-il lieu d'observer que cette lettre est presque la seule où Alcuin fasse allusion à l'événement et au plaisir qu'il lui cause. Il n'y revient plus qu'une fois, et sans y insister davantage, au milieu d'une longue lettre, qui roule sur de tout autres questions et qui est adressée à l'une des sœurs et à l'une des filles du nouvel empereur : « Je remercie Dieu de l'exaltation de mon très excellent seigneur David » (ce surnom désignait Charlemagne), dit-il simplement; puis il passe à un autre sujet¹. A Charlemagne lui-même, avec lequel il entretint une active correspondance, il n'en dit rien, pas plus d'ailleurs qu'à Angilbert ni à Paulin d'Aquilée, ses deux prétendus collaborateurs. Cette attitude eût-elle été la sienne si l'idée du couronnement impérial était venue de lui? Vraiment, sa discrétion et son effacement auraient dépassé les bornes.

Que penser aussi de son manque d'empressement à se rendre à Rome pour assister sur place à la réalisation d'un programme dont on veut qu'il ait été le principal auteur? Car non seulement Alcuin ne parut pas en Italie à la fin de l'année 800, mais, invité à y venir par Charlemagne en personne, il se déroba en prétextant l'état de sa santé².

« L'activité épistolaire » déployée par Alcuin et ses amis, « le ton élevé que prirent quelques-unes de leurs lettres », n'en écrit pas moins M. Kleinclausz, « ne s'expliqueraient pas s'il s'était simplement agi de remettre les Romains dans le devoir ou de combattre l'hérésie de Félix d'Urgel³. » — Pourtant le fait est là : le sort de la papauté et la lutte contre l'hérésie constituent bien le fond de toute cette correspondance, où la politique, au contraire, ne tient vers ce temps presque aucune place.

Quant aux poésies de la fin du VIII^e siècle, qu'on a coutume d'alléguer, elles ne sauraient en aucun cas prouver l'existence d'un accord secret, dans l'ignorance duquel le principal intéressé aurait

ritate, salute et exaltatione pii principis triumphatoris magni et gloriosi imperatoris et nobilissimæ prolis illius fideliumque omnium ejus incolumitate, nisi duo defuerunt in litteris vestris : de domno apostolico, patre nostro, qualiter longa certatio pastoris et populi terminata esset et de Beneventana controversia... » — L'affaire de Bénévent, à laquelle Alcuin fait ici allusion et sur laquelle il revient souvent dans ses lettres à cette époque, est un projet d'expédition contre le duc lombard Grimoald, qui devait avoir lieu dans le courant de l'année 801. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher*, t. II, p. 221-222.

1. Lettre du début de l'année 801, n° 214 de l'édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniæ, Epistolæ*, t. IV, p. 358 : « Litteras vero quas direxisti mihi, benigne suscepi, gratias Deo agens de exaltatione excellentissimi domini mei David et de prosperitate apostolici viri... »

2. Lettre de l'été 799, à Charlemagne, n° 177 de l'édition Dümmler, *loc. cit.*

3. A. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 188.

été tenu, puisque leurs auteurs les publièrent avant l'an 800 et que deux d'entre elles sont même explicitement adressées à Charlemagne. Trahissent-elles même avec la netteté qu'on leur prête le dessein arrêté d'obtenir pour ce dernier la couronne impériale? Il est permis d'en douter.

Le poème d'Angilbert sur l'entrevue de Paderborn¹ se tient dans les généralités. Il renferme un éloge dithyrambique du roi franc, que le poète écrase sous un amas quelque peu ridicule d'épithètes flatteuses :

61. Fulget in orbe potens, prudens gnarusque, modestus,
Inluster, facilis, doctus, bonus, aptus, honestus,
Mitis, praecipuus, justus, pius, inclitus heros,
Rex, rector, venerandus apex, augustus, opimus,

65. Arbitrator insignis, iudex, miserator egenum,
Pacificus, largus, solers hilarisque, venustus, etc.

Quis poterit tanti praeconia promere regis,
Quisve putat sermone rudi se principis acta

90. Posse referre, senes cum vincant omnia vates?
Exsuperatque meum ingenium justissimus actis
Rex Karolus, caput orbis, amor populi decusque,
Europae venerandus apex, pater optimus, heros,
Augustus, etc....

Ce n'est pas parce que, dans ce ramassis d'épithètes à la grosse, figure le qualificatif *augustus*, ce n'est même pas parce que, en un endroit, le mot *imperium* est prononcé dans le sens vague de pouvoir souverain², qu'on doit prêter à Angilbert l'idée que Charlemagne est prédestiné à l'empire.

Un poème envoyé par Théodulphe au roi peu après la rentrée de Léon III dans Rome (29 novembre 799)³ n'offre rien non plus, quoi qu'on en dise, de « significatif »⁴. Il ne renferme que des compliments à l'adresse du souverain qui vient de sauver la papauté et

1. Édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini aevi carolini*, t. I, p. 366-379.

2. *Ibid.*, p. 368, vers 84 et suiv. :

« Omnia solus enim meruit pius ille talenta
Suscipere et cunctis praefertur in arte magistris :
Scilicet imperii ut quantum rex culmine reges
Excellit, tantum cunctis praepositur arte. »

3. *Ibid.*, p. 523-524, n° 32.

4. « Voir encore, *Poetae latini*, t. I, p. 523-524, deux autres poèmes, de Théodulphe à Charles, avant le couronnement impérial, également très significatifs » (A. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 190, note). Les « deux poèmes » signalés par M. Kleinclausz n'en font, en réalité, qu'un seul.

de rétablir le pontife sur son trône¹. On n'y découvre pas la moindre allusion à l'empire, et il faut beaucoup de bonne volonté pour attribuer une portée supérieure aux élégants distiques² par lesquels Alcuin lui-même salue le départ de son maître pour Rome, en l'invitant à y penser au plus vite les plaies que la révolte contre le pape y a laissées béantes.

* * *

Mais si le pape n'a pas été sollicité par Alcuin et ses amis, ne peut-on imaginer, pour rendre compte de la surprise provoquée par son geste, qu'il n'a agi que sous la poussée de l'enthousiasme populaire, pour faire droit aux acclamations de la foule, réclamant spontanément un empereur? — On l'a dit aussi, et M. Kleinclausz a même, pour sa part, tenté de combiner les deux explications³.

1. Voici quelques échantillons de ce poème louangeur. On y retrouvera — mais replacés dans l'ensemble et avec leur valeur véritable — quelques-uns des vers qu'on cite le plus souvent isolés et détournés de leur sens :

- « Arma es pontificum, spes et defensio cleri,
Per te pontifices jura sacrata tenent.
Mentior, expertus si non Leo praesul id ipse est,
10. Quod recinet modulo fistula nostra brevi.
Quem male dejecit sua gens urbe atque cathedra,
Quem leto potius quam tibi, vita, parat.
Quem bene suscepit tua, rex, miseratio clemens,
Solatur, mulcet, perfovet, ornat, alit.
.....
25. Nam salvare Petrus cum posset in urbe Quirina,
Hostibus ex atris insidiisque feris,
Huac tibi salvandum, rex clementissime, misit,
Teque sua voluit fungier ille vice.
Per se reddit ei membrorum damna pavenda
30. Et per te sedis officiique decus.
Caeli habet hic claves, proprias te jussit habere,
Tu regis ecclesiae, nam regit ille poli.
Tu regis ejus opes, clerum populumque gubernas,
Hic te caelicolas ducet ad usque choros.
.....
Te pater alithronus, rex, salvet tempore longo,
40. Et tibi det vitam sive salutis opem.
..... »

2. Recueil cité de Dümmler, p. 257-258, n° 45. — Ici encore il faut se défier des vers qu'on cite en les isolant du contexte et auxquels il est facile, par suite, d'attribuer une portée qu'ils n'ont pas, notamment le fameux vers 63 :

« Ipsa caput mundi spectat te Roma patronum »,

qui vise uniquement la mission de justicier et de pacificateur que Charlemagne va remplir à Rome.

3. « Léon III ... ne s'est décidé qu'au dernier moment, sur les instances des

Cependant il est manifeste que cette nouvelle hypothèse, qui a le tort grave de ne s'appuyer sur aucun texte, se heurte à presque toutes les mêmes objections que les précédentes et en soulève quelques autres en plus. La principale est que, sans avoir été préalablement stylé, le « peuple romain » n'eût guère pu concevoir à lui seul l'idée de faire de Charles un empereur, puisque pareil événement ne s'était plus produit en Occident depuis bien des siècles déjà.

Sans doute, le *Liber pontificalis* rapporte que la publication de l'édit de Léon l'Isaurien contre le culte des images, en 727, avait provoqué un mouvement de révolte dans cette fraction, encore considérable alors, de l'Italie qui était restée fidèle aux princes byzantins et que — comme on le fit effectivement dans d'autres parties de l'empire — on y avait songé à pourvoir au remplacement du tyran¹. Mais en 800 les circonstances étaient toutes différentes. La domination byzantine ne se maintenait plus que péniblement en quelques points de la péninsule, et les Romains, habitués désormais à tourner leurs regards du côté de la Gaule, n'avaient aucune raison de se soulever contre l'impératrice Irène et de lui opposer un rival.

On peut ajouter que la forme même qu'aurait prise cette « révolution » de l'an 800 serait bien faite pour surprendre : toute une foule substituant spontanément le titre d'empereur à celui de roi dans la formule des acclamations qu'on devait légitimement attendre d'elle si le couronnement impérial n'était pas prévu, voilà certes une façon originale de bouleverser un régime. Sans compter que le geste du pape plaçant une couronne sur la tête du roi franc devrait nécessairement, dans cette hypothèse, être reporté après les acclamations de l'assistance, ce qui est contraire à ce que nous apprennent tous les textes dont nous disposons.

Que si l'on renonce à attribuer un caractère de spontanéité à la manifestation faite par les fidèles dans l'église, à qui donc alors reconnaitra-t-on le mérite de l'avoir inspirée? — Au pape? A

Romains et de tout le peuple qui le pressaient d'agir au double titre de représentant de Dieu sur la terre et de premier citoyen de Rome... » (Kleinclausz, *op. cit.*, p. 199).

1. « Cognita vero imperatoris nequitia, omnis Italia consilium iniit ut sibi eligerent imperatorem et ducerent Constantinopolim; sed compescuit tale consilium pontifex, sperans conversionem principis » (*Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 404-405). M. Kleinclausz, qui cite ce passage (*op. cit.*, p. 107), en donne la traduction suivante : « Toute l'Italie, édifiée sur la méchanceté de l'empereur, résolut d'élire un empereur qui serait à elle et qu'elle conduirait à Constantinople. » C'est forcer singulièrement le sens des mots *sibi eligerent*.

Alcuin et à ses amis? Nous avons déjà vu l'impossibilité de pareilles réponses. A Charlemagne lui-même? Mais alors ne parlons plus de surprise et reconnaissons que le nouvel empereur n'a rien ignoré de la cérémonie qui devait se dérouler dans Saint-Pierre.

*
* *
*

Au surplus, toutes ces conjectures sont-elles donc utiles? Nous ne le croyons pas et nous pensons que la lecture des documents, si on prend la précaution de les replacer dans leur milieu et à leur date, permet de dégager beaucoup plus sûrement le détail et l'enchaînement des faits essentiels. Reprenons donc ces textes et lisons-les une fois encore en les classant méthodiquement.

Le premier en date est sans conteste celui des *Annales royales* primitives, lequel n'est sans doute postérieur que de quelques mois au couronnement¹. Étant donné le caractère général de ces annales, il a presque, ainsi qu'il a été dit plus haut, la valeur d'un communiqué officiel de la cour franque. Or voici ce qu'on y lit :

Charles, étant arrivé à Rome le 24 novembre, « révéla huit jours après, dans une assemblée convoquée à cet effet, les raisons de son voyage et s'employa ensuite quotidiennement à régler les affaires pour lesquelles il était venu »². Quelles étaient ces mystérieuses affaires qui devaient si longuement occuper les loisirs du roi franc? L'annaliste nous dit qu'elles comprenaient avant tout la réhabilitation du pape, et nous avons vu que Charles s'y employa durant trois bonnes semaines (du 1^{er} au 23 décembre).

C'était, affirme l'annaliste, la tâche « la plus considérable et la plus difficile »³. Mais il y en avait d'autres. L'annaliste ne précise pas lesquelles et se contente de signaler, à la date du 23 décembre aussi, l'arrivée à Rome de deux moines, venus de Jérusalem pour apporter à Charles de la part du patriarche une bannière et des clefs du saint Sépulcre, du Calvaire et de la Ville sainte elle-même⁴. —

1. On s'accorde à le dater de 801. Cf. G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, p. 125, et l'étude sur les *Annales royales* que nous avons publiée dans la *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 63. Il est incontestable, en tout cas, qu'après 801 les annales sont formées de notes contemporaines des événements.

2. *Annales regni Francorum*, ann. 800, éd. Kurze (collection des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*), p. 112 : « Post VII vero dies rex, contione vocata, cur Romam venisset omnibus patefecit et exinde cotidie ad ea quae venerat faciendae operam dedit. »

3. *Ibid.* : « Inter quae vel maximum vel difficillimum erat, quod primum inchoatum est, de discutiendis, quae pontifici objecta sunt, criminibus. »

4. *Ibid.* : « Eadem die Zacharias cum duobus monachis, uno de monte Oli-

Cette scène était bien faite pour rehausser encore, à la veille de la solennité de Noël, le prestige d'un souverain auquel tous, comme sur un mot d'ordre, donnaient déjà à l'envi le titre et le rang de chef de la chrétienté¹.

Enfin, tout étant prêt, « le saint jour de Noël, au moment où, après avoir, durant la messe, prié à genoux devant la confession de saint Pierre, le roi se relevait², le pape Léon lui plaça sur la tête une couronne, et tout le peuple romain l'acclama en ces termes : A Charles, auguste couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire ! Après ces acclamations³, il fut adoré par le pontife suivant l'usage des princes d'autrefois et, au lieu du titre de patrice, on lui donna désormais celui d'empereur et d'auguste »⁴.

Rien dans ce récit officiel de la première heure ne trahit la surprise ou le mécontentement de la cour franque. L'événement est même présenté d'une façon si simple — on pourrait dire si discrète — que le souci principal de l'annaliste semble avoir été d'en réduire l'importance. La tâche ardue (*difficilimum*) était la réhabilitation du pape : le reste allait de soi, et la seule idée que la lecture des *Annales royales* puisse suggérer est que la cérémonie se déroula sans obstacles suivant le programme qui avait dû être élaboré pendant les trois semaines précédentes.

La version officielle de la curie romaine, insérée quelques années après⁵ au *Liber pontificalis*, concorde pour l'essentiel avec celle de l'annaliste franc. Après avoir parlé de l'assemblée réunie le

veti, altero de sancto Saba, de Oriente reversus Romam venit; quos patriarcha Hierosolimitanus cum Zacharia ad regem misit, qui benedictionis causa claves sepulchri dominici ac loci calvariae, claves etiam civitatis et montis cum vexillo detulerunt. »

1. Voir, notamment, les poésies citées plus haut.

2. Telle est la traduction littérale du texte des *Annales royales* primitives. Elles n'autorisent nullement la version courante, que M. Kleinclausz fait encore sienne (*op. cit.*, p. 192), suivant laquelle le pape aurait profité du moment où Charles était en prières; pieusement incliné devant l'autel, pour lui placer sur la tête la couronne par surprise.

3. Nous supposons que le mot *laudes* n'a pas ici d'autre sens. Cf. ci-dessous le texte du *Liber pontificalis*.

4. *Annales royales*, ann. 801, éd. Kurze, p. 112 : « Ipsa die sacratissima natalis Domini, cum rex ad missam ante confessionem beati Petri apostoli ab oratione surgeret, Leo papa coronam capiti ejus imposuit, et a cuncto Romanorum populo adclamatum est : *Carolo, augusto a Deo coronato magno et pacifico imperatori Romanorum, vita et victoria* ! Et post laudes ab apostolico more antiquorum principum adoratus est atque ablato patricii nomine imperator et augustus est appellatus. »

5. Probablement très peu de temps après la mort de Léon III († 816).

1^{er} décembre sous la présidence du roi pour examiner les griefs formulés contre le pape et du serment prononcé par celui-ci, le 23, pour confondre ses accusateurs, le biographe pontifical continue : « Puis, le jour de la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ, tous se réunirent à nouveau dans la basilique de l'apôtre saint Pierre. Alors le bon et vénérable prélat, de ses propres mains, couronna Charles d'une très précieuse couronne. A ce moment, voyant combien étaient grands son dévouement¹ et son amour pour la sainte Église romaine et son vicaire, unanimement et à pleine voix, du consentement de Dieu et de saint Pierre, qui tient les clefs du royaume des cieux, tous les fidèles romains s'écrièrent : A Charles, très pieux auguste couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire ! Devant la confession sacrée de l'apôtre saint Pierre, invoquant plusieurs saints, ils répétèrent trois fois cette acclamation, et par tous il fut institué empereur des Romains. Aussitôt, le très saint prélat et pontife oignit de l'huile sainte son très excellent fils le roi Charles ce même jour de la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ. Après la messe, quand l'office fut terminé, l'empereur sérénissime fit don d'une table d'argent massif, etc.². »

Inutile d'aller plus loin, car la suite du texte n'est plus qu'un long et minutieux inventaire des riches offrandes faites par Charlemagne comme dons de joyeux avènement. Nous n'avons pas les mêmes raisons que le biographe pontifical de nous y intéresser.

Ce qu'il faut relever, c'est que, pas plus sous sa plume que sous celle de l'annaliste franc, le couronnement impérial n'est présenté comme un fait extraordinaire. Aucun indice non plus de surprise ni de la part du roi (dont, il est vrai, le narrateur aurait pu vouloir taire le mécontentement), ni de la part du pape, ni de la part de la

1. Littéralement, sa protection (*defensio*).

2. *Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. II, p. 7 (vie de Léon III, ch. 23) : « Post hæc, adveniente die natalis domini nostri Jesu Christi, in jam dicta basilica beati Petri apostoli, omnes iterum congregati sunt. Et tunc venerabilis et almficus praesul manibus suis propriis pretiosissima corona coronavit eum. Tunc universi fideles Romani videntes tantam defensionem et dilectionem quam erga sanctam Romanam ecclesiam et ejus vicarium habuit, unanimiter altisona voce, Dei nutu atque beati Petri clavigeri regni coelorum, exclamaverunt : *Karolo, piissimo, augusto, a Deo coronato, magno et pacifico imperatori, vita et victoria!* Ante sacram confessionem beati Petri apostoli, plures sanctos invocantes, ter dictum est et ab omnibus constitutus est imperator Romanorum. Illico sanctissimus antistes et pontifex unxit oleo sancto Karolum, excellentissimum filium ejus, regem in ipso die natalis domini nostri Jesu Christi. Et missa peracta, post celebrationem missarum, obtulit ipse serenissimus dominus imperator mensa argentea, etc... »

foule. Toujours cette même impression d'une cérémonie qui se déroule suivant un programme complet et sans rien qui sente l'improvisation.

* *

Mais si le couronnement impérial n'a pas été improvisé, il est probable du moins que ni Charlemagne ni ses conseillers n'en avaient exactement pesé les conséquences et qu'ils furent surpris de voir se dresser tout à coup en face d'eux la violente hostilité des Byzantins, après avoir sans doute escompté leur résignation. Comme nul n'avait alors dans l'esprit cette idée qu'il pût y avoir côte à côte deux empires romains¹, on affecta, à Constantinople, de traiter le roi franc en vulgaire usurpateur : ainsi que l'a fort à propos rappelé Gasquet², ce n'était pas le premier qu'Irène rencontrât sur sa route. Brusquement la situation parut si tendue que le bruit courut en Grèce d'un prochain débarquement des Francs sur les côtes de Sicile³. On négocia. Les annalistes occidentaux et orientaux sont d'accord pour signaler en 801 et 802 les allées et venues des plénipotentiaires des deux parties⁴, et l'un de ces annalistes (Théophane) parle même d'un projet de mariage ébauché alors entre l'empereur franc et l'impératrice byzantine : moyen ingénieux, qui eût permis à Charlemagne de sortir de l'impasse où il s'était engagé.

1. Gasquet a insisté là-dessus avec raison dans son livre sur l'*Empire byzantin et la monarchie franque*, notamment p. 284-285, 289 et 301-302.

2. *Op. cit.*, p. 285.

3. Théophane, *Chronographia*, éd. Classen, avec traduction latine, dans la *Byzantine de Bonn* (1839), t. I, p. 736, et éd. de Boor (texte grec seul), t. I (1883), p. 475.

4. Théophane, éd. Classen, t. I, p. 737 et 742; éd. de Boor, t. I, p. 475 et 478; *Annales royales*, ann. 802, 803, éd. Kurze, p. 117 et 118. — L'annaliste franc attribue à Irène l'initiative des négociations, tandis que l'annaliste byzantin fait de Charlemagne le solliciteur. Auquel donner raison? La réponse à cette question n'a pas une importance décisive : la situation d'Irène était assez instable pour que, interprétant l'acte de Charlemagne et les menaces d'invasion en Sicile comme une déclaration de guerre, elle ait pu songer d'elle-même à tenter un accord. La suite des faits n'en prouve pas moins — et c'est l'essentiel — que ni Charlemagne ni ses conseillers n'avaient dû faire entrer en ligne de compte l'hypothèse d'une résistance énergique des Byzantins. — Parmi les plus récentes études où ce point spécial a été abordé, nous citerons celle de M. Karl Brandi, lequel soutient, avec une assurance qu'il est permis de trouver excessive, que l'attitude adoptée antérieurement par Charlemagne dans ses relations avec la cour byzantine exclut la possibilité d'une avance de sa part au lendemain de son couronnement impérial (K. Brandi, *Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis*, dans l'*Archiv für Urkundenforschung*, t. I, 1907, p. 58). Nous éviterons, pour notre part, d'être aussi affirmatif.

On sait comment ce projet avorta et comment, en outre, au lendemain de l'échec de ces laborieuses négociations, Irène fut renversée à Constantinople même par un nouveau rival nommé Nicéphore, qui réussit à se maintenir au pouvoir. L'embarras de Charles et des siens dut redoubler; et c'est alors — en l'année 803 ou très peu de temps après — que le rédacteur des *Annales Laureshamenses*, qui écrivait sous l'influence de la cour carolingienne¹, répandit cette nouvelle version très tendancieuse de la fameuse cérémonie :

« Comme dans le pays des Grecs il n'y avait plus d'empereur et qu'ils étaient sous l'empire d'une femme, il parut au pape Léon et à tous les Pères qui siégeaient au concile, ainsi qu'à tout le peuple chrétien, qu'ils devaient donner le nom d'empereur au roi des Francs Charles, qui occupait Rome, où toujours les Césars avaient eu l'habitude de résider, et les autres lieux d'Italie, de Gaule et de Germanie. Le Dieu tout-puissant ayant consenti à placer tous ces lieux sous son autorité, il leur semblait juste que, conformément à la demande de tout le peuple chrétien, il portât, lui aussi, le titre impérial. Cette demande, le roi Charles ne voulut point la rejeter, mais, se soumettant en toute humilité à Dieu et au désir exprimé par les prêtres et tout le peuple chrétien, il reçut ce titre avec la consécration du pape Léon². »

Cette page a toutes les apparences d'un mémoire justificatif. La cour carolingienne, à l'en croire, n'a rien à se reprocher : 1° Irène, l'odieuse Irène, dont Nicéphore depuis a fait justice, n'était pas en état de régner. Le trône impérial était donc vacant. 2° Charlemagne a eu la main forcée. L'idée de faire de lui un empereur est venue

1. Cf. G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, p. 85.

2. *Annales Laureshamenses*, éd. Pertz, *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. I, p. 38; éd. Katz, p. 44 : « Et quia jam tunc cessabat a parte Graecorum nomen imperatoris et femineum imperium apud se habebant, tunc visum est et ipsi apostolico Leoni et universis sanctis patribus qui in ipso consilio aderant seu reliquo christiano populo ut ipsum Carolum regem Francorum imperatorem nominare debuissent, qui ipsam Romam tenebat, ubi semper caesares sedere soliti erant, seu reliquis sedes, quas ipse per Italiam seu Galliam necnon et Germaniam tenebat; quia Deus omnipotens has omnes sedes in potestate ejus concessit, ideo justum eis esse videbatur ut ipse et universo christiano populo petente ipsum nomen haberet. Quorum petitionem ipse rex Karolus denegare noluit, sed cum omni humilitate subjectus Deo et petitione sacerdotum et universi christiani populi ipsum nomen imperatoris cum consecratione Leonis papae suscepit. » On sait qu'il n'y a rien à tirer d'un passage, souvent cité à ce propos, de la Vie de saint Willehad, chap. 5 (*Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. II, p. 381), le biographe s'étant borné à transcrire, en le modifiant légèrement, le texte même des *Annales Laureshamenses*. Voir notre étude sur la conquête de la Saxe, *Rev. histor.*, t. CXXXII, p. 301.

du pape, du clergé, de la foule; il n'a pu se soustraire à leurs désirs. — On dirait une note diplomatique destinée à la cour byzantine, et c'est là que, pour la première fois, on voit poindre, indécis encore, la version de la surprise du roi franc.

Laissons passer quelques années et nous verrons l'idée prendre corps.

A une période d'extrême tension entre les deux empereurs, suivie elle-même bientôt d'une rupture complète et d'opérations militaires, avait fini par succéder une nouvelle période de négociations actives en vue d'arriver à une entente amiable (810-811)¹. Nous savons par des témoignages irréfutables qu'au cours de ces négociations Charlemagne dut consentir à bien des sacrifices d'amour-propre afin d'obtenir de celui qui pouvait se dire le seul empereur romain authentique la reconnaissance de son titre impérial². Ne nous étonnons donc pas si, en l'année 811³ — c'est-à-dire à l'époque même où Charlemagne, pour tenter de fléchir l'irréductible intransigeance de l'empereur byzantin, lui adressait la lettre la plus pressante et la moins fière de toutes celles que nous ayons conservées de lui⁴ — nous voyons un nouvel annaliste franc, l'auteur des *Annales Maximiniani*, tout en reproduisant pour l'essentiel le texte des *Annales royales* primitives, qu'il avait sous les yeux, poursuivre, toujours dans le même sens, l'œuvre de déformation des événements entamée par l'annaliste de Lorsch, et lâcher enfin le mot : « C'est à son insu » que Charles a été couronné empereur par le pape⁵.

Voilà pour la première fois énoncée, d'une façon toute sèche et encore sommaire, cette version dont Einhard nous a laissé dans son œuvre l'exposé complet et définitif⁶. Il n'est que trop évident que

1. Sur tous ces événements, consulter surtout les *Annales royales*, ann. 806, 807, 809, 810, 811, éd. Kurze, p. 122, 124, 127, 130, 132-133.

2. Cf. Gasquet, *op. cit.*, p. 304.

3. Ou immédiatement après.

4. *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 547 (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2^e éd., n° 459). Gasquet (p. 304) donne une traduction partielle de cette lettre.

5. *Annales Maximiniani*, ann. 801, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 23 : « Die sancto natalis Domini, nesciente domno Carolo, cum ante missam ad confessionem sancti Petri ab oratione surrexit, Leo papa coronam capiti ejus imposuit et a cuncto Romano populo adclamatum est : Karolo, augusto a Deo coronato, magno, pacifico imperatori, vita et victoria ! Et post laudes ab apostolico more antiquorum principum adoratus est atque ablato patricii nomine augustus et imperator appellatus est. » — Sur ces annales, voir notre étude sur les *Petites annales*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 315 et suiv.

6. Voir plus haut, p. 62-63.

le but visé par ceux qui l'ont répandue était d'amadouer la cour byzantine : tâche difficile et à laquelle les ministres de Louis le Pieux continueront à travailler par la suite lorsque les souverains de Constantinople lui contesteront, à lui aussi, le droit de se parer du titre impérial¹, et c'est ce qui explique sans doute l'insistance apportée en cette matière par Einhard longtemps après l'événement.

* * *

Nous pouvons nous arrêter là, car les modifications de détail opérées ultérieurement au récit de la cérémonie dans des textes qui par ailleurs sont copiés les uns sur les autres ne sont déjà plus à aucun degré de l'histoire : ils relèvent de l'imagination et de la légende.

Il n'en est pas ainsi de ceux que nous avons passés en revue, et les pages qui précèdent suffisent, espérons-nous, à montrer comment les faits eux-mêmes réagirent durant quelques années sur la rédaction des premiers comptes-rendus. Ceux-ci, si nous ne nous abusons, représentent — la vie du pape Léon exceptée — les diverses étapes d'une version d'allure officielle progressivement altérée au gré des intérêts de la monarchie franque.

Il serait vain, par suite, de vouloir, comme on l'a fait trop souvent, les considérer tous en bloc et de s'efforcer d'en concilier les données. Mais à l'aide du plus ancien — celui des *Annales royales* — rapproché de celui du *Liber pontificalis*, il est possible de restituer à la cérémonie sa physionomie primitive. Nous nous y sommes essayé; et nous avons vu qu'elle ne répond guère à ce que la plupart des historiens, suivant avec une confiance aveugle les tendancieuses affirmations d'Einhard, ont cru devoir en dire.

Reconnaissons donc une fois de plus qu'Einhard est un médiocre garant et rejetons délibérément la version de la surprise, qu'il a si malencontreusement accréditée.

LOUIS HALPHEN.

1. Cf. Gasquet, *op. cit.*, p. 313-314.

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

I. LA LITTÉRATURE ET LES SOURCES. — A qui voudrait s'initier rapidement à la connaissance du grec néo-testamentaire, on ne saurait trop recommander l'excellent petit livre de M. NUNN¹, très méthodique, très pratique et qui conduit le lecteur, en trente-six leçons, de l'alphabet à des textes assez difficiles. Des tables et des indices très bien compris ajoutent à la commodité de l'ouvrage, et une *Clef*, publiée à part, permet presque de se passer de maître. — De la collection de textes destinés à l'enseignement entreprise par la *Society for promoting christian Knowledge*, j'ai sous les yeux cinq fascicules : l'un comprend des extraits de Josephé, de Tacite, de Suétone, de Dion Cassius relatifs au christianisme du I^{er} siècle; un autre donne *in extenso* la *I Clementis*, un autre encore les *Épîtres d'Ignace*, un autre est un recueil d'inscriptions chrétiennes² et le dernier contient un choix de textes de la *Vulgate*. Introductions très simples, bibliographie sommaire, appareil critique très réduit ou totalement laissé de côté : tous les caractères d'une publication scolaire. Dans les limites qu'elle s'est fixées à elle-même, elle pourra rendre d'appréciables services, sous la direction d'un maître expérimenté. — C'est encore un livre d'enseignement élémentaire que celui de M. GOODSPEED sur l'*Histoire du Nouveau Testament*³. Il se compose d'une série de courtes études sur chacun des livres du Nouveau Testament ; quelques pages

1. H. P. V. Nunn, *The Elements of New Testament Greek*. Cambridge, University Press, 1918, x-204 p. in-12. — *Key to the Elements of New Testament Greek*, 1915, 28 p. in-12.

2. *Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius...*, arranged by H. J. White. Londres, 1918, 16 p. in-12. — *The Epistle of St Clement of Rome*. 1919, ix-46 p. — *The Epistles of St. Ignatius*. 1919, xi-64 p. — *Christian inscriptions*, by H. P. V. Nunn. 1920, viii-48 p. — *Selections from the Vulgate*, arranged by H. J. White. 1919, xi-60 p.

3. E. J. Goodspeed, *The Story of the New Testament*. The University of Chicago Press, s. d. [1918], x-145 p. in-8°.

d'introduction précisent leur caractère d'écrits de circonstance et quelques pages de conclusion laissent entrevoir comment leur collection s'est formée. Chaque chapitre est suivi d'un certain nombre de renvois aux textes qui incitent le lecteur à essayer une petite recherche personnelle; c'est une heureuse idée. L'auteur est conservateur, mais non point d'esprit étroit, et il fait, chemin faisant, à la critique des concessions appréciables. — L'étude du Rév. M. JONES sur le *Nouveau Testament au XX^e siècle* a plus de portée¹. Elle est copieuse et très bien informée. Son auteur, pour si bon chrétien qu'il soit et si désireux de conserver le plus possible de ce que le critique a ébranlé ou renversé, ne cherche pas à dissimuler les difficultés qui contrarient ses désirs; il sait même résister aux tentations dangereuses que n'ont pas souvent su éviter nombre de ses compatriotes, tels Sanday, Stanton, Ramsay, etc. Son idée de derrière la tête c'est, si je puis dire, de *désolidariser* le christianisme des textes que la critique moderne a déconsidérés; c'est pourquoi il se réjouit qu'aujourd'hui la religion elle-même retienne beaucoup plus l'intérêt — des croyants, bien sûr — que les textes et documents; et c'est pourquoi aussi il affirme que, si l'étude comparative des religions a montré comment le christianisme prend place dans l'histoire religieuse du monde, cela a été « sans préjudice de son origine divine et de sa spiritualité unique ». Voilà le fil conducteur du livre. On ne s'étonnera donc pas de la tendresse de M. Jones pour le IV^e évangile, attendu qu'il est, dit-il, « d'une valeur incomparable en vue des efforts modernes tentant de dissocier les idéals et l'esprit du christianisme du Christ vivant et historique » (p. 402). L'exégète n'en trouvera pas moins grand profit à suivre la discussion honnête et approfondie des thèses les plus récentes touchant l'interprétation protestante libérale du christianisme, la christologie, le rapport de Paul à Jésus et leur rôle réciproque dans l'établissement de la religion nouvelle, la relation de Paul et des Mystères, la langue du Nouveau Testament; puis — c'est la seconde partie de l'ouvrage — en onze chapitres nourris, l'ensemble des problèmes que posent les divers livres du Nouveau Testament. La critique de l'auteur me paraît souvent timide, et sa prudence l'arrête en deçà de ce que je crois les résultats acquis de la science, sur plus d'un point. Il ne faudrait pourtant point confondre son ouvrage avec un traité d'apologétique. En somme, c'est bien d'une *histoire* de la critique la plus moderne du Nouveau Testament qu'il s'agit, et le livre justifie pleinement son titre. — M. TRENCH s'est appliqué, avec beaucoup

1. Maurice Jones, *The New Testament in the twentieth Century*. Londres, Macmillan, 1914, xxiv-467 p. in-8°.

moins de liberté d'esprit, à l'étude du IV^e évangile¹. Du moins ne cherche-t-il pas à tromper son lecteur sur ses intentions : « Dans les pages qui suivent », lisons-nous tout d'abord, « je comprends que l'auteur du IV^e évangile est Jean l'Apôtre, fils de Zébédée et de Salomé. Telle est la tradition de l'Église à travers les siècles, et les défenseurs de cette attribution traditionnelle ont, à mon avis, établi et tenu leur position imprenable contre toutes les attaques. Jean est petit-cousin de Notre-Seigneur par leurs mères, et petit-cousin, aussi par leurs mères, de Jean-Baptiste. » Les 450 pages qui suivent répondent parfaitement à cet heureux début. Il ne faudra pas oublier qu'elles existent lorsqu'on aura besoin d'exemples frappants d'inintelligence historique ou d'affirmations ahurissantes. Le plus fâcheux c'est que M. Trench a certainement pris de la peine pour arriver à ce résultat et qu'il le juge excellent. — C'est encore du IV^e évangile que nous entretient M. JACKSON², et ce n'est point dans une intention révolutionnaire, il s'en faut du tout; mais son livre, singulier mélange de hardiesse critique — ou plutôt moderniste — et de timidité traditionaliste, n'est pas sans intérêt ni, somme toute, sans utilité. Il s'apparente à celui de M. Jones dont nous venons de parler. Lui aussi est bien informé et il joue *fair play*; il ne cherche pas à esquiver les objections et il sent leur force; il est même capable de leur céder à l'occasion et il démêle parfaitement les sophismes qui donnent une apparence de solidité à la pseudo-démonstration de l'exégèse orthodoxe. Il admet qu'en passant des synoptiques à *Jn.* on entre dans un monde tout différent (p. 82) et il concède que le IV^e évangile n'est pas complètement étranger au mouvement gnostique (p. 91); il doute de l'unicité d'auteur (p. 103) et juge l'attribution à Jean l'Apôtre « improbable à l'extrême » (p. 106); il reste pourtant indulgent à sa valeur historique et conclut que, si l'on ne doit en appeler à lui qu'avec des réserves prudentes, il ne s'impose pas de le rejeter en entier comme source de la vie de Jésus (p. 133). Les divers aspects du problème posé sont considérés avec soin et, au total, on aura profit à lire le livre. — Le petit volume de M. FERRAR sur l'ancienne littérature chrétienne³ entend présenter, touchant chacun des anciens écrivains chrétiens, de Clément Romain à Tatien, un résumé des opinions « les plus autori-

1. G. H. Trench, *A Study of St John's Gospel*. Londres, J. Murray, 1918, xxxi-453 p.

2. H. Latimer Jackson, *The Problem of the Fourth Gospel*. Londres, Cambridge University Press, 1918, ix-170 p. in-8°.

3. W. H. Ferrar, *The Early Christian Books*. Londres, Soc. for promoting christian Knowledge, 1919, xix-108 p. in-12.

sées ». A la vérité, son but n'est pas seulement de répandre la science des origines chrétiennes dans le grand public; c'est encore plus d'y combattre le scepticisme. Cette seconde préoccupation nuit parfois à l'autre : par exemple traduire $\pi\alpha\tau\epsilon\rho\varsigma$ par *fil* dans la prière de la *Didaché* constitue un contresens tendancieux (p. 32) et parler du *pape Pie I^{er}* est un anachronisme qui fait sourire. Il est aussi bien imprudent d'opposer le désordre et les excès légendaires des Apocryphes à l'inspiration providentielle des Évangiles canoniques. La sécheresse du livre risquera de rebuter le profane et elle ne retiendra pas l'étudiant spécialisé; on y pourrait chercher un aide-mémoire à l'usage des débutants. — Le *Précis de patrologie* de M. TIXERONT est appelé à rendre de tout autres services aux étudiants¹. Une introduction expose l'objet du livre, définit la patrologie et indique les grandes collections patrologiques. La matière est répartie en trois périodes : les *Trois premiers siècles* (p. 14-180); *l'Apogée de la littérature patristique*, de 313 à 461 (p. 181-374); *Décadence et fin de la littérature patristique*, de 461 à 750 (p. 375 à 498). On entend bien qu'il s'agit d'un manuel et qui ne prétend pas à l'originalité; on sait également que l'auteur est catholique, et cela se voit quelquefois trop; mais, comme il est aussi consciencieux et bien informé, les concessions confessionnelles obligatoires ne sont pas très gênantes et ne touchent pas d'ordinaire au fond des choses². Le manuel, très clairement disposé, très plein et généralement très sage, constitue un bon guide pour quiconque n'a point les moyens de se servir couramment de Bardenhever, de Harnack, de Krüger ou de Jordan. Les indications bibliographiques restent sobres, mais visent à donner l'essentiel et y réussissent le plus souvent, en insistant, comme on peut s'y attendre, sur les ouvrages catholiques ou conservateurs; en tous cas, elles suffisent pour commencer une étude sérieuse.

II. LE MONDE JUIF. — M. BARTON a écrit sur l'archéologie orientale et la Bible³ un livre très bien présenté et abondamment illustré de 114 planches. Il se divise en deux parties; la première traite des terres bibliques (Égypte, Mésopotamie, Empire des Hittites et Pales-

1. J. Tixeront, *Précis de patrologie*. Paris; J. Gabalda, 1918, ix-514 p.

2. On fera tout naturellement les réserves convenables en lisant, par exemple, ce que M. Tixeront dit de Nestorius, pour lequel il accepte sans la moindre restriction la légende cyrillienne, ou en lisant ce qu'il dit de Cyrille lui-même, pour lequel il est toute indulgence.

3. G. Barton, *Archeology and the Bible*. Philadelphie, American Sunday-School Union, 1916, xv-459 p. in-8°.

tine), de leur exploration et de la lumière qu'elle projette sur la Bible et l'histoire d'Israël; la seconde apporte en complément la traduction d'une série de documents antiques confirmant et illustrant la Bible. L'auteur entend *archéologie* au sens large. Il annonce dès l'abord qu'il gardera une attitude neutre sur les points controversés et il tient autant que possible parole. Encore que foncièrement conservateur, il expose assez loyalement les arguments de ses adversaires et affirme assez prudemment pour son propre compte, pour que le lecteur conserve sans peine la pleine liberté de son jugement. Le livre abonde en faits de première utilité, dont il constitue un compendium très commode. Maintenant, est-ce que l'antiquité historique de la Bible sort grandie de l'enquête de M. Barton? C'est évidemment ce qu'il souhaite, mais, outre que beaucoup des textes qu'il avance sont trop mutilés ou trop obscurs pour fonder une certitude, la plupart n'affermissent que des détails tout extérieurs. Que tirer, par exemple, de la présence sur une tablette égyptienne ou babylonienne du nom d'un roi, d'un peuple ou d'une ville cité dans le livre, sinon la preuve que les auteurs bibliques n'ont pas inventé leurs noms propres, ni leur cadre géographique? M. Barton est obligé de convenir que, lorsque c'est le récit d'un événement biblique qu'on retrouve dans un document étranger, il ne s'accorde pas d'ordinaire avec le récit sacré. « Points de vue différents », concède-t-il (p. 364 et suiv.); sans doute, mais quel est le véridique? Une impression bien plus forte et plus juste ressort du livre de M. Barton, comme de toutes ces études du monde oriental antique, c'est celle de la ressemblance foncière de tous ces peuples sémitiques qui se heurtent : même esprit, même état social, mêmes mœurs, mêmes tendances religieuses à des nuances près; Jahwé lui-même ne fait pas toujours la meilleure figure parmi ses puissants voisins, et il leur emprunte plus souvent qu'à son tour. Au fond, l'intérêt principal de l'ouvrage c'est de nous montrer ce que la Bible nous cache soigneusement : l'influence des grands groupes sémites sur Israël, dont l'histoire redevient humaine et vivante au lieu de se cristalliser dans le miracle. — Nous ne changeons pas de sujet en ouvrant le livre de M. KING sur les *Légendes de Babylone et d'Égypte en relation avec la tradition hébraïque*¹. L'auteur se propose de mettre au point les résultats antérieurement acquis, en tenant compte des découvertes récentes et des documents nouveaux publiés.

1. L. W. King, *Legends of Babylon and Egypt in relation to Hebrew Tradition*. Londres, Oxford University Press, 1918, ix-155 p. in-8° (conférences Schweich de 1916, données sous les auspices de l'Académie britannique et publiées par ses soins).

en Amérique depuis le début de la guerre. Il s'agit surtout de textes du III^e millésime avant Jésus-Christ; ils représentent les traditions primitives des Sumériens, qui dominèrent la Babylonie avant les Sémites. On s'aperçoit que ceux de ces textes qui se rapportent à la création, à l'histoire antédiluvienne, au déluge ressemblent aux traditions hébraïques bien plus que les versions babyloniennes-sémitiques des mêmes événements. Leur ressemblance est plus frappante encore avec les fragments qui nous restent de l'histoire de Bérose. Les deux appendices du livre illustrent clairement cette constatation en dressant des tableaux comparatifs des divers récits. Il est spécialement intéressant de se rendre compte des réalisations particulières des mêmes mythes opérées par des races différentes, mais en relations entre elles; c'est pourquoi M. King considère également les récits égyptiens. La comparaison des raisonnements de M. King et de ceux de M. Barton, et de leurs conclusions, ne laisse pas d'accroître l'inquiétude que j'exprimais tout à l'heure sur l'insécurité de l'étude de documents si mutilés et si obscurs¹. Qui comparera les traductions de la tablette de Nippur (reconstituée en 1912), donnée par nos deux auteurs, partagera sans nul doute mon impression! J'avoue pourtant que c'est d'ordinaire à M. King que va mon assentiment. — La matière du livre se répartit en trois chapitres, l'un très général, où l'Égypte, la Babylonie et la Palestine sont comparées du point de vue des traditions relatives aux origines de leur civilisation; l'autre consacré aux récits du déluge; le troisième aux mythes de la création et du serpent; le problème des parallèles babyloniens de la tradition hébraïque y est examiné. La méthode de discussion est excellente, l'esprit rigoureusement scientifique, l'exposition toujours intéressante et souvent entraînante. Sa conclusion c'est que les légendes hébraïques examinées sont d'origine sumérienne et que les Hébreux les ont connues par l'intermédiaire de la Babylonie sémitique, dès le temps de leur établissement en Canaan, entre 1200 et 1000. Il n'y a pas lieu de tenir compte d'une influence égyptienne.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. — Le but de M. LEGGE, en entreprenant son ouvrage considérable sur les *Avant-coureurs et rivaux du christianisme*², a été « de mettre le public en présence de cer-

1. M. King n'a pas lu le livre de M. Barton.

2. F. Legge, *Forerunners and Rivals of christianity, being studies in religious history from 330 B. C. to 330 A. D.*... Londres, Cambridge University Press, 1915, 2 vol., VII-202 et IX-425 p. in-8°. Table chronologique, copieuse bibliographie, comprenant surtout des ouvrages accessibles aux non-spécialistes, et index très complet.

tains documents de grande importance pour faire comprendre la croissance et le développement de la religion chrétienne. » Ces documents sont dispersés : les rapprocher c'est les éclairer ; ils sont aussi difficiles à entendre pour qui n'est pas un savant : un commentaire précis et neutre peut aider un homme réfléchi à se faire une opinion sur eux. De fait, le livre est intéressant et clair, malgré la complication de plusieurs des sujets qu'il aborde — tels les systèmes gnostiques — et il reste très objectif. Avec juste raison, l'auteur part des conquêtes d'Alexandre, qui ont déterminé la formation de la culture hellénistique et favorisé la constitution des religions universalistes, dont le syncrétisme constitué par les Lagides autour de Sérapis donne un excellent modèle. M. Legge étudie donc les divinités d'Alexandrie, puis les origines du gnosticisme, de la science révélée du monde et des dieux qui, avant la levée de Jésus, engendrent en Orient plusieurs combinaisons importantes (Orphiques, Esséniens, Simonien); elles sont examinées l'une après l'autre. Ensuite se place l'étude des gnosés postérieures au christianisme et qui cherchent à l'absorber (Ophites, Basilidiens, Valentiniens, Bardesaniens, Marcionites); un chapitre spécial est consacré à la *Pistis Sophia* et aux textes qui s'y apparentent, et le livre se clôt sur un exposé du mithracisme et du manichéisme. M. Legge aurait bien fait d'y ajouter le néo-platonisme qui, au IV^e siècle, est véritablement constitué en religion rivale du christianisme et a exercé sur lui une influence profonde et durable. La conclusion est très sage et les quelques précautions dont l'auteur enveloppe ses constatations essentielles sont trop de style en pays anglais pour en restreindre la portée : le christianisme s'est nourri de la substance de ses avant-coureurs et de ses rivaux ; il n'avait pas besoin de miracles pour grandir et, s'il a vaincu tous ses adversaires, c'est qu'« il était mieux adapté aux besoins du monde qu'aucun de ses prédécesseurs ou contemporains. » J'ajoute qu'il était cela parce qu'il avait été le plus souple des syncrétismes et le plus complètement dirigé par la foi vivante. Le livre de M. Legge doit être vivement recommandé à quiconque veut comprendre le christianisme considéré comme grand phénomène historique et marquer sa vraie place dans la vie religieuse du monde antique. — M. CASE s'est appliqué à l'étude d'un problème voisin de celui qui a retenu M. Legge, mais il l'a pris en parlant du christianisme lui-même et il ne l'a pas considéré durant une aussi vaste période¹. C'est plutôt à l'installation de la religion nou-

1. S. J. Case, *the Evolution of early Christianity. A genetic study of first century Christianity in relation to its religious environment*. Chicago, the University of Chicago Press, s. d. [1914], vii-385 p. in-8°.

velle dans le monde qu'à son évolution proprement dite, que l'essentiel du livre se rapporte; il s'y agit surtout, dans l'intention de l'auteur, d'analyser et d'évaluer les forces ambiantes qui ont stimulé, alimenté, dirigé la croissance du christianisme. Nous avons tendance à ne regarder l'enfance de la religion nouvelle qu'à travers le Nouveau Testament, en oubliant qu'il n'est pas un phénomène de la première heure et que des actions se sont exercées avant la sienne dans et sur les communautés primitives. La question fondamentale est, selon M. Case, de savoir si dans le christianisme il y a une *essence* (*das Wesen* de Harnack) qui reste fondamentale et immuable sous des apparences successives et diverses, ou si le corps entier de la religion chrétienne est comparable à un organisme qui évolue. En réalité, l'*essence* en cause n'est qu'une conception de protestant libéral, et une religion n'a de valeur et de sens qu'autant qu'elle est fonction de la vie du temps et du milieu qui se l'est donnée. M. Case montre bien qu'il est indispensable, pour comprendre les origines chrétiennes, d'être au fait de l'ambiance où elles se placent, du sentiment religieux qui s'y développe et qui *fait* à la fois le Christ, en le conformant à ses besoins, et la religion dérivée de l'initiative de Jésus. Il étudie successivement le monde méditerranéen au temps où se constitue le Nouveau Testament, les liens qui unissent les premiers chrétiens au judaïsme, la rupture entre eux et lui, le premier contact des chrétiens avec les religions païennes, la signification religieuse du culte des empereurs, la signification religieuse de la spéculation philosophique et les religions hellénistiques du salut. Nous voyons comment chacune des affirmations premières de la foi — au moins considérée à son stade paulinien — devient une sorte de noyau de cristallisation autour duquel s'organisent les emprunts qui enrichissent la religion chrétienne, et d'où viennent ces emprunts spontanés et inconscients. Le dernier chapitre étudie les causes qui ont assuré le triomphe de l'organisation chrétienne sur les autres religions qui, dans le même temps, s'inspiraient de tendances analogues. Dans son ensemble, le livre est très sage, très modéré, mais aussi bien informé et pénétrant. Sur plus d'un point, j'irais plus loin qu'il ne va dans le sens de l'influence des Mystères, mais je le considère comme une des meilleures enquêtes qui existent sur le problème dont il traite. — Quelques spécialistes anglais se sont unis pour composer un volume d'essais sur l'histoire de l'Église primitive et spécialement celle du ministère sacré; le regretté H. B. SWETE¹ (mort le 10 mai 1917) s'était chargé de l'édition et n'a

1. *Essays on the early history of the Church and the Ministry*, by various writers, edited by H. B. Swete. Londres, Macmillan, 1918, xx-446 p. L'ouvrage est

pu y mettre la dernière main ; il en a toutefois écrit la préface qui en résume les conclusions. Il se compose de six études : *Conceptions de l'Église aux temps primitifs*, par A. J. MASON ; le *Ministère chrétien dans les périodes apostolique et postapostolique*, par J. ARMITAGE-ROBINSON ; la *Succession apostolique*, par C. H. TURNER ; la *Doctrine du ministère chez Cyprien*, par J. H. BERNARD ; les *Formes primitives de l'ordination*, par W. H. FRERE ; les *Conditions de communion et l'administration des sacrements aux temps primitifs*, par F. E. BRIGHTMAN. Il s'agit en somme d'une exploration nouvelle d'un terrain connu depuis longtemps, exploration d'intention purement historique et détachée de toute préoccupation du parti que les autorités ecclésiastiques pourront tirer d'elle. En fait, elles en pourront tirer quelque chose, et l'extrême circonspection critique des auteurs n'est pas pour leur déplaire ; mais les historiens en tireront plus encore et il n'est aucun de ces six essais qui ne semble digne de leur attention. Ils sont des modèles d'érudition, de conscience et de soin. Leur analyse m'entraînerait trop loin, car ils devraient être examinés jusque dans leur détail, mais chacun d'eux est précédé d'un sommaire analytique qui permet de se rendre rapidement compte de son contenu. Dans leur ensemble, ils constituent une importante contribution à l'histoire du sacerdoce et des fonctions sacerdotales aux premiers âges de l'Église.

IV. JÉSUS ; L'ÂGE APOSTOLIQUE. — M. ROBERTSON n'a pas été convaincu par les adversaires de sa « théorie mythique » de Jésus ; il la reprend et la condense dans un livre nouveau, en même temps qu'il fait front avec une énergie rajeunie contre l'exégèse « non critique » ; pour l'instant, c'est à M. Loisy qu'il s'en prend particulièrement¹. Il continue d'avoir raison sur les points qu'aucun critique libéral ne lui conteste et il met une ardeur amusante à pourchasser les « défaillances » ou les concessions « traditionnelles » des exégètes, selon leurs « convictions », sans toujours, à vrai dire, les distinguer suffisamment ; mais il n'a pas fait avancer d'un pas, dans son sens, la solution de la question fondamentale. Et même, ayant entrepris d'ériger de tirer la paille de notre œil, il ne s'aperçoit pas qu'il enfonce davantage la poutre dans le sien ; j'entends que, reprochant à autrui de mal raisonner, il « sophistique » avec abondance lui-même. Il ne s'agit pas de savoir si on peut restaurer le Jésus

suiwi d'un triple index des références (Écriture ; autorités anciennes ; autorités modernes), d'un index des noms propres et d'un index analytique des matières.

1. J. M. Robertson, *The Historical Jesus. A survey of positions*. Londres, Watt and Co, 1916, x-221 p. in-8°.

historique — qui y songe sérieusement en dehors des gens qui ne doutent de rien? — mais bien de dire s'il a ou non existé. M. Robertson dit *non* et je persiste à dire *oui*. On étonnerait sans doute M. Robertson si on lui disait qu'il pose le problème sur une base trop étroite et que la solution n'est pas qu'affaire de critique « locale »; c'est pourtant la vérité. — C'est pour mieux comprendre quelques-unes des charges portées contre Verrès que M. HUSBAND a eu l'idée d'étudier le procès de Jésus¹, qui « fut », dit-il, « rapporté plus complètement par les écrivains anciens que ne le fut aucune autre affaire provinciale ». Il voit d'ailleurs très bien, et doit en être loué, que le vrai procès s'engage et se déroule devant Pilate et qu'on ne saurait parler de procès, au sens propre, devant le Sanhédrin. Le travail repose sur des lectures étendues, dont témoigne la copieuse bibliographie qui le suit, mais la critique des textes déceale une inexpérience fâcheuse; le bon sens ne suffit pas pour la traiter diligemment. Un spécialiste ne voit pas sans étonnement M. Husband « pêcher » indifféremment dans les quatre Évangiles les traits du procès romain qu'il cherche à reconstituer et les combiner sans tenir compte de leur cohérence avec les pires singularités. Il ne comprend pas le sens et la portée des difficultés qu'il rencontre. Il cherche à rester « logique et raisonnable »; ce n'est pas avec cela tout seul qu'on fait de la bonne exégèse et, trop visiblement, notre auteur ne prend point souci de l'exégèse; dédain que personne n'a jamais professé impunément. Elle conduit M. Husband à se perdre, c'est-à-dire à combiner les textes les plus disparates (bon exemple p. 216 et suiv.), à préférer, en somme, l'exposé johannique aux autres et à glisser jusqu'aux *Actes de Pilate*! Sans compter quelques déclarations, à elles seules suffisantes pour déconsidérer un historien, même amateur, (cf. p. 186). Le résultat, c'est que les conclusions du livre ne peuvent inspirer confiance à personne et que l'auteur s'est donné beaucoup de mal pour rien. — M. HATCH s'est proposé « d'examiner en détail l'idée paulinienne de la foi², qui était fondamentale dans la conception du christianisme que se faisait l'apôtre », et en quoi cette idée était reliée à la confiance en Jahwé, « élément prééminent » de la piété juive, au jugement de l'auteur. Il a voulu également rechercher si la foi de Paul n'avait pas d'analogies « dans la pensée religieuse du monde gréco-romain ou dans les

1. R. W. Husband, *The Prosecution of Jesus, its Date, History and Legality*. Princeton, University Press, 1916, vii-302 p. in-8°.

2. W. H. Paine Hatch, *The Pauline Idea of Faith, in its relation to Jewish and hellenistic Religion*. Cambridge, Harvard University Press, 1917, ii-92 p. in-8°.

cultes orientaux à mystères ». L'étude de la naissance et de l'enracinement de la notion de foi-confiance en Israël et chez Jésus et de son glissement vers la foi-croyance, dans la première communauté chrétienne, est très bien conduite. C'est pourtant aller plus loin que les textes et que la vraisemblance que de dire (p. 28) : « La foi des chrétiens de Palestine eut pour centre Jésus comme Seigneur et Messie et fut d'abord de caractère intellectuel. » *Act.* 3, 16; 94, 2, et 11, 17, autant que *Mt.* 18, 6, allégués par M. Hatch, me semblent témoigner contre lui et supposent d'abord foi-confiance. L'analyse de l'idée de foi chez Paul est pénétrante et pleine d'intérêt et autant sa comparaison avec les idées religieuses de l'ambiance païenne. En somme, M. Hatch constate la parenté du paulinisme avec les religions à mystères. La principale différence serait dans la prédominance de la foi sur le sacrement chez Paul, tandis que la souveraineté du sacramentalisme s'impose dans les Mystères; une autre différence serait à marquer dans ce fait que Paul recule devant l'assimilation complète du chrétien au Christ. Mais M. Hatch sent bien que ce ne sont là que des nuances, qui tiennent les unes au mysticisme personnel de Paul, les autres aux origines juives de sa religion, et qu'entre *Gal.* 2, 20 : *ζῶ δὲ οὐχ ὡς ἐγώ, ζῇ δὲ ἐν ἐμοὶ Χριστός*, et les textes hermétiques qu'il rappelle lui-même (p. 74, n. 3) : *σὺ γάρ εἰ ἐγὼ καὶ ἐγὼ σὺ*, ou : *τὸ σὸν ἔνδυμα ἐμὸν καὶ τὸ ἐμὸν σὸν · ἐγὼ γὰρ εἶμι τὸ εἶδωλον σου*, il n'y a plus guère de distance. Il qualifie la foi chrétienne (p. 65) par trois mots : *belief, trust and loyalty*, et la foi du myste (p. 73) par trois mots également : *belief, trust and confidence*; cela se ressemble et il importe assez peu, quant au résultat, que la foi du myste sorte du sacrement et que la foi du chrétien lui soit antérieure; d'autant plus que M. Hatch nous a expliqué que, pour Paul, la foi et le baptême — donc le sacrement — « constituent un seul acte, dont la foi est le côté subjectif et le baptême le côté objectif ». C'est pourquoi je fais quelques réserves sur cette conclusion : le christianisme paulinien est « une religion de la foi appartenant à la sphère de la psychologie et de la morale plutôt qu'à celle du mystère et de la magie ». Le livre n'en est pas moins du plus haut intérêt, infiniment plus « historique » que les constructions du protestantisme libéral (Harnack) sur Paul, et digne de prendre place parmi les meilleures études consacrées à l'apôtre. — Nous demeurons sur le même terrain en abordant le dernier ouvrage de M. Loisy¹; il le présente modestement comme un essai, peut-être un peu prématuré, pour établir la parenté du christianisme

1. A. Loisy, *Les Mystères païens et le mystère chrétien*. Paris, E. Nourry, 1919, 368 p. in-8°.

primitif avec les religions à mystères. Ce qui pouvait paraître prématuré en 1914, au moment où l'auteur rédigeait son livre et où la question, posée devant le grand public savant par Reitzenstein, Bousset, Lietzmann et d'autres, provoquait encore plus les protestations que les enquêtes, est actuellement admis de quiconque a pris la peine de regarder les choses de près. Une étude approfondie des grandes épîtres pauliniennes, menée depuis cinq années à la Sorbonne, m'a conduit, pour ma part, à des conclusions analogues à celles de M. Loisy. Les ouvrages de M. Case et de M. Hatch, dont je viens de parler, montrent assez quelle place l'idée nouvelle a prise dans l'esprit des chrétiens; la résistance des conservateurs n'est pas pour lui nuire, au contraire. Dix chapitres : *Religions nationales et cultes de mystères*; — *Dionysos et Orphée*; — *les Mystères d'Éleusis*; — *Cybèle et Attis*; — *Isis et Osiris*; — *Mithra*; — *l'Évangile de Jésus et le Jésus ressuscité*; — *l'Évangile de Paul*; — *l'Initiation chrétienne*; — *la Conversion de Paul et la naissance du christianisme*. Les cinq premiers n'apportent pas grand'chose de nouveau; l'auteur, avec sa clarté habituelle et son art des formules bien frappées, y rassemble et y organise, en vue des cinq autres, des faits connus et des résultats acquis. On ne saurait actuellement rien lire de meilleur et de mieux au point sur ces religions préchrétiennes du salut, sortes de « compagnies d'assurance sur la vie future », comme l'auteur en a tenté de les appeler. Religions fort antiques pour la plupart, mais qui se sont transposées et adaptées à des besoins nouveaux en s'universalisant, en s'individualisant aussi, surtout en organisant en elles une sorte de théologie de l'immortalité qui interprète une mythologie et s'appuie sur des rites efficaces. Le christianisme premier, mouvement messianique juif, ne leur ressemblait pas; il a dû sa fortune dans le monde grec à ce qu'il s'est conformé plus ou moins sur leur modèle, sans le dire, sans le savoir, et parce qu'il s'est transporté sur le terrain où elles étaient souveraines. Il y a entre elles des différences de constitution, et c'est pourquoi M. Loisy passe en revue les principales. Il reste dans ses explications une part d'hypothèses et d'impressions personnelles sur laquelle on peut discuter; il importe assez peu. Plus graves sont les doutes d'ordre chronologique que soulèvent, non sans quelque apparence de raison, les adversaires de la thèse de M. Loisy; est-il bien certain que tous les traits dont il fait état soient attestés dans le temps qui précède le christianisme? Est-ce que, si nombre d'entre eux ne s'affirment qu'au II^e ou III^e siècle, l'hypothèse d'une contamination chrétienne n'est pas à envisager? A vrai dire, je ne partage sérieusement cette

inquiétude qu'au regard de Mithra, qui n'a connu sa grande fortune dans l'Empire qu'après la naissance du christianisme; et devrait-on abandonner quelques traits des autres Mystères qu'il en resterait bien assez pour que soit solidement fondée l'affirmation centrale de M. Loisy, savoir que « ce n'est pas l'Évangile de Jésus, ce n'est pas même la foi du Messie ressuscité qui a conquis le monde méditerranéen, c'est un mystère de salut dont la personne de Jésus, la personne du Christ, était le centre et l'objet » (p. 205). C'est dans le paulinisme qu'apparaît ce mystère, dont l'évangile de Paul développe les thèmes, étant du reste entendu que l'apôtre est plutôt le héraut que l'auteur de cet évangile-là, constitué dans le milieu syncrétiste de la *Diaspora* et sans doute, plus précisément, à Antioche. Les chapitres VIII, IX et X, qu'on aura grand intérêt à comparer au livre de Hatch dont nous venons de parler, enferment les idées décisives de l'ouvrage. Je les crois, dans leur ensemble, parfaitement fondées. Tout au plus ferais-je quelques réserves sur le processus de la conversion de Paul, en insistant plus que n'a fait M. Loisy sur l'influence de Tarse et d'Antioche subie par le futur apôtre et en lui faisant davantage confiance sur ce qu'il nous dit en *Romains* de ses inquiétudes quand il vivait « sous la Loi ». Je ne sais pas où M. Loisy a pris que Paul, avant son aventure du chemin de Damas et son apostolat antichrétien, devait faire de la propagande pour le judaïsme légal auprès des Gentils et qu'il s'y est rendu compte que ce judaïsme-là ne touchait que les Juifs, premier pas inconscient dans la voie de sa conversion (p. 325 et suiv.) ! Du reste, M. Loisy n'attribue pas à un seul homme la transformation de l'Évangile de Jésus en Mystère universaliste du salut, ni même à une seule génération de croyants, ni à un seul effort continu et logique autour d'une seule idée. Apollos, l'auteur de l'*Épître aux Hébreux*, celui du IV^e évangile soutiennent des *gnoses* qui ne se confondent pas avec celle de Paul, tout en tendant au même but et en s'inspirant des mêmes principes essentiels, dont le gnosticisme proprement dit s'écartera. L'auteur n'admet pas que le christianisme soit un syncrétisme (p. 350); il faut entendre que ce ne fut pas un syncrétisme du même genre que ceux qui chercheront à renouveler le paganisme au III^e siècle; il absorbe et assimile plus qu'il ne superpose ou combine. Son intransigeance juive fondamentale et son intolérance précoce l'ont gardé des compromissions dangereuses et ont assuré son originalité. Je la trouve plus extérieure que ne fait M. Loisy, mais c'est un détail, et je souscris pleinement à sa conclusion : « Quoique l'on fasse, il restera toujours, en dernière analyse, que, si le christianisme des premiers temps n'a rien copié, rien emprunté littérale-

ment, il s'est essentiellement conformé aux mystères, tout en les dépassant. » Livre très riche d'idées et qui marque un palier dans la science des origines chrétiennes.

V. EXÉGÈSE. — Signalons d'abord l'excellente traduction du Nouveau Testament donnée par M. MOFFATT¹; pour un lecteur averti, elle vaut un commentaire, et pour tous les autres, ceux surtout qui ne peuvent se reporter au grec, elle donne l'interprétation la plus claire que je connaisse, la plus personnelle aussi et qui s'appuie sur le plus consciencieux examen de toutes les difficultés de l'original. L'auteur prend nettement position sur tous les points discutés et n'hésite pas à gloser quelque peu le texte pour se faire exactement comprendre et demeurer lisible. Quiconque sait l'anglais fera bien d'avoir cette traduction sous la main. — La publication des *Testimonies* de M. R. HARRIS² a causé quelque émoi parmi les exégètes, parce que l'ouvrage ne tend à rien moins qu'à enlever aux *Logia* (source Q de Harnack) l'unique garantie externe que nous leur connaissons, celle de Papias. Au dire de l'auteur, Papias aurait voulu parler d'un recueil d'oracles, de prophéties de l'Ancien Testament et non pas de sentences du Seigneur Jésus. L'ouvrage est très intéressant, mais il appelle les plus expresses réserves, tant du point de vue de la méthode que de celui de la solidité de la démonstration. La thèse c'est qu'il a existé dans les communautés chrétiennes primitives un recueil de *Testimonia*, une sorte de chaîne de textes bibliques, prophétiques et messianiques, destinés à la polémique contre les Juifs et, plus généralement, à l'apologétique et à la catéchèse. Ce recueil plus ou moins accru, en tous cas adapté aux nécessités particulières des âges successifs de l'Église, serait demeuré foncièrement le même tout au long de l'antiquité chrétienne; on le retrouverait jusqu'au plein moyen âge, où il se serait finalement adapté à la polémique contre les musulmans. Un manuscrit de l'Athos, rapporté au xvi^e siècle par Lambros, le reproduirait encore, en l'attribuant au « moine Matthieu », personnage inconnu. Or, Victorin de Pettau, plagiaire ordinaire de Papias (?), attribue à Matthieu une citation d'Isaïe qui n'est pas dans notre premier Évangile. Il s'agit donc d'un emprunt qu'il a fait aux *Exegeseis* de Papias, d'où il suit que ce livre ne devait pas porter sur les sentences de Jésus, mais sur les *Testimonia* en cause, et que ce sont ces *Testimonia*

1. J. Moffatt, *The New Testament, a new translation*. Seconde édition revue. New-York, Hodder and Stoughton, s. d. [1918], vii-395 p. in-12.

2. Rendel Harris, *Testimonies*, part. I. Londres, Cambridge University Press, 1916, 138 p. in-8°.

eux-mêmes que Papias rapportait à Matthieu. Le moine Matthieu de l'Athos et Matthieu l'Évangéliste — ou réputé tel — sont donc à confondre en un seul personnage. — Or, M. R. Harris n'a pas prouvé cela le moins du monde. Qu'il y ait eu un ou plutôt des recueils de *Testimonia* dans l'Église ancienne, je n'en doute pas; la manie du manuel a sévi chez les Pères; mais aussi celle de l'emprunt, et la concordance des erreurs d'un écrivain chrétien à l'autre s'explique souvent aussi bien par la seconde que par la première. Surtout on ne pourrait accepter les conclusions de l'auteur que si la démonstration tenait pour ce qui regarde Papias, c'est-à-dire que si le mot *Logia* voulait nécessairement dire *oracles* ou *prophéties* et si Eusèbe, qui avait les *Exegeseis* sous les yeux, s'était grossièrement trompé sur leur contenu. Or, il est parfaitement assuré que *Logia* veut souvent dire *sentences* (cf. Polycarpe, *Phil.* 7, 1; Justin, *Dial.* 18, 1, οὐκ ἀποπον νομίζω πεποιημένα καὶ βραχέατῶν ἐκείνου (= τοῦ σωτῆρος ἡμῶν) λόγια πρὸς τοῖς προφητικοῖς ἐπιμνηθεῖς, où l'opposition entre les λόγια du Seigneur et ceux des prophètes pose les deux sens côte à côte; *I Clem.* 62, 3); et il suffit de lire Eusèbe, *H. E.*, III, 39, pour s'assurer que l'hypothèse de son erreur ne tient pas un instant. Alors le système de M. R. Harris perd sa base et il se résout en remarques ingénieuses et parfois suggestives, que l'auteur n'a pu lier comme il l'a fait qu'en confondant trop souvent *possibilité*, *probabilité* et *certitude*. C'est ce que j'entends quand je parle de méthode contestable, et cela est grave. — M. LÉVESQUE¹, professeur d'Écriture sainte au séminaire Saint-Sulpice, a risqué une nouvelle tentative pour harmoniser les quatre récits évangéliques, sans abandonner la foi en leur authenticité totale. Elle ne pouvait pas mieux réussir que les autres, qui ont échoué, paraît-il, parce qu'on ne s'était pas rendu compte d'abord du plan des trois premiers évangiles et qu'on n'avait pas vu qu'un des buts du IV^e évangile est de nous apprendre à lire les synoptiques! L'ouvrage est curieux par l'effort qu'il décele pour moderniser les vieux arguments de l'exégèse traditionnelle; il nous offre d'ailleurs ce singulier mélange d'hypothèses de « vraisemblance » sans appui dans les textes et d'explications extérieures, qui est devenu une des caractéristiques de l'apologétique catholique. L'idée fondamentale, c'est que les synoptiques ont été dominés par un plan stylisé de catéchèse élémentaire, qui les a obligés à ne pas raconter exactement la vie publique de Jésus; l'intervention de *Jn.* permet la restauration exacte en narration et en doctrine, encore qu'il ait aussi abrégé

1. E. Lévesque, *Nos quatre Évangiles, leur composition et leur position respective*. Paris, Beauchesne, 1917, viii-352 p. in-12.

son « témoignage ». Au vrai, les combinaisons de M. Lévesque sont absolument arbitraires, comme celles de tous ses devanciers, et telle ou telle de ses « explications » fait sourire (cf. l'omission par *Lc.* du paralytique de Bethsaida (p. 128) ; celle par les synoptiques de la résurrection de Lazare (p. 146) ; celle par *Mc.* et *Lc.* du second aveugle de Jéricho (p. 148), etc.). Il s'est montré aussi adroit que les conditions où le plaçait son sujet lui permettaient de l'être, mais il n'a rien prouvé du tout. Ceux-là seuls s'en étonneront qui ignorent tout du problème. — J'ai naguère signalé ici même le début de la grande publication de M. ABBOTT sur le *Quadruple évangile*¹ et dit mes inquiétudes à son sujet ; elle est présentement achevée et elle se montre bien telle que je la redoutais. Il convient d'abord de rendre hommage à l'admirable effort dont elle témoigne ; c'est toute une vie active de recherches et de réflexions qui se condense dans ses 2,650 pages. Il faut dire ensuite que, quelle que soit la portée des réserves ou des critiques que sa méthode et ses conclusions me semblent réclamer, elle constitue une mine très riche de faits, de suggestions et, du moins dans le détail, d'éclaircissements variés. M. Abbott ne s'occupe que des faits évangéliques attestés par les quatre témoins, mais il entend le mot attesté au sens large, puisque certaines omissions (telle l'absence de la Cène en *Jn.*) lui semblent équivaloir à une attestation. C'est *Mc.* qu'il prend pour base de son parallèle et il considère *Jn.*, par rapport aux synoptiques, ainsi qu'il faut considérer les *Chroniques* par rapport aux *Rois*, comme une suite organisée de *Paraleipomena*. Il est d'ailleurs malaisé de donner une idée des innombrables détours d'un raisonnement souvent ingénieux, parfois aussi subtil et obscur ; c'est seulement après avoir longuement pratiqué le livre par consultations répétées qu'on peut se rendre compte exactement de son contenu. On voit mieux tout de suite son esprit, qui ne cherche pas ses appuis que dans la science désintéressée, et l'effort tenté pour rétablir *Jn.* en posture d'histoire : les conservateurs tireront surtout satisfaction, sinon avantage de ce coup de barre à droite, que M. Abbott avoue lui-même et qui l'a entraîné hors des voies droites de la critique ; les libéraux le déploreront. Qui lira avec soin le premier volume, tout simplement, en sera convaincu. Ce n'est pas que l'auteur nie les difficultés de son système d'harmonisation, ni même qu'il croie les

1. E. A. Abbott, *The Fourfold Gospel*. Londres, Cambridge University Press, 5 vol. : *Introduction*, 1913, xv-177 p. in-8° ; *The Beginning*, 1914, xxiii-456 p. ; *The Proclamation of the New Kingdom*, 1915, xv-544 p. ; *The Law of the New Kingdom*, 1916, xxiv-569 p. ; *The Founding of the New Kingdom*, 1917, xxii-796 p. Le dernier volume est suivi d'un triple index : Écriture, matières, mots grecs.

lever toutes, mais il juge qu'il en a levé assez — à coup d'hypothèses, de suppositions, de possibilités, voire de considérations mystiques, d'interprétations arbitraires et, si j'ose dire, de tours de prestidigitation critique (cf. les 30 premières pages de IV) — pour que le système paraisse tenir. Il ne craint pas à l'occasion de « lire entre les lignes » pour découvrir dans le texte ce qui ne s'y trouve pas expressément (t. I, p. 149) ! Il marche vers cette conclusion que, si les synoptiques sont peut-être plus près que *Jn.* de la lettre des paroles de Jésus, ils en rendent moins bien l'esprit (t. I, p. 152) ! L'ouvrage est singulièrement allongé par les digressions de l'auteur sur le sens des mots caractéristiques qu'il rencontre et, à vrai dire, c'est dans ces dissertations érudites qu'on trouvera le plus à glaner d'aperçus utiles. Ailleurs, je confesse que le livre me donne une impression de malaise assez pénible, en me montrant tant d'efforts aboutir à des raisonnements si boiteux et à des conciliations si chancelantes, à des contradictions et à ces interprétations « spirituelles » qui sont la grande ressource des conservateurs les plus abandonnés de l'esprit scientifique. La principale différence, au fond, entre M. Abbott et eux, c'est qu'il dispose pour justifier sa foi d'une érudition plus étendue que ne l'est habituellement la leur et peut donner plus longtemps des illusions au lecteur candide. Sous les dehors de l'exégèse et avec la volonté sincère de servir la science, ce vaste ouvrage est une œuvre d'apologétique et réconforte la tradition ; si on le prend d'ensemble et du point de vue des idées qu'il cherche à fonder, il ne fera pas avancer d'un pas la connaissance du problème évangélique. Il est digne de remarquer que son interprétation des Évangiles ne fait état que de l'Ancien Testament et que la méthode comparative n'existe pas pour lui. Ne demandons donc rien d'autre à ce livre que des clartés de détails et ne le manions pas sans précautions. — Voici un nouveau et fort copieux commentaire de *Mt.* ; il a pour auteur M. M' NEILE¹. Introduction brève et sage ; on y lit des déclarations toujours bonnes à rappeler : « Les Évangiles ne sont pas des biographies ; il est impossible d'écrire une vie du Christ ; » itinéraire impossible à fixer, chronologie désespérée. L'auteur incline à pousser jusqu'à environ deux ans la durée du « ministère public » de Jésus. C'est beaucoup. A son avis, « le fait de la résurrection du Seigneur » est indépendant « des difficultés exégétiques ». J'ai peur que non. Beaucoup de miracles sont psychologiquement et médicalement explicables, d'autres non, et

1. A. H. M' Neile, *The Gospel according to St. Matthew. The greek text with introduction, notes and indices*. Londres, Macmillan, 1915, xxxvi-448 p. in-8°.

M. M^r Neile, tout en acceptant qu'il y en a peut-être dans le total quelques-uns de légendaires, réserve son jugement sur les autres; il y tient (cf. p. 217 la fin de la note sur la multiplication des pains). Donc commentaire d'esprit conservateur, mais pas étroit et bien informé, mélange parfois singulier de concessions très raisonnables à la critique et de *reprises* selon la tradition, de *repentirs* assez déconcertants. On lui demandera secours pour l'interprétation de détail de l'Évangile et il y sera fort utile; pour le reste, il ne servira guère qu'à montrer comment se comportent à l'heure actuelle les traditionalistes instruits sur les questions où s'obstine nécessairement leur foi sur les vieilles positions (cf., par exemple, le commentaire de *Mt.* 16, 17-19; la remarque de la page 356 sur l'authenticité de l'expression *le Fils* dans la bouche de Jésus; la note sur l'Eucharistie, p. 383 et suiv.). On placera ce livre entre le commentaire de Plummer et les publications de Sanday. — C'est une attaque contre la théorie, généralement acceptée aujourd'hui, des deux sources synoptiques que conduit M. LUMMIS¹. Sa thèse est que la supposition du document Q est inutile; les rapports évidents entre *Mt.* et *Lc.* sur des points que ne touche pas *Mc.* s'expliquent par le fait que *Lc.* a connu et utilisé *Mt.* et ne sauraient s'expliquer autrement. C'est là une des variantes déjà connues de l'hypothèse de la dépendance mutuelle, dont Spitta, sous une autre forme, restait le plus tenace partisan; M. Lummis lui fera pendant. Son effort principal s'attache à ruiner l'argument : les divergences touchant l'ordre dans lequel *Mt.* et *Lc.* emploient leur matière commune prouvent que cette matière est extrinsèque aux deux. Je conviens que cet argument n'est pas irrésistible en soi et que *Lc.* aurait tout aussi bien pu arranger à sa façon des emprunts faits à *Mt.* que des emprunts faits à Q. En somme, après une comparaison minutieuse de l'ordre des matières suivi par chaque évangéliste, c'est à une étude des procédés de rédaction de *Lc.* que nous nous trouvons ramenés. De ce point de vue, le travail de M. Lummis, très personnel et très poussé, aura son utilité, mais il ne m'a pas convaincu et, tout considéré, l'hypothèse de Q me paraît encore plus satisfaisante et mieux attestée que la sienne. — M. LOISY et le P. LAGRANGE se sont également appliqués à éclaircir l'*Épître aux Galates*². On n'accusera pas M. Loisy de s'être laissé bernier par Paul; son introduction

1. E. W. Lummis, *How Luke was written*. Londres, Cambridge University Press, 1915, vii-141 p. in-12.

2. A. Loisy, *l'Épître aux Galates*. Paris, E. Nourry, 1916, 204 p. in-12. — M.-J. Lagrange, *Saint Paul. Épître aux Galates*. Paris, J. Gabalda, 1918, LXXXIV-175 p. in-8°.

constitue contre l'apôtre le réquisitoire le plus rude qui soit. L'Épître lui apparaît comme « le plaidoyer d'un enthousiaste, d'un visionnaire, qui sait fort bien ce qu'il dit, mais qui est parfaitement incapable de critiquer les évolutions de son esprit. Il n'est pas une ligne de ses assertions qui ne soulève un problème auquel lui-même n'a pas songé, ou qu'il lui a plu d'écarter » (p. 37). Comment a-t-il pu s'imaginer que sa vocation ne devait rien à personne et que son Évangile demeurerait indépendant de celui des apôtres, tout en étant le même? Et qu'un partage de l'apostolat, que d'ailleurs ni Pierre ni Jacques ne semblent soupçonner, lui créait un domaine propre et incontestable? Et Barnabé qu'en faisait-il? *Illusion rétrospective, fiction oratoire, demi-vérité* en tout cela, pense M. Loisy. La seconde partie de l'Épître : exposition de la justification par la foi sans la Loi, n'échappe pas davantage à sa sévérité. Paul croit prouver son système « en utilisant diverses comparaisons et des arguments qu'il tire de l'Écriture, si toutefois on peut appeler arguments les interprétations les plus arbitraires et des fantaisies telles qu'on se demande comment elles se sont imposées à un esprit lucide pour être présentées comme des preuves péremptoires d'une doctrine qui, d'ailleurs, ne comportait pas de démonstrations » (p. 41). Il est difficile de contredire ce jugement. M. Loisy insiste fortement sur la qualité de *visionnaire* de l'apôtre et montre bien comment elle détermine invinciblement son interprétation proprement insensée de l'Écriture : « Il a poussé jusqu'aux dernières limites possibles le génie du contresens. » — Le commentaire proprement dit se présente comme un discours sur le texte dont la traduction court au-dessus. Avec un écrit qui soulève tant de problèmes de tout ordre, je ne trouve pas cette disposition très heureuse; le lecteur désirerait, en supplément, des notes critiques assez abondantes. Je concevrais le texte et les notes sur la page de gauche et le discours sur celle de droite; mais M. Loisy avait évidemment ses raisons pour procéder autrement, et il tenait à donner à son commentaire le caractère qu'il a. Je me trouve généralement d'accord avec lui sur le détail. Je suis de plus en plus assuré que Paul n'a pas été l'élève de Gamaliel, qu'il s'est formé dans le milieu syncretiste d'Antioche, qu'il savait ce qu'on disait de Jésus dans la première communauté antiochienne avant de réaliser cette connaissance en vision de foi sur le chemin de Damas et de l'organiser en gnose, en fonction de son éducation, des influences de son milieu et de ses expériences personnelles. Je suis persuadé que la vision était son moteur essentiel et que son cas relèverait aujourd'hui de la psychiatrie; mais je crois aussi que bien des écarts de raison chez lui

s'expliquent par les influences qu'il a subies autant que par son tempérament; c'est la déraison d'un milieu qu'il nous étale autant que la sienne propre, et cela spécialement au regard de son interprétation des textes (cf. Lagrange, p. 73 et suiv., sur ce dernier point). — On pourrait discuter quelques affirmations de M. Loisy, et naturellement le P. Lagrange n'y a pas manqué; je ne trouve pas qu'il ait toujours tort, mais il l'a le plus souvent. Son introduction est copieuse et elle l'aurait sans doute été moins si celle de M. Loisy ne lui avait causé du souci et du travail; il donne ensuite le texte (à gauche), la traduction (à droite) et un commentaire où se mêlent d'assez fatigante manière le menu détail de l'exégèse et les explications générales. L'appareil bibliographique et critique est très développé. Le livre est donc riche de faits et d'idées; il met en œuvre quantité d'observations de toute provenance; son utilité est incontestable. La grande préoccupation de l'introduction c'est de séparer Jacques — saint Jacques, le premier évêque de Jérusalem! — des judaïsants, si mal traités par l'apôtre, alors que M. Loisy les confond. J'avoue que je ne me passionne pas pour cette question, comme il est naturel que le fasse un dominicain et que, n'ayant pas été absolument convaincu par l'argumentation de M. Loisy, je ne le suis pas non plus par celle de son adversaire. Pourtant, et malgré ses efforts désespérés pour se débarrasser du *πρὸ τοῦ γὰρ ἔλθεῖν τινας ἀπὸ Ἰερουσάλης* de Gal. 2, 12, ce texte m'inquiète beaucoup pour lui; et l'hypothèse qu'« il y avait des judéo-chrétiens bien plus zélés pour la loi que le groupe dirigeant de Jérusalem », soit premiers gnostiques judaïsants, soit anciens pharisiens, ne me paraît pas s'appuyer sur grand'chose, tandis que je me remémore le portrait que Hégésippe nous trace du « frère du Seigneur » (Eusèbe, *H. E.*, 2, 23, 4). Et j'ai de me méfier des *Actes* des raisons que le P. Lagrange ne peut pas partager. Il est amusant et significatif, pour une fois, en passant, qu'il se trouve d'accord avec M. Loisy, de le voir lui faire compliment sur sa clarté d'esprit bien française (p. LXXIII)! M. Loisy a écarté du cas de Paul « l'expérience religieuse », si chère aux protestants et que le P. Lagrange a en horreur (en quoi je trouve, ma foi, qu'il n'a pas tort, car ce mot *expérience*, employé à tort et à travers, ne peut guère que créer des équivoques); si grande est sa joie qu'il ne veut pas se plaindre que M. Loisy traite Paul de visionnaire: il est entendu que la critique et la psychiatrie ont leurs errements, mais l'essentiel est de bien convenir que le point décisif de la conversion de Paul c'est « ou révélation divine, ou hallucination ». C'est ainsi que Paul lui-même a compris son cas et là est la vérité, puisque aussi bien le choix du

chrétien est tout fait entre les deux termes. Le P. Lagrange, qui réproouve les mots dont se sert M. Loisy pour caractériser « le génie du contresens », arrive à un résultat tout à fait voisin du sien en ne se servant que de vocables choisis, en disant *voyant* au lieu de *visionnaire* : « C'est un voyant si on veut, mais un voyant qui a bien vu » (p. LXXVI)! Et scrutez cette phrase : « La foi chrétienne ne s'appuie pas sur une argumentation arrachant au texte plus qu'il ne peut donner. C'est au contraire cette foi qui enrichit les anciens récits de l'histoire » (p. LXXVII). Est-ce qu'au fond M. Loisy a dit autre chose? — Le commentaire, toujours très nourri, est généralement habile; quand la difficulté devient trop redoutable, il se dérobe (exemple p. 13, où on attendrait une discussion de la thèse de Loisy sur la fantaisie du récit des *Actes*). Des affirmations positivement énormes sont d'ailleurs avancées avec une sérénité qui laisse le lecteur bouche bée. Par exemple, à propos des rapports de *Gal.* 1, 18-20, et d'*Act.* 9, 26 : « La physionomie des deux récits n'est pas la même, parce que les narrateurs avaient des buts différents, mais les faits concordent » (p. 18)! Voyez encore l'identification des voyages de Paul à Jérusalem, selon *Gal.* et selon *Act.* (p. 23), et la déclaration suivante : « Il faut se garder de mettre Paul en contradiction avec les *Actes*, mais on doit l'expliquer par lui-même avant de recourir aux *Actes*, dont le point de vue est différent » (p. 26)! Après cela, le P. Lagrange est mal venu à retourner contre les « savantes notes » de Loisy ce que ce dernier dit des paroles de Paul (en 4, 25), qu'« elles n'ont rien à envier, quant à l'enfantillage de leurs combinaisons, aux fantaisies des hommes incultes » (p. 127). — Est-ce parce que, n'ayant point d'adversaire instant à réfuter, le P. Lagrange n'a pas été entraîné hors des chemins qu'il s'était lui-même tracés, en étudiant l'*Épître aux Romains*, et n'est point tombé dans les chausse-trapes où je viens de le laisser empêtré autour des *Galates*? Toujours est-il que ce second commentaire¹, paru du reste le premier, me plaît beaucoup plus que l'autre. Évidemment, la hantise de « montrer dans l'exégèse indépendante un retour vers l'exégèse catholique sur les débris de l'exégèse luthérienne » n'abandonne guère l'auteur, et il serait difficile de soutenir qu'elle soit essentiellement scientifique. Il arrive aussi que ses convictions personnelles troublent sa critique (cf. p. xxv, où tout ce qu'il dit de l'*Ambrosiaster* se trouve vicié par l'affirmation que les premiers chrétiens n'ont pas pu ne pas croire à la divinité du Christ). Le détail n'est exempt ni de confusion ni de

1. P. M. Lagrange, *Saint Paul. Épître aux Romains*. Paris, J. Gabalda, 1916, LXXII-394 p. in-8°.

subtilité un peu pédantesque (exemple p. 57 : « Peut-être Paul a-t-il choisi le mot *ἐπαινος*, *louange*, à cause du sens étymologique du nom du patriarche Juda ». *Jehouda* veut, en effet, dire *louange*!). Enfin, plus d'une interprétation reste contestable et s'attarde trop à des considérations qui n'ont d'intérêt que dans l'École, et encore! Malgré ces réserves, le livre me paraît remarquable, bien informé — il doit beaucoup à Sanday et Headlam — et le plus souvent aussi objectif qu'on peut le souhaiter d'un catholique. On notera particulièrement la large et légitime part qui y est faite à l'influence de la diatribe cynico-stoïcienne sur les procédés de rédaction de Paul. — Je signale en passant une petite étude de M. BRUSTON¹ sur les *trois* Épîtres de Paul aux Corinthiens; on devine qu'il s'agit spécialement du problème de l'intégrité de 2 *Cor.* et d'une tentative pour y retrouver deux lettres. L'idée n'est pas neuve; on en comparera avec quelque profit l'exécution avec celle de J. Weiss. J'ai peur qu'il n'y ait dans l'affaire une vérité qui gagne à n'être pas serrée de trop près. Je crois que 2 *Cor.* 6, 14-7, 1, n'est pas à sa place là où notre texte le met; je crois aussi que 2 *Cor.* 10-13 constitue une lettre différente du reste de l'épître et qu'elle lui est postérieure; je n'irai pas volontiers plus loin pour le moment et le désaccord de ceux qui s'y risquent n'est pas pour me faire regretter ma prudence. — M. PLUMMER, qui a déjà donné ses soins à l'exégèse de plusieurs des livres du Nouveau Testament, les applique cette fois à la redoutable *Épître aux Philippiens*²; on sait que c'est un conservateur intrépide; il l'est peut-être avec moins d'éclat dans son nouvel ouvrage que dans certains des autres; sans doute parce que, généralement, le texte y prête moins que celui de *Mt.*, par exemple. C'est un livre documenté, consciencieux, prudent, au point même qu'à force de s'abriter derrière les opinions et citations de ses devanciers l'auteur nous cache parfois sa propre pensée; un critique libéral et averti lui reprochera de manquer d'indépendance et de personnalité. Il ne faut attendre de lui aucune lumière nouvelle sur le fameux 2, 5-11 (la *Kénose*); cela est uniformément gris et pas un mot sur la valeur mystique du terme *κένωσις*! La paraphrase de Massillon, qui paraît en note, ne supplée pas à cette lacune grave. Pourtant, il est probable que les orthodoxes relèveront de-ci et de-là quelques concessions « regrettables ». Chaque péricope est traduite deux fois; d'abord littéralement, puis, pour ainsi dire, *explicativement*, et

1. Ch. Bruston, *Les Trois Épîtres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Église*. Paris, Fischbacher, 1917, 37 p. in-8°.

2. A. Plummer, *A Commentary on St. Paul's epistle to the Philippians*. Londres, R. Scott, 1919, xxiii-115 p. in-8°.

chaque verset est étudié à part, dans sa lettre et son fonds. On ne peut espérer beaucoup d'imprévu, mais il y a pourtant à glaner en suivant les détours de cette trop circonspecte exégèse.

VI. L'ÉGLISE; DOGMES, HÉRÉSIES, RITES. — Nous n'avons rien reçu touchant la constitution générale de l'Église ou la dogmatique; à la liturgie se rapportent deux intéressants livres de Mgr BATIFFOL; l'un a trait à la messe¹ et l'autre rassemble neuf articles relatifs à la liturgie ou à l'archéologie². Le premier de ces ouvrages est un recueil de dix conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1916: « On y trouvera une histoire et une explication détaillée de la messe romaine », dont les origines remontent proprement à la Cène, qui fut la première messe! Mgr Batiffol ne pouvait pas dire autre chose et on aurait tort de se laisser émouvoir par cette proclamation qui éclate en tête de l'avant-propos, ou par quelques autres phrases « de style » jetées de-ci et de-là; le livre est fait de main d'ouvrier et forme un digne pendant de l'*Histoire du bréviaire romain*, nul doute qu'il n'obtienne le même légitime succès. Très pratiquement, Mgr Batiffol part du missel romain, dont il trie les éléments d'après leur âge; puis il établit le cadre de la messe romaine antique, cadre liturgique et cadre extérieur; les diverses formes de la messe et la disposition des basiliques et de leur mobilier cultuel. Après quoi il décrit la messe papale du VIII^e siècle, puis la messe des catéchumènes et l'offertoire. Il peut alors essayer d'interpréter les traits essentiels de la messe en les expliquant du point de vue de la doctrine qu'ils enferment. Deux chapitres sont ensuite consacrés à l'étude historique et liturgique du canon romain et un à celle de la communion, point culminant de la messe, et aux oraisons qui la suivent avant l'*Ite missa est*. L'épilogue sera très apprécié des catholiques; il contient une série de conseils pratiques pour bien suivre la messe. Un profane y remarquera du moins un sens profond de la valeur de la communion et de la beauté propre de la liturgie. Les études réunies dans le second volume portent sur les points suivants: *Introduction au pontifical romain*, intéressante surtout par ce qu'on y apprend du Pontifical de Durand de Mende, dont Piccolomini a fait la base de la première édition romaine de 1485; — *le Costume liturgique romain*, qui sort du vestiaire civil du V^e siècle, peu à peu stylisé: d'abord de celui des

1. P. Batiffol, *Leçons sur la messe*. Paris, J. Gabalda, 1919, xi-330 p. in-12.

2. P. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*. Paris, J. Gabalda et A. Picard, 1919, vi-327 p. in-12.

honestiores, puis, pour quelques détails et plus tard, de celui des *humiliores*, par l'intermédiaire des moines (le *cingulum* et l'*amict* par exemple); il n'est question de symbolisme qu'ensuite; — les *Origines du règlement des conciles* : le protocole conciliaire a été emprunté aux assemblées délibérantes romaines; très neuf et très bien présenté; — les *Présents de Cyrille à la cour de Constantinople* : Cyrille, bien que Mgr Batiffol plaide pour lui les circonstances atténuantes, n'en fait pas moins figure d'un évêque qui endette son Église pour corrompre des fonctionnaires impériaux; — *Un souvenir du royaume wisigoth de Toulouse dans un manuscrit mozarabe* : il s'agit une messe pour le natale de saint Saturnin qui contient des allusions à l'intolérance arienne des rois wisigoths et à une tentative qu'ils font pour s'emparer de la protection de Saturnin, c'est-à-dire de sa basilique et de ses reliques; — la *Chandeleur* : ce serait une fête de Jérusalem implantée à Rome au VII^e siècle et qui ne dériverait nullement, comme on l'a dit (Baronius autrefois, Wissowa aujourd'hui), des Lupercales. Je ne suis pas tout à fait convaincu que la fête patenne n'ait joué aucun rôle dans l'affaire (cf. Thalhofer, *Hdb. d. Kathol. Liturgie*, t. I, p. 687); — l'*Église cathédrale de Paris au VI^e siècle*, son emplacement, son nom, sa construction; — l'*« Expositio liturgiae gallicanae »* attribuée à saint Germain de Paris s'adresse surtout aux liturgistes de profession et le *Bréviaire parisien de 1736* et le pape Clément XII ferait un bon appendice à l'*Histoire du bréviaire romain*. Tout cela est solide, instructif et d'une excellente langue. — Du livre de M. CLERC sur le *Culte des images chez les auteurs grecs du second siècle*¹, nous n'avons à retenir ici qu'un chapitre qui traite de la polémique chrétienne contre les images patennes. Dans une première partie, on nous a rapporté ce que les écrivains grecs ont dit, en ce temps-là, des images; dans une seconde partie, on nous donne une idée de l'attaque menée contre elles par certains philosophes, par les Juifs et par les chrétiens; dans une troisième partie, on nous décrira la défense. Du côté chrétien, « c'est la guerre sans merci : c'est l'esprit contre la matière inerte et c'est encore l'esprit contre les esprits, Dieu contre les démons » (p. 125). On ne saurait mieux dire. Sur ce point, les fidèles prennent la suite des Juifs; c'est un héritage. M. Clerc n'apporte rien de bien nouveau sur la question qui nous regarde en propre, mais il y dit clairement des choses justes, appuyées sur une étude diligente des textes

1. Ch. Clerc, *Les Théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du II^e siècle après J.-C.* Paris, Fontemoing, s. d. [1915], xv-664 p. in-8°. — Pas d'index et table insuffisante.

et des meilleurs livres. — Sur les *Écritures manichéennes*, M. P. ALFARIC nous a donné deux volumes de grande importance¹. Ils partent de ce principe que, pour comprendre le manichéisme, c'est aux manichéens d'abord qu'il faut s'adresser et non à leurs adversaires, qui ne les ont étudiés que pour les critiquer. L'abondante littérature sacrée de la secte n'existe plus, mais nous possédons les œuvres d'auteurs qui l'ont connue et résumée; on peut rassembler les citations, les fragments et les analyses actuellement très dispersés et en tirer les conclusions qui s'imposent. C'est le travail que M. Alfaric a entrepris et mené à bien, suivant l'économie que voici : dans une première section, nous étudions la constitution des *Écritures manichéennes*, leur origine chez Mani et chez ses disciples, et aussi leurs caractères généraux, leur enseignement et leur forme littéraire. Une seconde section a trait à leur histoire, divisée en trois points : leur propagation dans la chrétienté et hors d'elle, leur disparition dans la chrétienté et hors d'elle, leur survivance chez les écrivains chrétiens et chez les orientaux non chrétiens. Un chapitre spécial est consacré aux manuscrits de Tourfan et de Touen houang, qui sont venus si inopinément nous donner un moyen de contrôler et de compléter nos autres sources d'information, sous certaines conditions de prudence et de circonspection que M. Alfaric a grandement raison de souligner. L'*Étude analytique* comporte deux grandes sections : *Écritures proprement manichéennes*; *Écritures adoptées par les manichéens*. Dans la première sont étudiés les écrits de Mani et ceux des manichéens, rangés d'après leur genre; dans la seconde sont passés en revue les écrits juifs, les chrétiens et les païens, grecs, mazdéens et bouddhiques que la secte a adoptés et adaptés à ses fins. Cet inventaire, le plus complet et le plus solide qui existe, établit un point de départ vraiment scientifique à toute enquête sur le manichéisme; il renouvelle la question en la posant sur des bases plus larges et plus fermes que celles dont disposaient jusqu'ici les chercheurs.

VII. PATRISTIQUE. — C'est encore un livre de M. ALFARIC que j'ai à signaler ici et un livre du plus haut intérêt : la première partie d'une forte étude sur l'*Évolution intellectuelle de saint Augustin*². Il serait difficile de la pousser plus avant. Elle repose sur une patiente et minutieuse classification chronologique des trai-

1. P. Alfaric, *Les Écritures manichéennes. I : Leur constitution, leur histoire*; II : *Étude analytique*. Paris, E. Nourry, 1918, in-154 et 235 p. in-8°.

2. P. Alfaric, *L'Évolution intellectuelle de saint Augustin. Du manichéisme au néo-platonisme*. Paris, E. Nourry, 1918, ix-556 p. in-8°.

tés d'Augustin et des idées qu'ils enferment, grâce à quoi M. Alfarc a pu fixer des distinctions et des nuances fort importantes, jusqu'ici insoupçonnées ou négligées, et suivre presque pas à pas la formation intellectuelle et religieuse du grand docteur. L'ouvrage porte sur la partie la plus captivante de sa vie, celle où sa pensée cherche vainement à se stabiliser et où il passe d'un système à l'autre sans trouver dans aucun les certitudes qu'il poursuit. Toute cette agitation d'esprit, qui le conduit au christianisme ou plutôt à une sorte de syncrétisme inconscient dont la foi chrétienne lui fournit le cadre plus que la substance unique, nous est décrite, d'après lui-même, avec une précision qui ne laisse rien à désirer; et c'est une représentation véritablement nouvelle de la personnalité d'Augustin qui se dégage de cette pénétrante analyse. Trop communément on l'a construite en disposant arbitrairement des textes empruntés à des époques différentes d'une vie toujours en mouvement ou en se contentant de croire Augustin sur parole, après une lecture des *Confessions*, de la *Cité de Dieu*, des *Rétractations* et des *Lettres*; le travail de M. Alfarc est d'autre sorte, et c'est pourquoi il renouvelle le sujet. — Son information est aussi abondante que possible; elle l'est au point qu'on a parfois envie de lui reprocher un excès de scrupule. La méthode critique de l'auteur est de la plus complète « objectivité » et l'indépendance de son jugement parfaite; il cherche la vérité de l'histoire et il a su — rare mérite — n'être jamais la dupe de son personnage. Si j'avais à lui faire un reproche, ce serait de s'être trop effacé derrière lui, de lui avoir trop exclusivement laissé la parole, qu'il a disert, mais parfois un peu abondante. Au demeurant, par la richesse et la sûreté des faits et des idées qu'il dégage et organise, ce livre fait grand honneur à l'érudition française.

Avec le cinquième volume de son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*¹, M. MONCEAUX ne sort pas encore du donatisme, auquel il avait déjà consacré le volume précédent et dont, au surplus, il s'est fait une spécialité. Le livre est, pour les deux tiers (248 p. sur 346), consacré à des écrits donatistes qui n'ont souvent que de lointains rapports avec ce qu'on nomme d'ordinaire la *littérature*; ils n'en demeurent pas moins intéressants pour l'histoire. Ce sont d'abord des discours, des pamphlets et des lettres, qui prennent place dans le premier quart du IV^e siècle et représentent les débuts de la littérature donatiste (chap. 1); ce sont, en second

1. P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe*. T. V : *Saint Optat et les premiers écrivains donatistes*. Paris, éditions Ernest Leroux, 346 p. in-8°.

lieu, des documents hagiographiques, d'autant plus importants que les donatistes se considèrent volontiers comme « l'Église des martyrs » et entourent la mémoire de leurs confesseurs d'une vénération particulière (chap. II). M. Monceaux s'arrête ensuite à la personne et à l'œuvre du grand homme, du véritable patriarche de la secte, Donat de Carthage, qu'il croit devoir identifier à Donat des Cases-Noires (chap. III); puis il étudie l'école de Donat, qui n'est pas à considérer seulement en Afrique, mais aussi à Rome, où il y eut des évêques donatistes, à partir de 320 environ, tout au long du IV^e siècle; et de ces évêques deux au moins ont écrit : Macrobius et Claudianus, lequel paraît n'avoir point manqué au moins d'opiniâtreté et de vigueur (chap. IV). Un chapitre copieux sur Tyconius, qui ne fut jamais, au vrai, qu'un demi-donatiste et ne resta pas dans la secte, mais qui exerça une sérieuse influence sur saint Augustin et s'acquitta, par son talent et sa science d'exégète, une réputation étendue et durable en Occident (chap. V), et un autre sur Parmenianus de Carthage, adversaire de Tyconius et grand théoricien du donatisme (chap. VI), achèvent la description de la littérature schismatique. Le dernier chapitre est consacré à Optat de Milève — telle est l'orthographe adoptée par M. Monceaux — et on ne l'accusera pas de malveillance! En appendice, on trouvera la restitution de trois écrits ou groupes d'écrits donatistes : le pamphlet de Petilianus contre l'Église catholique, les lettres de Gaudentius au tribun Dulcitius et le traité de Fulgentius sur le baptême. — En somme, avec ce que nous avons lu au t. IV touchant les documents en quelque sorte officiels qui nous restent sur le donatisme, les Actes des conciles qui se sont occupés de lui, pour ou contre, et les inscriptions de la secte, nous avons l'analyse complète de toutes les sources qui précèdent, alimentent et déterminent la grande polémique augustinienne; nous connaissons le dossier du donatisme ancien. M. Monceaux a mis beaucoup de soin à l'établir et, quand cela a été nécessaire, beaucoup de patience et d'ingéniosité à le rétablir. Il doit en être loué et remercié. Son livre intéressera surtout les érudits; ceux d'entre eux qui l'utiliseront auront à se faire une opinion personnelle sur plus d'un point où celle de l'auteur peut paraître contestable; il gardera le mérite, dans tous les cas, d'avoir bien posé les questions et d'avoir diligemment rassemblé les éléments de leur discussion et de leur solution.

Ch. GUIGNEBERT.

COMPTE-RENDUS CRITIQUES.

Les Psaumes. Traduction nouvelle d'après les meilleurs textes, avec introductions et notes. Paris, Société biblique, 1920. In-8°, 187 pages. (Extrait de la *Bible du centenaire*.)

Cette traduction nouvelle du Psautier fait partie de la *Bible du centenaire*, dont nous avons étudié naguère les premiers fascicules. Les éditeurs ont très justement pensé que l'importance des Psaumes dans la vie chrétienne du passé et du présent justifiait et même réclamait un tirage à part, de format plus commode et de prix plus accessible que l'imposant et somptueux volume que sera leur Bible complète. Sans doute le papier du livre que j'ai sous les yeux paraît un peu gris et son grain n'est pas sans défauts, mais il reste au total très honorable, et l'impression qui le couvre est nette. Elle est aussi correcte, et cela vaut d'être loué aujourd'hui.

Une note nous apprend que la traduction a été préparée par MM. Ch. Mercier, P. Humbert, L. Randon et A. B. Henry, que l'ensemble du travail a été révisé par M. Ad. Lods et que le texte en a été définitivement arrêté par la *Commission de l'Ancien Testament* de la Société biblique de Paris. L'unité de l'ouvrage n'a point souffert de ces collaborations multiples, où les éditeurs n'ont cherché qu'un surcroît de garanties touchant l'exactitude de la version. Moins de scrupules auraient sans doute plu davantage au commun des lecteurs, qui, ne demandant d'ordinaire à la lecture du Psautier autre chose que l'édification, se plaindra peut-être d'abord que cette traduction nouvelle change ses habitudes et trouble sa sécurité. Du point de vue scientifique, nous n'avons qu'à nous en féliciter. J'ai eu la curiosité de comparer notre version à celle d'Osterwald, encore si répandue dans les milieux protestants, et à celle de l'abbé Crampon, qui jouit d'une réputation méritée parmi les érudits; le progrès sur la première est énorme et sur la seconde il est encore considérable. Un exemple fera comprendre dans quel sens il s'affirme. Au verset 12 du *Psaume* 2, le texte hébreu, probablement altéré, offre une difficulté sérieuse; on y lit les deux mots *našseqou bar* (= *baisez pur*) qui semblent inintelligibles. Depuis longtemps, on a cherché à sortir d'embarras en interprétant *bar* par *fil* et même *Fils*, ce qui présente, du point de vue dogmatique, des avantages faciles à voir, mais aussi ce qui confond l'hébreu et l'araméen fort mal à propos : *fil*, en hébreu, c'est *bên* et non *bar*, et le mot paraît au verset 7 du même *Psaume*. Or, Osterwald n'hésite pas et il écrit bravement : *Rendez hommage au*

Fils; du reste, il intitule le Psaume : *Prophétie du complot des Juifs contre Jésus-Christ et de la gloire où il a été élevé par son Père*. Crampon ne tombe point si ingénument dans pareille niaiserie et il intitule le Psaume : *les Triomphes de l'Oint du Seigneur*; mais il traduit, lui aussi, *naššeqou bar* par *Baisez le Fils* et nous avertit en note qu'il s'agit d'un acte d'hommage. J'entends bien que le *Fils* ce n'est pas nécessairement Jésus-Christ et que l'Oint peut être un roi juif; mais Crampon ne le dit pas; il dit même expressément le contraire dans une note au verset 2 : *ici, l'Oint par excellence de Jéhovah, le Roi-Messie!* Notre traduction, en laissant en blanc le passage inintelligible et en donnant en note la raison de son abstention, a substitué un scrupule scientifique à une tendance confessionnelle. C'est par ce trait — qu'on retrouve en face de tous les passages incertains — que se marque surtout le progrès dont je viens de parler : loin de chercher à nous dissimuler les difficultés ou de nous donner l'impression qu'elles sont résolues, on nous les signale et on les circonscrit avec soin. Qu'on lise le Psaume 22 (celui-là même qui a exercé une telle influence sur ce que l'on pourrait appeler l'affabulation du récit évangélique de la Passion), dans Osterwald, dans Crampon et dans la version nouvelle, et l'on jugera des conséquences pratiques de la différence que je marque. Elles sont capitales, et c'est avoir rendu un grand service aux travailleurs étrangers à la langue hébraïque que de leur avoir donné une si fidèle image du texte. Évidemment, elle leur fera perdre quelque chose de la belle assurance et de la confiance qu'ils pouvaient puiser aux versions antérieures, mais elle leur permettra de se rendre exactement compte de la réalité philologique.

Le texte suivi me paraît ressembler beaucoup à celui de la dernière édition de la *Biblia hebraïca* de Kittel; on y tient compte du Targum et des versions anciennes, antérieures à l'établissement du texte massorétique; les notes critiques donnent les principales leçons sur chaque verset incertain et on n'y néglige pas non plus les *consilia ad emendandum textum*, les suggestions de la critique conjecturale, qui sont trop souvent notre dernière ressource. A vrai dire, l'avertissement sur le texte placé en tête du volume reste très élémentaire et n'apprendra rien à qui se trouve tant soit peu au courant de la question, mais il est destiné au grand public, qui en ignore tout. Je regrette que cet avertissement, tout technique, ne soit pas accompagné d'une introduction générale, analogue à celle de Kautzsch (t. II, p. 105 et suiv.), où on nous aurait donné quelques précisions sur la poésie, la rythmique et la prosodie du Psautier, sujet obscur encore sur bien des points; sur la composition du recueil; sur la portée religieuse de ces chants et leur utilisation culturelle; sur l'entrée des Psaumes au canon; enfin sur l'ensemble des questions qui intéressent la localisation de ces petits poèmes et leur étude critique. Plusieurs de ces questions sont posées dans une note qui clôt le livre, mais elles n'y sont vraiment pas traitées assez à fond et surtout les indications intéressantes

et utiles que cette note renferme n'y sont pas assez systématisées. Je regrette particulièrement l'absence d'un essai de classification chronologique et d'une étude d'ensemble sur les auteurs présumés.

A mon sens, ce double complément était d'autant plus nécessaire que les indications que chaque Psaume nous apporte sur son origine sont plus obscures et plus difficiles à interpréter, puisque la mention de *David* ou de *Salomon* désigne le plus souvent un recueil et non un auteur. On aurait pu, dans une certaine mesure, compenser cette introduction générale, dont je regrette l'absence, en faisant précéder chaque poème d'une courte notice, ainsi que l'a fait Kautzsch; on n'a cru pareil éclaircissement nécessaire que dans les cas qui le réclamaient évidemment; je crois qu'on aurait bien fait de le donner dans tous les cas et de ne pas chercher à le trop abrégé. Les notes sur l'exécution musicale des Psaumes sont utiles, mais là encore j'aurais souhaité qu'on en tirât une doctrine; je crois, pour ma part, qu'il n'est pour ainsi dire pas une seule des indications musicales qui accompagnent les Psaumes que nous puissions interpréter sûrement. Il est un peu inquiétant, par exemple, de voir que la prudence réduit à un point d'interrogation l'interprétation du mot *sela* qui se rencontre soixante et onze fois en trente-neuf Psaumes; que *higgayôn* peut vouloir dire à *grand orchestre* ou à *mi-voix*; ou que *avec les flûtes* (Ps. 5) est peut-être à entendre *sur l'héritière*, c'est-à-dire probablement sur un air connu, ou que *sur la guittit* (Ps. 8) parle d'un instrument, d'un mode ou d'un air connu; etc., etc.

Quelques détails de la traduction, ou plutôt de l'interprétation, peuvent être contestés : en Ps. 2, 9 : *tu les paîtras avec une houllette de fer*, sens admis par la Septante, la Peschitto et la Vulgate, ne paraît tout de même pas préférable au *tu les briseras avec une massue de fer* que semble réclamer l'hébreu; en Ps. 3, 8^a : *Lève-toi Yahvé, délivre-moi, mon Dieu*, est considéré comme une glose, parce que la strophe finale se trouve trop longue; c'est possible, et même cette interprétation est plus vraisemblable que celle de Kautzsch, qui préfère mettre à part le dernier verset en l'assimilant à une de ces doxologies qui terminent si souvent les Psaumes pour laisser le lecteur sur une bonne impression; mais, en Ps. 4, 9, il serait utile de dire pourquoi on considère comme une glose les mots *en sécurité*; il en va de même des mots *le mortel tiré de la terre* en Ps. 10, 18; etc. C'est bien peu de chose que cette critique, je n'en doute pas.

La traduction se lit aisément; elle est d'une langue facile et elle a eu soin de se garder du jargon pseudo-oriental où d'autres ont trouvé l'illusion de l'exactitude et de la couleur locale. Elle cherche, par sa disposition typographique, à donner une idée de la variété des rythmes, grâce à quoi sans doute se trouvait atténuée la terrible monotonie de cette poésie réputée sublime. Il n'y a point de lyrisme, ni d'enthousiasme sacré qui parvienne à nous faire illusion sur la répétition implacable des mêmes thèmes et sur l'inévitable retour non seulement des mêmes sentiments, mais aussi des mêmes procédés. C'est plus

par leur relation avec la vie religieuse d'Israël et par leur influence sur la liturgie et la mystique du christianisme que par leur valeur lyrique ou leur intérêt littéraire que ces poèmes méritent encore l'attention des chercheurs.

Ceux-là sauront gré à M. Lods et à ses collaborateurs d'avoir facilité et assuré leurs enquêtes dans le Psautier et ils se réjouiront que cette traduction nouvelle étende à un public très large le bénéfice des résultats de la science biblique, qu'un Français non spécialiste ne pouvait guère atteindre jusqu'ici qu'à travers l'allemand ou l'anglais.

Ch. GUIGNEBERT.

Emmanuele CIACERI. *Processi politici e relazioni internazionali. Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e del l'Impero*. Rome, Nardecchia, 1918. Gr. in-8°, xr-435 pages. (Ricerche sulla storia e sul diritto romano, pubblicate da Ettore Pais e da F. Stella-Maranca. II.)

M. Emmanuel Ciaceri a publié sous ce titre dix articles de valeur inégale, généralement trop prolixes, mais qui révèlent tous un esprit sage et judicieux et une critique sûre et pénétrante. Le premier est consacré aux relations entre Rome et l'Égypte à l'époque des Lagides (p. 1-54). La thèse de M. Ciaceri, souvent contraire aux théories de Lehmann, de Bouché-Leclercq, de Colin, et qui paraît juste, est la suivante : Rome n'a pas pratiqué une politique de mauvaise foi à l'égard de l'Égypte; la pensée de l'annexion n'est venue que du parti démocratique à l'époque de César; les Lagides, simplement amis de Rome jusqu'en 168 et même jusqu'en 80, n'ont été ses alliés officiels qu'en 59; leurs rapports avec la Grèce doivent être ramenés à de justes proportions. — L'article II, « Rome et les guerres d'esclaves en Sicile » (p. 55-121), comprend l'étude des sources et l'exposition des faits. Nos sources, insuffisantes, ont été jusqu'ici mal étudiées; il faut distinguer dans Diodore, notre source essentielle, deux courants, un défavorable aux esclaves, issu sans doute de Posidonios, l'autre favorable, d'un auteur inconnu, peut-être Caecilius de Calacté; l'histoire de la première guerre est calquée sur celle de la seconde. La première paraît avoir duré non pas huit à neuf ans, mais quatre au plus. La tradition a considérablement grossi le nombre des esclaves révoltés, des villes détruites. Signalons de bonnes remarques, en particulier sur la complicité du prolétariat agricole, sur le rôle du culte des Paliques, protecteurs des esclaves. — Dans l'article III, « La conspiration de Catilina et le noyau historique de la tradition ancienne » (p. 123-168), provoqué par le livre de Boissier, nous trouvons les thèses suivantes : Salluste, certainement apologiste et courtisan de César, historien négligent, partial et maladroit, a voulu donner à la conspiration un sens aristocratique quoique sa narration prouve jusqu'à l'évidence que

la masse des conjurés et de l'armée de Manlius se composait de pro-létaires de Rome et de la campagne, de vétérans, de Marianistes et qu'ils servaient le parti démocratique. La complicité au moins morale de César et de Crassus est indéniable, quoique personne n'ait alors voulu faire la lumière sur leur compte. C'est Cicéron qui, dans ses Catilinaires publiées seulement trois ans après avec de nombreux remaniements et dans l'Histoire de son consulat, utilisée par Plutarque, a systématiquement exagéré l'importance de la conspiration pour se défendre contre l'opinion publique et rejeter sur le Sénat la responsabilité de la condamnation. La première conspiration a été l'œuvre non de Catilina, mais d'Autronius et de Sylla, soutenus par César et Crassus. Dans la seconde, le noyau historique est la lutte personnelle entre Catilina et Cicéron; les projets d'incendie et de carnage sont absurdes et imputables tout au plus à Lentulus et à Céthégus; Catilina ne voulait que le consulat. Sa conspiration n'a été qu'un mince épisode de la lutte entre les conservateurs et les démocrates. Ces jugements nous paraissent absolument justes. — Dans l'article IV, « Le procès pour *perduellio* de C. Rabirius » (p. 169-195), M. Ciaceri revient avec raison, contre Niebuhr, Mommsen, Strachan-Davidson et autres critiques, à l'opinion traditionnelle. Il n'y a eu qu'un procès, pour *perduellio*, où le préteur a pu légalement choisir seul, sans plébiscite, les deux *duoviri*, où le tribun Labienus, agent de César, a pu être l'accusateur et non le président; la phrase de Cicéron sur un procès tendant à une amende peut faire allusion à un procès ultérieur pour *plagium*. — Dans l'article V, « A. Gabinius et C. Rabirius Postumus dans les procès de 54 av. J.-C. » (p. 197-247), M. Ciaceri cherche à élucider ces procès aussi obscurs pour nous que le précédent. Rabirius paraît avoir été acquitté. Gabinius, condamné dans le procès, *repetundarum*, était probablement innocent, alors que dans le premier procès, *majestatis*, il avait été acquitté quoique coupable en droit. C'est qu'en réalité ces procès sont un autre épisode de la lutte des deux partis, conservateur et démocrate. Gabinius, instrument de César, de Crassus et de Pompée, avait été sauvé dans le premier procès par Pompée qui, dans le second, pendant l'absence de César, ne put le soustraire à la haine des conservateurs. — L'article VI, « L'empereur Tibère et les procès de lèse-majesté » (p. 249-308), est le meilleur de tous. L'auteur y démontre excellemment, contre la majorité des historiens et des juriconsultes, que Tibère n'a fait aucune innovation dans les procès de lèse-majesté, qu'il n'y a jamais fait sentir son action personnelle, qu'en appliquant rigoureusement la loi il n'a fait qu'obéir à l'esprit et au texte des institutions d'Auguste. La *lex Julia majestatis* d'Auguste (et non de César) avait déjà réuni tous les cas anciens et nouveaux. Tibère n'y a pas introduit de peine nouvelle. La transformation de l'*interdictio aquae et ignis* en relégation et en déportation, que Mommsen lui attribue à tort, remontait à Auguste. La *quaestio majestatis* ne fonctionne plus après Auguste; Tibère ne réserve aucun de ces procès, sauf quelques cas obscurs et suspects, à son tribunal, mais

les renvoie tous au Sénat qu'il modère souvent plutôt qu'il ne le pousse. La seule innovation qu'il ait introduite dans la procédure, l'intervalle de dix jours entre la sentence et l'exécution, est excellente. Il a arrêté nombre de procès pour magie, offenses et injures au prince. Beaucoup de condamnations ont été prononcées en réalité pour adultère ou *repetundae*. Les quatre-vingt-trois cas prouvés de lèse-majesté n'autorisent pas à parler de massacres. L'accord de Tacite, de Suétone et de Dion Cassius contre Tibère ne prouve rien, puisqu'ils reproduisent une tradition déjà fixée; Tacite est systématiquement hostile à Tibère. La démonstration de M. Ciaceri est une véritable et convaincante réhabilitation de Tibère. — Dans l'article VII, « Relation schématique entre Tacite, Suétone et Dion Cassius » (p. 309-317), M. Ciaceri essaie d'expliquer cette division absurde des règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron en deux périodes, une bonne et une mauvaise : c'est la lutte entre deux traditions, une favorable et une défavorable, qui aurait fait admettre un changement de caractère, chez Tibère, après la mort de Germanicus qui avait été l'espoir de l'aristocratie. — L'article VIII, « Agrippa I^{er} et la politique de Rome à l'égard de la Judée » (p. 319-362), est une dissertation intéressante, mais qui n'apporte rien de nouveau sur les règnes d'Hérode le Grand et d'Agrippa I^{er} et les causes de la révolte des Juifs. — Dans l'article IX, « Le complot de Pison contre Néron » (p. 363-386), M. Ciaceri combat l'opinion courante qui n'y voit qu'une tentative de Pison pour monter sur le trône et laisse Sénèque en dehors du complot. Il admet deux éléments, un monarchique qui veut substituer un bon empereur, Pison, à un mauvais, et un républicain qui représente un parti encore très nombreux et la philosophie stoïcienne avec Sénèque, ses frères et Lucain. — C'est en partie la même idée que développe l'article X, « Claude et Néron dans les Histoires de Pline » (p. 386-434). Le trait essentiel de cette œuvre, écrite sans doute entre 68 et 71, aurait été l'hostilité contre Agrippine et Sénèque et la sympathie pour Claude. Cette hypothèse est assez vraisemblable.

Ch. LÉCRIVAIN.

Charles Henry CUNNINGHAM. The Audiencia in the spanish colonies as illustrated by the audiencia of Manila 1583-1800.

M. Charles Henry Cunningham, professeur adjoint d'histoire à l'Université du Texas, a séjourné plusieurs années aux Philippines et a recherché des documents relatifs à l'histoire de l'Audience de Manille dans les grands dépôts de la ville : bibliothèque des Philippines, archives des Philippines, archives de l'Audience. Trois années passées en Espagne, aux archives des Indes à Séville, aux archives historiques de Madrid, aux archives de Simancas, ont complété sa riche documentation.

La bibliographie est très abondante et disposée à l'allemande, tout en bloc, par grandes charges massives de collections en 113, en 180 volumes. Il eût mieux valu une bibliographie moins nombreuse et plus méthodique, où l'auteur aurait marqué nettement l'importance de chaque ouvrage et le degré de crédit qui peut lui être accordé. Une bibliographie bien faite ne doit pas être une simple liste d'ouvrages ayant des rapports plus ou moins étroits avec le sujet, mais une liste raisonnée et une étude critique permettant de savoir en quel état se trouvait la question avant le travail de l'auteur et ce qu'il a ajouté à ce que l'on connaissait avant lui. *L'Histoire d'Espagne* de M. Altamira est, à coup sûr, un excellent livre, mais les détails que M. Cunningham y a rencontrés sur l'Audience de Manille doivent être assez succincts, et il en est de même de beaucoup d'autres ouvrages cités par lui. Les lecteurs français ne manqueront pas de remarquer avec quelle ardeur passionnée les Américains ont fouillé depuis vingt-cinq ans l'histoire et la géographie des Philippines. Les cinquante-cinq volumes de la collection Blair-Emma Helen donnent une idée très avantageuse de l'activité scientifique américaine; nous aimerions avoir quelques détails sur cette collection et savoir quelles parties, quels volumes M. Cunningham a consultés de préférence. Nous ne trouvons nulle part dans cette bibliographie si copieuse la *Bibliographie hispanique* de M. Foulché Delbon. Aucune mention n'est faite de sa *Revue hispanique*, organe de la Société hispanique américaine. Puisque M. Cunningham nous fait l'honneur de nous citer, il aurait trouvé dans le tome XXX de cette collection une étude sur l'Inquisition aux Indes au XVIII^e siècle qui aurait pu l'intéresser. Ces légères critiques n'ôtent évidemment rien au mérite du travail de M. Cunningham; il nous a paru qu'elles pouvaient lui être présentées et attirer utilement son attention sur un mode différent de conduire ses études bibliographiques.

M. Cunningham nous donne un ouvrage d'ensemble sur l'Audience de Manille. Il consacre un premier chapitre à l'institution des Audiences dans les colonies espagnoles, puis il passe à l'établissement de l'Audience de Manille à la fin du règne de Philippe II (1583-1598). Il étudie successivement les fonctions judiciaires du haut tribunal, il le montre recevant les comptes des fonctionnaires, exerçant des attributions administratives. Il examine ses relations avec le gouverneur, avec la juridiction militaire, les conflits incessants entre les deux pouvoirs, l'autorité de l'Audience en cas de vacance du gouvernement. Il termine par l'exposé des attributions de l'Audience relativement au patronage royal et au contrôle de la juridiction ecclésiastique. Nous avons ainsi un tableau général et complet d'une grande institution judiciaire coloniale qui fonctionna pendant environ deux siècles et demi. L'auteur connaît le milieu où elle s'est développée, il a lu tout ce qu'elle a laissé derrière elle, son livre constitue une contribution intéressante à l'histoire du droit colonial espagnol et nous renseigne à la fois sur la structure de l'institution et sur la manière dont elle fonctionnait; nous

voyons tous les rouages de la machine et nous pouvons constater quel fut son rendement. Le livre est fait suivant les règles de la saine critique et de main d'ouvrier, mais l'auteur est peut-être resté plus juriste qu'historien dans sa méthode générale; l'image qu'il nous donne de l'Audience ressemble à un tracé géométrique et garde l'aspect schématique si fréquent dans les travaux de ce genre; on ne voit guère les hommes à travers les grandes lignes du sujet, la vie reste presque absente de ce vaste ensemble.

Si stables qu'aient été les institutions espagnoles, il est certain que les auditeurs de 1583 n'auraient pas reconnu l'Audience de 1783 et se seraient trouvés dépaysés au milieu de leurs confrères du temps de Charles III. Même dans les milieux les plus somnolents, tout change, tout évolue; si la physionomie légale d'une institution reste sensiblement la même, l'esprit qui l'anime change, et étudier son histoire comme si cet esprit ne changeait point est un procédé très juridique mais peu conforme à l'histoire.

Les îles Philippines, situées à des mois entiers de navigation de la métropole, peuplées presque en totalité par des populations indigènes, constituaient un petit monde tout à fait à part, d'une physionomie très différente des Antilles, du Mexique et du Pérou. Il ne semble pas que M. Cunningham s'en soit beaucoup préoccupé et son livre y a perdu, sinon de sa valeur, du moins de son intérêt. Il a cru, en légiste, que les textes sont tout, et il a un peu oublié que la vie est bien quelque chose. Nous eussions aimé savoir tout ce que le milieu philippin a ajouté de particulier, de spécial à la physionomie de l'Audience de Manille, et nous apercevons presque exclusivement un tribunal d'un type défini accomplissant dans un milieu inconnu une besogne immuable avec une régularité presque mathématique. Il y a dans cette conception une part de vérité; ce n'est pas la vérité tout entière, ni surtout la vérité vivante, mais il n'est que juste d'ajouter que presque toutes les études relatives aux institutions sont entendues de cette manière, et l'optique générale étant ainsi déterminée, M. Cunningham a bien vu.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Captain John Knox. **An Historical Journal of the Campaigns in North America, for the years 1757, 1758, 1759 and 1760.** Edited with Introduction, Appendix and Index, by Arthur G. DOUGHTY. Toronto, the Champlain Society. T. I, 1914, 1 vol. in-8°, xxij-520 pages; — t. II, 1914, 617 pages; — t. III, 1916, 587 pages, avec cartes et gravures.

Ce n'était pas un personnage de premier plan que le capitaine Knox; mais il eut l'heureuse fortune, dans une vie d'ailleurs peu chanceuse, d'écrire un livre dont ne peuvent se passer les historiens qui racontent

les événements auxquels il assista. Par surcroît de hasard favorable, l'ouvrage ne fut tiré probablement qu'à fort petit nombre d'exemplaires, celui des souscripteurs, 250 environ, ce qui le rend d'une extrême rareté. La Société Champlain a naturellement pris le soin de le rééditer avec tout l'appareil d'érudition dont dispose l'actif et savant directeur des archives du Dominion canadien, M. Arthur G. Doughty. Mais, comme elle ne tire, elle aussi, ses publications qu'à nombre restreint d'exemplaires, pour le chiffre limité de ses membres (550 exemplaires, dont 500 pour les sociétaires), le Journal de Knox continuera d'être plus célèbre que réellement connu. Du travail de M. Doughty nous dirons simplement que par ses notes, abondantes et minutieuses, il a presque fait un Dictionnaire biographique de la guerre canadienne pour les quatre dernières années de campagne, 1757-1760. Cette réédition de la Société Champlain sera désormais indispensable, même aux historiens qui pourraient encore consulter la vieille édition publiée par l'auteur, il y a plus de 150 ans (1769).

Knox est le type du bon officier de carrière, attaché passionnément à son métier, foncièrement respectueux de ses chefs qu'il se permet à peine de critiquer, excellent Hanovrien, cela va de soi, en un temps où le Jacobitisme mal éteint jetait encore des étincelles, au point que beaucoup ne s'inquiétaient guère de savoir dans quel camp servaient les Highlanders¹. « M^{me} Pitt », comme on disait en France, ne posait-elle point pour la première Jacobite de Londres, d'autant que Pitt lui-même descendait de Jacques V, le père de Marie Stuart? L'honnête Knox ne crut mieux affirmer son loyalisme qu'en dédiant son livre au vainqueur nominal de la guerre, le lieutenant général Sir Jeffrey Amherst, colonel des 3^e et 60^e régiments d'infanterie. Cette dédicace ne lui valut d'ailleurs pas grande protection et le pauvre officier, par la suite, n'en trouva pas son ministre, Lord Barrington, plus accommodant.

Knox s'était, du reste, institué l'historiographe de la campagne, autant que mémorialiste pour son compte. Ce n'est pas sans raison qu'il put inscrire en tête de son œuvre l'épigraphie cicéronienne dont la *Revue historique* a fait sa devise. Il avait des amis dans les différentes colonnes qui convergeaient vers Montréal, le cœur du Canada².

1. « Le Highlander d'alors, comme l'Irlandais, rencontrait plus d'avantages à l'étranger que dans son pays. » Lorsque, au moment décisif, dans la nuit du 13 septembre 1759, les barques anglaises, chargées de troupes, allaient atterrir au pied des hauteurs d'Abraham, un officier highlander, qui avait appris excellemment notre langue au service de la Hollande, se chargea de répondre au *Qui-vive*? du factionnaire français et trompa sa surveillance en détournant ses appréhensions (Wrong, *A Canadian Manor*. Toronto, Bryant, 1908, p. 28-30).

2. Plusieurs personnages importants, dont Amherst lui-même, l'aidèrent dans son travail (t. I, p. 7). Amherst devait sa fortune au général Ligonier, le célèbre réfugié huguenot, sous les ordres duquel il servit à Dettingen, Fontenoy et Raucoux. Au début de 1758, il se trouvait dans la situation où Wolfe devait se trouver l'année suivante, avec le grade de colonel, détaché comme major gén-

Il recueillait non seulement les nouvelles, mais les documents, les ordres du jour, qu'il insère au milieu de son texte en si grand nombre qu'on y apprend le ménage de l'armée anglaise dans les temps difficiles. Ce sont de ces détails, souvent négligés pour les grandes opérations de guerre, qui attirent l'attention du militaire et ne laissent pas de lui être encore instructifs, surtout si l'on considère qu'une garnison, perdue dans un poste de l'Amérique du Nord, ressemblait alors beaucoup à nos garnisons isolées dans le Centre-Afrique ou sur nos confins d'Indo-Chine.

Le 2 février 1758, le 43^e régiment d'infanterie recevait à Galway l'ordre de se rendre à Cork afin de s'y embarquer pour l'Amérique. Knox, fils d'un marchand de Sligo, avait servi comme volontaire pendant la guerre de la Succession d'Autriche et mérité d'être remarqué par le duc de Cumberland; puis il s'était marié, mais la fortune de sa femme avait sombré entre les mains d'agents infidèles. Il partait donc, sans grandes ressources personnelles, avec le grade de lieutenant. Le gouvernement fournissait des moyens de transport pour les bagages, mais sans subvenir à l'entretien des chevaux dont la vente au port d'embarquement devait couvrir la dépense. Le 8 mai, le convoi mit à la voile, et le 2 juillet on débarquait à Halifax. Une gravure du temps nous montre la petite ville entourée d'une enceinte de pieux, partagée par des rues en damier; et, sur la grève, en guise de porte municipale, la potence, avec ses montants rigides et la traverse rectiligne.

Mais, dès la fin d'août, Knox avait été expédié à Annapolis Royale, dans la baie de Fundy. Ce fut dans ce district, pays désert à ses yeux, que s'écoulèrent pour lui et ses compagnons vingt-deux mois « d'exil inglorieux » (p. 308), aux prises avec un hiver qui leur paraissait invraisemblable et dans un confinement auquel on n'échappait que par des expéditions dangereuses, où, de part et d'autre, les vaincus payaient la défaite de leur chevelure, car les *rangers* anglais ne se montraient guère plus pitoyables que les Indiens au service de la France¹. Au milieu de cette nature sauvage, Knox se distrayait par la chasse et des observations d'histoire naturelle dont les spécialistes

ral dans l'Amérique du Nord. Ce fut en cette qualité qu'il fit le siège de Louisbourg, où Wolfe se distingua brillamment; son succès lui valut le commandement en chef pour la campagne suivante (cf. Laurence Shaw Mayo, *Jeffrey Amherst*. Londres, Longmans, 1916). Le supplément littéraire du *Times* (19 mai 1916, p. 233) note que la grande énigme de sa vie fut qu'il parut oublié à moins de cinquante ans d'âge et qu'il n'exerça plus de commandement militaire, même pendant la guerre d'Amérique, jusqu'à sa mort, en 1797.

1. Pour des scalpes d'enfants, voir t. I, p. 409-410, et t. II, p. 231-232. Il convient de rappeler que le *Journal* de Frazer blâme énergiquement les *rangers* qui avaient sacrifié deux garçonnets pour se débarrasser de leurs cris. Le second cas est celui d'une chevelure d'enfant en *papillottes*, levée par nos sauvages et reprise par les Anglais, souvenir d'effroyables drames, dont la plupart ne laissèrent aucune trace.

apprécient encore la justesse. On était sevré de nouvelles; le gouvernement se désintéressait de la poste.

Huit mois plus tard, le 24 mai 1759, Knox débarquait à son tour au pied de la forteresse, « le fameux Dunkerque de l'Amérique du Nord », qui venait d'être cette fois définitivement perdu pour la France. Il n'avait cessé de recueillir des détails sur les incidents du siège, aussitôt la communication rétablie. Voici un passage de son Journal qui ne laisse pas d'offrir quelque invraisemblance : « Les volontaires étrangers qui faisaient partie de la garnison avaient été levés à l'origine pour le service du roi de Prusse; mais, ayant été trahis et vendus au roi de France, ils étaient arrivés à Louisbourg peu de temps avant notre invasion de l'île; beaucoup de simples soldats, sur leur demande, font ménage avec nos hommes et ont promis de nous servir fidèlement contre les Français, pour lesquels ils témoignent une aversion naturelle et inaltérable » (I, 267¹). Maintenant, l'armée anglaise se préparait à la grande attaque de Québec. Le jeune général Wolfe, qui avait donné à tous une haute idée de ses mérites, passait les troupes en revue; et lorsque, par manière d'excuse, on faisait valoir que, dans leurs garnisons de province, toutes n'avaient pas eu le temps d'apprendre les nouveaux règlements — « Poh! Poh! » répondait-il, « nouveaux règlements, nouvelles balivernes. Pourvu que les hommes soient disciplinés et se battent bien, c'est tout ce qu'on leur demande ».

Les 4 et 5 juin, la flotte mit enfin à la voile. Sur la remontée du Saint-Laurent et sur le siège même, le Journal de Knox a été si souvent mis à contribution par les historiens qu'il ne nous offre guère d'incidents gardant encore la saveur de l'inédit.

Le siège traîna d'ailleurs en longueur. On avait reconnu l'impossibilité d'enlever la place d'assaut et l'on s'en tint à une énorme dépense d'artillerie, d'où vint l'idée de payer les soldats anglais pour la récolte des projectiles (II, 30). Les pièces françaises obtinrent peu d'effet matériel. Elles avaient ouvert le feu le 2 juillet; le 9 août seulement un projectile français, pour la première fois, tua un homme et en blessa grièvement trois autres dans une batterie anglaise. Pendant toute la durée de ce premier siège, il n'y eut que trente-six hommes tués ou blessés du côté de l'assaillant, dans les batteries proprement dites (II, 133²). En revanche, la basse ville était toute en ruines et ses

1. Un autre trait curieux, que M. Doughty rappelle d'après le chevalier Johnston, est que l'on avait établi une poudrière à l'épreuve de la bombe, en la recouvrant de plusieurs tonnes de tabac enlevées aux Anglais par les corsaires de France (t. I, p. 246-247).

2. Le lieutenant-colonel Wood, dans son excellent ouvrage sur la marine anglaise au siège de Québec, reproduit les chiffres officiels pour les pertes de cette marine pendant toute la guerre de Sept ans, jusqu'en 1763 :

Tués à la guerre ou par accident.	1,512
Malades et manquants	133,708
Restant immatriculés.	49,673
Marins et infanterie de marine	184,893

(*The Logs of the Conquest of Canada*, p. 43, Société Champlain, 1909).

rues infranchissables à raison des décombres amoncelés par le feu des Anglais.

La partie la plus intéressante, ce nous semble, du Journal de Knox est encore le tableau de la vie militaire à Québec pendant l'hiver qui suivit la capitulation¹; non pas que les rigueurs de la saison fussent exceptionnelles, mais elles dépassaient de beaucoup les habitudes et les forces du tempérament anglais, sans parler des privations qui réduisaient la garnison à une véritable détresse. Lorsque les rues n'étaient plus qu'une nappe de glace, Knox trouvait plus judicieux, pour aller occuper son poste de la basse ville, de se laisser glisser avec ses hommes sur leur séant (II, 255, 317). On ne s'étonnera pas que la garnison, mal logée, mal couchée, mal vêtue², dépourvue de provisions fraîches, encombrât les hôpitaux. Mais le risque alors devenait autre : les bonnes religieuses entretenaient une atmosphère tellement surchauffée, pour leurs malades, qu'il fallait garder ensuite les convalescents rentrés au corps en observation médicale pendant quinze jours, afin de leur éviter une transition trop brusque (II, 256, 269). On manquait de fonds; à l'arrivée de Wolfe devant Québec, il n'y avait pas un *farthing* en caisse, non pas même le moyen d'acheter des chaudières pour l'armée. Par la suite, le gouverneur Murray se vit obligé d'emprunter à la troupe ce qu'elle pouvait encore posséder, pour le lui restituer sous forme de prêt, avec un intérêt stipulé à 5 % lors du remboursement final : il réunit ainsi 8,000 livres sterling, dont 2,000 offertes par les sous-officiers et soldats d'un seul régiment (II, 253, 290). Les Anglais possédaient des vivres, surtout des salaisons, qu'ils échangeaient parfois, ainsi que du gros sel, trouvé dans les anciens magasins du gouvernement français, contre les provisions fraîches des gens de la campagne; mais ils appréciaient moins les éternelles anguilles du Saint-Laurent qui jouaient un si grand rôle dans l'alimentation canadienne³, et le général veillait jusqu'aux mesures culinaires

1. Le seul ouvrage où l'on ait largement utilisé les souvenirs de Knox, sur ce terrain, est celui du professeur George Wrong, *The Fall of Canada*. Oxford, Clarendon Press, 1914.

2. Sans doute, rappelle M. Doughty, « l'armée n'était absolument pas préparée pour un hivernage; mais elle devait se trouver en meilleure passe que les troupes américaines d'Arnold, qui arrivèrent sous Québec en 1775, au mois de décembre, avec les étoffes légères que l'on porte en été (t. II, p. 294). On sait que les religieuses de Québec, beaucoup par charité, sans doute un peu par décence, s'ingénierent à tricoter des caleçons pour les Highlanders, que les femmes du pays, qui avaient quelquefois à s'en plaindre, appelaient « les gens sans culottes » (Wrong, p. 75; Knox, t. II, p. 153).

3. T. II, p. 245, 484. Dans ce dernier passage, il faudrait une virgule après le mot *salt*. « Bref », écrit Knox le 15 août de l'année suivante, « malgré tout ce que l'on raconte de l'immense détresse et de la condition famélique des Canadiens, je ne vois pas qu'il y ait de besoins réels, sauf pour les provisions de luxe, c'est-à-dire les conserves de porc ou de bœuf, le sucre, le sel, le poivre, le gingembre, le savon, le tabac, les liqueurs spiritueuses et le vin.

à prendre pour éviter le scorbut. Le vin et le rhum, auquel les soldats eussent préféré, ce semble, notre eau-de-vie, comme faisaient les sauvages, ne manquaient point; mais on les rationnait sévèrement, et deux femmes furent fouettées en pleine rue pour avoir contrevenu aux ordonnances qui interdisaient la vente du rhum¹. D'ailleurs, la discipline était rude; par exemple, on avait introduit un double éclairage nocturne, urbain et individuel, afin d'éviter le trouble en cas d'alerte — deux habitants furent fouettés aussi pour être sortis le soir sans lanterne. Ces rudesses de la discipline anglaise devaient déplaire d'autant plus aux Canadiens qu'ils ne regardaient les Anglais comme installés à Québec que par l'effet accidentel de la capitulation (II, 300).

Knox avait dû commander, pendant une semaine au mois d'octobre, le poste de service à l'hôpital général; et c'est peut-être le passage du Journal qui se grave le mieux dans le souvenir des lecteurs français. Il admira fort l'organisation et le zèle des religieuses. Il s'y trouvait prendre ses repas, « à la table du roi de France », avec des officiers français, des directeurs, des commissaires et leurs femmes, gens de gaie humeur, qui, seulement, lorsqu'on faisait allusion à la situation présente de la colonie, se recueillaient un instant, avec un profond soupir : *O mon Dieu!* Chacun apportait son vin et se servait de son couteau de poche, ce qui n'était point de l'habitude anglaise, mais seulement de l'usage écossais, comme le notait Johnson aux Hébrides. La supérieure, M^{me} de Saint-Claude², voulut aussi se montrer accueil-

Le menu peuple boit de l'eau; la classe au-dessus, de la bière de sapinette, édulcorée de sucre d'érable au lieu de mélasse; quant à leurs supérieurs, ils boivent de l'eau-de-vie, avec un petit vin rouge de France, dont ils n'ont pas cependant en grande quantité » (t. II, p. 497).

1. L'administration militaire surveillait surtout à ce point de vue les femmes attachées au service de l'armée, en principe cuisinières, souvent cantinières, occasionnellement infirmières. Elles étaient assez nombreuses, en moyenne une par vingt-cinq hommes (trois par compagnie de soixante-dix hommes; quatre par compagnie de cent hommes); et le rôle de février 1760 en indique 539 pour la garnison de Québec. On leur allouait des rations et parfois on les commandait de service pour accompagner les détachements (t. I, p. 355; t. II, p. 302, 338). Pour le service d'infirmières, voir t. II, p. 39, 365-366, 399, 403, 408, 410.

2. M^{me} de Saint-Claude, née Marie-Charlotte de Ramezay de Saint-Claude de la Croix, était sœur du chevalier de Ramezay, commandant de Québec, qui dut signer la capitulation de la ville. Le dévouement et les bons offices de M^{me} de Saint-Claude, à l'hôpital général, lui valurent la considération et l'appui des Anglais en toute occasion. « Elle était, ce semble », ajoute M. Doughty, « une femme cultivée » (t. II, p. 367). Ceci est une autre question, qui ne touche point à ses mérites conventuels; mais sa correspondance dépasse quelque peu les limites ordinaires de l'indépendance admise à l'époque en matière d'orthographe.

Pour le chevalier de Ramezay, il est assez curieux que le consciencieux Knox, reproduisant le texte et la traduction des articles de capitulation, commette exactement la fameuse faute qui faillit mettre aux prises la France et les États-Unis sous la présidence d'Andrew Jackson : « M. de Ramsay demands

lante et offrit à Knox du thé, boisson qu'elle n'aimait pas et qu'elle considérait comme une médecine. Elle le fit si fort que Knox refusa d'absorber une décoction noire comme de l'encre où l'on avait fait généreusement bouillir autant de feuilles que l'on en pouvait trouver (II, 233, 238).

Le 14 juillet 1760, les troupes de Québec se remirent en route pour atteindre Montréal, le dernier réduit de la Nouvelle-France, où devaient se rejoindre toutes les colonnes anglaises. Cette montée du haut fleuve est assez généralement négligée des historiens, le drame perdant de son intérêt dès lors que la conclusion apparaît trop certaine. Mais Knox y prit une occasion nouvelle d'admirer la richesse et la beauté du pays; il s'élève jusqu'à l'enthousiasme poétique quand il décrit les rives boisées du fleuve, couvertes de fleurs et de fruits, peuplées d'oiseaux chanteurs, « qui se rapprochaient au point qu'une personne alerte aurait pu sauter d'un transport, à son gré, sur l'un ou l'autre bord » (492-493). Toutefois, sur les derniers moments de la colonie, il ne rapporte plus d'incidents notables.

Après la chute de Montréal, Knox devint capitaine d'une compagnie de pied indépendante, origine du 99^e régiment d'infanterie. La récompense de ses services n'alla guère au delà. La paix signée, en 1763, son régiment fut démobilisé et lui-même fut mis en demi-solde. Il essaya vainement d'acheter une commission de capitaine en titre et même de devenir major avec l'appui de la comtesse de Shelburne; Barrington refusa de s'y prêter. En 1775 seulement, il obtint le commandement d'une compagnie d'invalides à Berwick; mais, deux ans plus tard, une crise survint qui l'acheva. Sous ce régime anglais, si indulgent pour les fonctionnaires de haut vol, si impitoyablement sévère pour les menus infracteurs, il fut accusé, en novembre 1777, d'avoir dispensé de service une demi-douzaine de ses invalides, moyennant six pence par tête, chaque semaine, applicables à l'hôpital militaire. Devant la réprimande de Barrington, qui le menaçait d'enquête, le malheureux homme prit peur et se laissa mourir (8 février 1778). Sa veuve demeurerait avec un mince revenu de vingt-six livres sterling. Elle sollicita une pension du ministère de la Guerre; il lui fut répondu que l'administration réservait ses fonds de charité aux veuves et aux orphelins d'officiers totalement dénués de ressources.

Le troisième volume de cette réédition appartient tout entier à M. Doughty qui a su y réunir une trentaine de documents, parmi lesquels des journaux d'Amherst et de Murray, qui sont une excellente confirmation du texte. On ne saurait d'ailleurs trop louer la parfaite

(sic) les honneurs de la guerre pour la garnison... », etc., traduit en anglais par : *M. de Ramsay demands the honneurs of war for his garnison...*, etc. (t. II, p. 127). Si la capitulation avait été rédigée en anglais sous cette forme, Townshend et Saunders l'auraient aussitôt rejetée ou corrigée : *To demand signifiant exiger* (cf. Boutmy, *Études constitutionnelles*. Paris, Plon, 1885, p. 88-89).

impartialité dont il a fait preuve au cours de sa tâche, tenant toujours la balance exacte dans les rectifications qu'il apporte aux petites erreurs dont les plus consciencieux témoins sont capables sous l'impression du moment. Le difficile pour un historien n'est peut-être pas de se montrer impartial, mais de faire accepter qu'il le soit; c'est à quoi M. Doughty réussit admirablement¹.

René DE KÉRALAIN.

Pierre LOUIS-LUCAS, docteur en droit. *Volonté et cause. Étude sur le rôle respectif des éléments générateurs du lien obligatoire en droit privé*. Paris, librairie de la Société du « Recueil Sirey », 1918. In-8°, 314 pages. Prix : 10 fr.

Ce livre vient à nouveau nous apporter une analyse minutieuse du fondement de l'obligation. Trois éléments constitutifs s'en dégagent et dominent l'œuvre entière : cause, volonté, ordre public.

Celui qui reçoit une valeur quelconque doit fournir une compensation égale à celui qui s'en dessaisit; c'est la notion de cause. Celui qui manifeste son consentement doit accomplir le fait auquel il s'en-

1. Par distraction, sans doute, M. Doughty a négligé de nous donner la date de la mort de Ligonier (t. I, p. 301). T. II, p. 150, *criantes* est imprimé pour *criantes*. Dans la traduction de ce mandement épiscopal, dont il donne aussi le texte original, Knox a su rendre fort exactement un passage défiguré par l'abbé Casgrain. « Dans tous les états, la contagion est presque générale », *in almost all ranks the contagion is nearly universal* (p. 154) et non pas dans les « États ». — P. 224, la duchesse d'Aiguillon, dont on oublie généralement de rappeler qu'elle était nièce du duc de Luynes par son mariage, était née Marie de Vignerod du Pont de Courlay et se trouvait marquise de Combalet, mais non *Cambalet*, comme on l'imprime deux fois dans la note, la seconde fois avec une seconde faute : *Cambelet*. Pour l'orthographe du nom de Vignerod, nous suivons de préférence celle de M. Hanotaux (*Histoire du cardinal de Richelieu*, t. I, p. 133). Fléchier, qui prononça l'oraison funèbre de la duchesse, n'était pas un prédicateur jésuite, mais un « prêtre de la doctrine chrétienne », plus tard évêque de Nîmes, comme on sait. Il avait cru devoir prendre pour texte de son panégyrique le précepte de saint Paul aux Corinthiens (I, VII, 31), qu'il faut user de ce monde comme si l'on n'en était pas, car la figure des choses mondaines est passagère. Mais l'Hôtel-Dieu de Québec, qui entretient au Canada la mémoire de la duchesse, montre que les fondations charitables, tout au moins, ne sont pas nécessairement éphémères; elle aura donc eu raison de croire, comme son oncle le cardinal, qu'il ne faut pas « ramener les œuvres des hommes à la mesure de leur courte vie » (Hanotaux, t. I, p. VIII). Enfin, p. 309, on aurait pu rectifier l'erreur de Knox à la date du 16 décembre 1759 : « Nous sommes informés que M. de Bougainville est retourné en Europe, dans l'escadre qui est passée récemment sous le canon de la ville, pour rappeler aux ministres la situation désespérée du Canada. » Bougainville ne rentra en France qu'après la capitulation.

gage; c'est la notion de volonté. Cause et volonté se mélangent intimement dans le lien obligatoire, mais l'obligation ne naît viable qu'autant qu'elle se conforme aux règles du moment; c'est la notion d'ordre public.

La première partie du livre est consacrée à la recherche historique de ces trois éléments. L'obligation naît, fort probablement, dans l'activité illicite : le délit, où triomphe la notion réaliste de cause; dans le domaine de l'activité licite, le crédit, né de la confiance, va répandre en sens inverse la notion intellectuelle de volonté.

La notion de cause s'élabore avec le type quasi contractuel d'obligation : le déplacement économique de valeur entre deux patrimoines se métamorphose en une force juridique irrésistible qui impose le rétablissement de l'équilibre rompu. Cette force, entrant dans le cadre du droit, devient la cause. Cette notion s'individualise avec le contrat réel où la « res » fixe d'abord son étendue, puis la cause se détache de l'objet, avec difficulté dans le contrat unilatéral, de toute évidence dans le contrat synallagmatique. Cette évolution de la cause trouve enfin sa limite au point où il devient nécessaire qu'intervienne la volonté. Nous voyons, en résumé, la cause agir comme un ressort tendu faisant effort pour revenir à son point de départ; l'auteur la définit : « La nécessité incluse dans la prestation ou le fait d'une certaine consistance qui, émanant du créancier, fonde objectivement et quantitativement l'obligation du débiteur. »

L'idée de volonté s'élabore dans le type contractuel d'obligation : l'effort intellectuel des parties revêt d'abord une force spirituelle presque magique, l'on renforce le lien obligatoire naissant d'une sorte de terreur religieuse, qui se traduit en formules de menaces ou d'anathème. L'on semble avoir peur du vouloir, de sa mobilité, de son incertitude, et, inconsciemment, ses formes religieuses se figent; actes, paroles prennent la valeur magique d'un rite, le formalisme apparaît donnant clarté et sécurité. Sa solennité n'engendre d'ailleurs qu'une immobilité de façade, derrière laquelle l'évolution continue sa marche; la forme enferme l'idée dans un acte, dans un mot, bientôt dans un simple acte écrit. La forme finit par tomber comme une gaine vide laissant la volonté achever son évolution. L'auteur aboutit à cette définition de la volonté, « l'expression d'une volition saine qui, émanant du débiteur, fonde subjectivement et qualitativement son obligation ».

Le lien obligatoire, né de la cause et de la volonté, va s'adapter à chaque époque et subir les règles du milieu. Ces influences religieuses, morales, puis sociales aboutiront à la notion d'ordre public, que l'auteur définit ainsi : « La délimitation du minimum de convenance sociale, au-dessous duquel l'obligation, née d'un fait licite, ne peut pratiquement être maintenue en tant qu'obligation juridiquement valable. »

Dans une deuxième partie, l'auteur reprend, en vue d'une analyse

juridique serrée, les définitions dégagées de son examen historique. — La volonté est l'expression d'une volition; déterminer la volonté juridique, c'est considérer le moment précis où une donnée de la philosophie devient une donnée de droit, l'instant de la déclaration de volonté. Le vouloir doit être sain, son énergie créatrice dépendra de sa qualité. Enfin la volonté fonde subjectivement et qualitativement l'obligation : c'est dire qu'elle la délimite dans la déclaration et l'engagement. — La cause est la nécessité de compenser une prestation ou un fait; déterminer cet élément économique, c'est fixer le moment précis où il pénètre dans le droit et de simple valeur matérielle devient cause juridique. L'énergie créatrice de la cause sera évaluée d'après l'importance de la valeur déplacée. Son rôle est étroitement délimité par ce double caractère objectif et quantitatif; la cause pourra être insuffisante ou inexistante; elle n'est pas fausse ou illicite. — L'ordre public, au contraire, résume les idées et de licéité et de solidarité; son action plutôt négative s'impose comme un « minimum de socialité. »

La troisième partie de l'ouvrage réalise une synthèse des éléments générateurs du lien obligatoire, examinés dans les principaux types d'obligation. L'on suivra avec intérêt l'auteur dans l'analyse des cas spéciaux qu'il échelonne le long d'une courbe, partant du point où la volonté fait presque entièrement défaut pour atteindre cet autre extrême où disparaît à peu près la notion d'enrichissement. Enumérons simplement : l'enrichissement indu où la cause est tout, le paiement de l'indu où un fait est déjà voulu, la gestion d'affaires où l'obligation apparaît voulue, le contrat à titre onéreux où la volonté s'affirme de plus en plus forte, enfin le contrat à titre gratuit où le vouloir finit par émerger seul.

L'auteur conclut logiquement l'harmonieuse construction juridique qu'il nous présente, en prenant position à égale distance de l'individualisme, du positivisme, du socialisme. Le parfait accord des trois nécessités qui créent le lien obligatoire : volonté, cause et ordre public, lui semble une base assez large pour fonder une classification générale des obligations.

F. JOÛON DES LONGRAIS.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— *Universitatum et eminentium scholarum Index generalis*. Annuaire général des universités. The Yearbook of the Universities. Publié sous la direction de R. DE MONTESSUS DE BALLORE, professeur à l'Université catholique de Lille. Année 1919 (Paris, Gauthier-Villars, 1919, in-8°, 768 p.; prix : 48 fr.). — Ce répertoire est destiné à prendre la place de *Minerva*. Disons tout d'abord que, se rapportant à l'année 1919, avant la signature ou la ratification des traités de paix, il ne pouvait pas comprendre les pays avec lesquels nous avions été en guerre. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie n'y sont donc pas représentées; mais les États de l'Entente y figurent presque tous et, pour 1920, on ajoutera ce qui se rapporte aux États nouvellement créés, délivrés ou agrandis, tels que la Pologne, la Roumanie, la Russie, la Tchéco-Slovaquie. Espérons que la Yougoslavie saura s'y faire très prochainement sa place à son tour.

Dans ce cadre limité, mais élastique, le directeur de l'entreprise a pris soin de donner les renseignements les plus récents et les plus sûrs; des signes conventionnels indiquent s'ils ont été fournis par les secrétaires et les directeurs des universités et écoles supérieures; si, au contraire, on a dû se contenter des documents plus anciens se rapportant soit à l'année 1918-1919, soit même à l'année 1917-1918.

L'ouvrage se divise naturellement en autant de sections qu'il y a de pays admis à figurer dans l'Annuaire, et ces pays appartiennent à toutes les parties du monde. Pour donner une idée du contenu de chacune, prenons la France par exemple. D'abord un bref aperçu de l'organisation de l'enseignement et des universités, avec indication des dispenses (de baccalauréat) accordées aux étudiants français, aux équivalences (de baccalauréat) accordées aux étudiants français ayant fait leurs études à l'étranger et aux étudiants étrangers. Puis, pour chacune de nos Facultés, on indique les diplômes qu'elles confèrent, les conditions d'inscription, la durée des études, les droits à acquitter. Vient ensuite le tableau du personnel administratif et enseignant des académies, des universités et des écoles supérieures. Sous ce titre sont désignées non seulement des écoles telles que l'École polytechnique, l'École normale supérieure, l'École des chartes, etc., mais encore les classes supérieures de nos grands lycées (mathématiques spéciales et rhétorique supérieure). Les Facultés de l'Institut catho-

lique, les collèges et écoles libres sont placés à leur rang alphabétique, côte à côte avec les institutions de l'État. L'Université française de Strasbourg ne pouvait pas encore trouver place dans le volume. Après les établissements de la France continentale viennent ceux de nos colonies (Université d'Alger, École coloniale d'agriculture à Tunis, Université musulmane de El Karouiyine de Fez, École supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, etc.). — Défilent alors la Belgique, le Danemark, l'Empire britannique avec ses Dominions (rédaction en anglais), l'Espagne (rédaction en espagnol), la Grèce, la Hollande, l'Italie (rédaction en italien), la Norvège, le Portugal (rédaction en portugais), la Suède, la Suisse (rédaction en allemand et en français). Pour l'Amérique, nous avons d'abord les États latins : République argentine, Brésil, Chili, République de Cuba, Équateur (la notice de ces cinq États est rédigée soit en portugais, soit en espagnol). Puis, les États-Unis, qui occupent une place éminente avec une centaine d'établissements d'instruction publique; enfin l'Australie. Pour la Chine et le Japon, les renseignements sont très incomplets.

Le volume se termine par une « liste d'échanges », où sont inscrits les savants désirant échanger avec leurs confrères les mémoires originaux qu'ils ont publiés, et une table alphabétique des noms du personnel enseignant. Disons enfin que l'ouvrage a été très bien imprimé, sur papier fin et solide, en caractères neufs et très lisibles. C'est un beau spécimen de ce que peut produire l'édition française quand elle veut bien prendre soin de son juste renom.

Ch. B.

— Benjamin KIDD. *La science de puissance*. Traduit de l'anglais par Henry DE VARIGNY (Paris, Payot, 1919, in-18, 348 p.; prix : 6 fr.).

— Deux éléments sont constamment en lutte dans l'histoire de la civilisation : la force brutale et l'intelligence créatrice. Le premier, nous l'avons vu triompher dans la suite des temps; au XIX^e siècle, il a trouvé son expression la plus scientifique dans la théorie de Darwin sur la concurrence vitale et l'évolution; de là procède la doctrine allemande de la force organisée qu'on a vue à l'œuvre dans la dernière guerre. A cette force purement matérielle et matérialiste, prolongation du paganisme primitif, s'oppose la puissance, née du christianisme, puissance de vie et d'énergie que la société doit développer en suivant les principes de la raison. « La raison est la plus haute forme de la somme des émotions se rapportant à soi. C'est la principale expression de cette capacité mentale par laquelle l'individu se rend compte des conséquences par où la puissance est reliée à la force. C'est le principal organe humain de la science de force. » Nous sommes ici, on le voit, en plein domaine sociologique où l'on parle une langue trop souvent abstraite et parfois obscure. Dans le présent ouvrage, la pensée de l'auteur n'est pas toujours rendue aussi claire qu'on le souhaiterait dans un ouvrage qui s'adresse au grand public; la traduction paraît avoir été faite vite; c'est un mot à mot qui n'aide pas à saisir

nettement la pensée de l'auteur. L'essai vaut néanmoins la peine d'être lu. Il fait penser.

Ch. B.

— Nous avons reçu du ministère des Affaires étrangères : 1^o le texte du *Traité de paix entre les puissances alliées et associées et la Bulgarie et Protocole, signés à Neuilly-sur-Seine le 27 novembre 1919* (textes français, anglais et italien), et 2^o un Livre jaune sur les *Accords franco-italiens de 1900-1902*; ce sont onze pièces concernant le Maroc et la Tripolitaine et aboutissant à reconnaître « qu'il ne subsiste plus aucune divergence entre les deux pays au sujet de leurs intérêts rétrospectifs dans la Méditerranée ».

Ch. B.

LA GUERRE.

— Georges BATAULT. *La guerre absolue. Essai de philosophie de l'histoire* (Paris, Payot, 1919, 279 p.; prix : 4 fr. 50). — C'est bien un essai de philosophie de l'histoire et même de divination, puisque la connaissance des lois de l'histoire doit nous permettre de prévoir. P. 22, l'auteur a lui-même défini la tâche qu'il s'est fixée et qui est « d'examiner le phénomène social de la guerre dans son développement et dans son extension; après avoir cherché à déterminer le sens de l'évolution des sociétés contemporaines », il a « cru pouvoir conclure que, la direction restant la même, la guerre ne tend pas à disparaître ou à rétrograder, mais au contraire à étendre son domaine, à s'aggraver dans toutes ses manifestations, à devenir de plus en plus absolue. » De là le titre, quelque peu obscur à première vue. Ce n'est donc pas un avenir réjouissant que M. Batault nous révèle, et nos poins n'auraient fait que continuer la série des illusions successives qui guident la marche de l'humanité en croyant combattre pour que leurs fils ne voient plus la guerre. Sans doute, l'auteur ne prétend pas que l'avenir soit dès toujours inscrit au livre du destin et que la volonté de l'homme ne soit qu'illusions; mais « ... il y a un jeu de mots qui en dit long sur ce point, à qui sait comprendre; lorsque l'homme veut s'affirmer, il proclame : *je suis*, mais cela doit s'entendre du verbe *être* et non, comme c'est généralement le cas, du verbe *savoir*. » Conclusion : « L'humanité est engagée dans une voie où, de catastrophes en catastrophes, elle risque de choir dans la barbarie, à moins qu'elle ne s'enfonce doucement dans l'ombre d'une sorte de moyen âge des machines. »

Cependant, le dernier mot du livre est : espoir. En effet, l'expérience nous proclame que toutes les prévisions humaines sont caduques et que l'avenir n'est à personne, comme dit le poète. Toutefois, la voie où nous sommes engagés est bien celle qu'indique M. Batault, et le spectacle auquel nous assistons depuis l'armistice semble confirmer avec éclat ses prédictions sinistres : « Il est impossible de rien distinguer nettement, sinon une humanité frénétique, aveuglée par ses passions, éblouie par ses rêves et prenant les dernières lueurs d'un cré-

puscule pour une aube qui marche dans le sang et s'enfonce, en clamant à l'universel bonheur, vers les abîmes de la nuit. »

Beaucoup de passages mériteraient une mention. Contentons-nous de celle de la p. 111 : « Du moment où il devient évident que la victoire (l'économique aussi!) appartient fatalement au nombre organisé, le problème de la population prend une importance primordiale et ne peut se résoudre que dans le sens d'un effort vers la surpopulation. » Quelle figure faisons-nous à cet égard? Th. SCH.

— Pierre DAUZET. *Gloria. Histoire illustrée de la guerre, 1914-1918* (Paris, Hachette, in-8°, 1920, 444 p.). — Résumé clair et complet, à l'usage du grand public, de l'immense bataille qui embrasa le monde entier. Beaucoup de cartes et de croquis généralement nets et instructifs; par ailleurs, l'illustration, très abondante, laisse à désirer. Il était sans doute difficile de faire mieux actuellement. L'auteur se contente d'exposer les faits sans chercher à discuter les opérations militaires ni à peser ou à comparer les mérites et les responsabilités des grands chefs; il demeure à dessein impersonnel, sans sécheresse; mais des tableaux d'ensemble viennent de temps en temps reposer l'esprit et rafraîchir la mémoire. On s'étonne à la fin de s'être intéressé à tant de choses que l'on croyait bien savoir et de n'avoir pas l'impression d'en être rassasié. Ch. B.

— Victor GIRAUD. *Histoire de la Grande Guerre. 4^e partie* (Paris, Hachette, 1920, p. 449-591; prix : 4 fr.). — C'est, pour les Alliés, la plus terrible année de la guerre : celle des stériles offensives du printemps, du « suicide russe », de la défaite italienne (1917); mais elle est comme encadrée par deux faits qui devaient exercer une influence prépondérante sur la suite des événements : l'intervention américaine et la dictature de Clemenceau. Plan harmonieux, que M. Giraud a su développer avec un réel talent littéraire. Ch. B.

— Louis MADELIN. *Verdun* (Paris, Félix Alcan, in-32, 156 p. avec une carte et six planches; prix : 2 fr. 75; collection « la France dévastée »). — Émouvant et par endroits admirable récit des combats qui furent livrés de 1914 à 1918 autour de Verdun. L'auteur, qui s'est révélé un historien militaire de haut vol, parle de choses qu'il a vues; il a passé de longs mois dans la ville menacée; il a vu de près les grands chefs qui ont participé à la défense, puis à la délivrance de la place; il en trace de rapides crayons qui animent son récit, un peu touffu parfois, mais toujours vivant et instructif. Ch. B.

— Georges LECOMTE. *Jours de bataille et de victoire* (Paris, Bloud et Gay, 1920, in-8° écu, 317 p.; prix : 6 fr.). — Ce sont des notes — probablement des articles de journaux, on ne le dit pas — qui nous font revivre les émotions de la guerre. Elles sont précédées d'une préface, datée du 15 juillet 1919, et qui résume habilement les péripéties du drame. Mais le tout est écrit d'un ton dithyrambique qui, à distance des événements, paraît déjà un peu fané. En outre, le désir de

plaire se manifeste aussi trop. A l'heure qu'il est, nous avons plus besoin de vérité que de compliments, et l'optimisme officiel n'est plus de saison. Les récits de guerre vieillissent bien vite et ce livre s'en ressent. Ne dureront que ceux qui ont su se mettre au-dessus des conventions et des modes éphémères, et celui-ci n'en est pas. L'auteur est un romancier; son style n'est pas celui de l'histoire.

Th. SCH.

— Général THEVENET, ancien gouverneur de Belfort. *La place de Belfort et la pénétration française dans le sud de l'Alsace en 1914* (Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-18, vi-134 p., une carte hors texte; prix : 4 fr.). — Ce petit livre est le modèle des ouvrages relatifs à la guerre qui sont à recommander aux historiens : on voudrait que les généraux d'armée, de corps d'armée, tous ceux qui ont eu à commander des unités ou à prendre des responsabilités se missent à retracer l'œuvre qu'ils accomplirent ou voulurent accomplir avec la même impartialité historique et la même sobriété de détails que le général Thevenet.

Cet officier général fut gouverneur de Belfort de 1913 à 1915, jusqu'au moment où le G. Q. G. supprima les gouverneurs de toutes les places fortes. A la mobilisation, la place de Belfort était d'une valeur défensive très discutable; à côté de quelques fortifications modernes, elle comprenait des ouvrages archaïques sans aucune valeur. Le général Thevenet voulut la mettre en état d'arrêter, le cas échéant, l'invasion allemande et de résister à l'artillerie ennemie. Pour arriver à ce résultat, il comprit qu'il fallait donner de l'air à l'organisation du système défensif de Belfort, c'est-à-dire pousser le plus loin possible les défenses avancées de la ville pour diminuer la zone d'action de l'artillerie lourde allemande. Le général Thevenet réussit cette entreprise dans des conditions particulièrement difficiles puisque, par deux fois, l'évacuation de Mulhouse par nos troupes sembla menacer directement Belfort, puisque le G. Q. G. ne laissa jamais à sa disposition qu'une majorité de territoriaux et de réservistes peu aguerris, puisque les généraux commandant les armées voisines (I^{re} armée, VII^e armée, détachement d'armée des Vosges) furent toujours autorisés à prélever sur la place de Belfort du personnel, du matériel et des munitions. On se rend compte ainsi de la valeur particulière de l'œuvre accomplie : elle n'échappera point à ceux qui, durant la guerre, visitèrent Belfort et ses environs.

Non content de défendre Belfort, le général Thevenet s'appliqua, méthodiquement et sans grosses opérations, à progresser dans le Sundgau jusqu'au mois de janvier 1915. Ce fut sous sa direction que nos troupes conquièrent en Haute-Alsace le territoire de Dahnemarie qui, avec Massevaux occupé sans combat depuis le 7 août 1914, demeura, jusqu'à la fin de la guerre, une des parcelles françaises de la nouvelle Alsace.

Toutes ces besognes diverses, mais également méritoires, furent exécutées sans bruyants communiqués. Le général Thevenet les retrace avec modestie, sans chercher à les grossir ni à souligner les difficultés auxquelles trop de circulaires du G. Q. G. l'exposèrent. La valeur de ce petit livre est dans la bonne foi de son auteur qui, après avoir été un ouvrier, volontairement effacé, de la défense nationale, a voulu apporter une contribution sincère à l'histoire générale de la guerre.

G. H.

— Dr Gaston TOP. *Avec le 1^{er} corps d'armée. Un groupe de 75 (1^{er} août 1914-13 mai 1915). Journal d'un médecin aide-major du 27^e d'artillerie* (Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-18, III-370 p., une carte; prix : 5 fr.). — Carnet de route sincère et émouvant qui abonde en renseignements utiles sur le 27^e régiment d'artillerie et le 1^{er} corps d'armée. Au point de vue de l'histoire générale de la guerre, il convient de noter dans ce livre deux indications intéressantes sur la belle conduite du maréchal Pétain, alors colonel, à Dinant (p. 58), et sur le sang-froid du général Franchet d'Esperey (p. 62) : pendant la retraite désordonnée de son corps d'armée, le général Franchet d'Esperey, assis au seuil de la mairie d'Aubenton, lisait paisiblement un roman pour rassurer ses hommes par sa tranquillité.

G. H.

— Commandant A. GRASSET. *Vingt jours de guerre aux temps héroïques* (Paris, Berger-Levrault, in-16, 280 p.; prix : 4 fr. 50). — C'est l'évocation des premiers jours de l'épopée qui devait rendre à la France la place qu'elle occupait jadis dans le monde. La lecture de ces pages captivantes explique à elle seule le « miracle de la Marne », qui n'aurait pu se produire si la campagne de Belgique s'était chiffrée par un désastre. Il eut lieu parce qu'après Charleroi l'armée de Joffre sut « reculer en manœuvrant ». M. Grasset, qui a pris part à ces débuts de la campagne comme capitaine à la 5^e compagnie du 103^e d'infanterie, raconte ce qu'il a vu dans des pages captivantes : Paris, la mobilisation, l'entrée en Belgique, la bataille d'Ethé. L'historien minutieux de la *Guerre d'Espagne* a pu recueillir les témoignages les plus accablants sur la hideuse conduite de l'armée allemande au cours du combat et le lendemain. Contrôleur sévère et inexorable, il nous présente une synthèse éloquente, mais impartiale, qui constitue contre les soldats du Kaiser des charges nouvelles et écrasantes.

Ch. D.

— Général F. DE DARTEIN. *La 56^e division au feu. Souvenirs de son commandant* (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-8°, 204 p.; prix : 4 fr.). — Nous suivons la 56^e division à partir de Bar-le-Duc, où une de ses brigades avait été mobilisée, dans la Woëvre, où elle participe à des opérations secondaires vers le 25 août, puis dans la région de l'Ourcq, où elle vint renforcer la VI^e armée au moment où l'ennemi atteignait la Marne et la région parisienne. Avec cette armée, elle poursuivit l'ennemi en retraite jusque sur l'Aisne.

Ces « souvenirs » sont plutôt un journal de route où les impressions personnelles manquent totalement. R. D.

— Charles LE GOFFIC. *Les trois maréchaux* (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1919, in-32, 238 p.). — Recueil de courts articles répartis en trois chapitres : 1^o les trois maréchaux, où l'on trouvera seulement estompée la figure de Joffre; quelques détails sur Foch, notamment un récit en partie nouveau sur l'entrevue qu'il eut avec French à Vlamertinghe; une esquisse de Pétain sous un double aspect, le chef précis, qu'on appelait « Pétain le Sec », et l'auteur de la « Lettre aux soldats ». 2^o Portraits largement brossés de Grossetti, l'Invulnérable, du commandant Alfred Droin, le poète de la plus grande France, le sous-lieutenant Julien Lemordant, l'enseigne de vaisseau Langlet et son hydravion, le quartier-maître Luc Platt, un des héros de l'Yser, etc. 3^o Un court article sur l'« Agonie de Dixmude », à propos de l'ouvrage publié sous ce titre par M. Léon Bocquet, de Lille, et M. Ernest Hosten, archiviste de la malheureuse cité; un dithyrambe en l'honneur de l'héroïsme breton, de cette race « qui combat partout la dernière »; enfin une conférence faite à Rennes, le 24 mai 1918, sur l'effort gallois et Lloyd George. Des épisodes de la dernière guerre abondent dans ce petit volume; ils sont brefs, bien choisis et brillamment contés. Ch. B.

— M. DUTRÈB et P.-A. DE GRANIER DE CASSAGNAC. *Mangin* (Paris, Payot, 1920, in-12, 252 p.; prix : 7 fr. 50). — Biographie alerte, vibrante, du grand chef; apologie qui se termine en apothéose. Les auteurs auraient pu écourter les citations empruntées à leurs devanciers; mais, comme ils n'oublient jamais de citer leurs auteurs, on profite quand même de ce bien commun. Ils avaient à expliquer la disgrâce qui écarta du front pendant plusieurs mois l'homme aux rudes coups de boutoir qui avait repris Douaumont et Vaux; ils le font, par une contre-offensive, en attaquant Painlevé et le parti socialiste qui avait poussé ce savant éminent à la présidence du Conseil. Quand Mangin, rappelé par Clemenceau, est mis à la tête de la X^e armée, il rencontre encore certaines hostilités, même parmi ses supérieurs, qui redoutent son ardeur téméraire, et c'est à Pétain que les auteurs s'en prennent. Dans le chapitre VIII, ils tracent un intéressant tableau de la politique à la fois ferme, modérée et humaine, de Mangin pendant le temps trop court où ce Lorrain, cet enfant de Sarrebourg, a commandé l'armée d'occupation du Rhin, et on leur sait bon gré de nous montrer, dans le général « aux mâchoires carrées », un homme courtois, bienveillant, heureux père de huit enfants, par qui il consent parfois à se laisser manœuvrer. Ch. B.

— Auguste TRÉVIS. *De Marseille à Tananarive (avril-juin 1917)* (Tananarive, impr. F. F. M. A., Faravohitra, 1919, in-16, 81 p.). — Un voyage pendant la guerre, à bord du *Natal*, le vieux courrier des *Messageries maritimes*, qui sombra quelques mois plus tard à

quelque distance de Marseille, la marche en zig-zag à cause des torpillages, une surveillance incessante de l'horizon, l'asile donné en cours de route aux naufragés du *Gange*, les récits des rescapés, l'escorte aux transports vers Salonique par les contre-torpilleurs et les canonnières : intéressants paysages de guerre notés par un écrivain et par un artiste.

R. L.-G.

— *War service of a siege battery 1916-1918.* — Brochure de 32 p. in-8° qui a été imprimée à Londres, mais qui a paru sans indication d'éditeur. Elle est anonyme et non mise dans le commerce; elle a été distribuée comme souvenir à tous les hommes qui composèrent la 133^e batterie lourde de l'armée britannique et rappelle les actions auxquelles cette batterie prit part depuis sa formation, en mai 1916; cette part fut considérable si l'on en juge par le nombre des tués et des blessés dont on nous donne le tableau. Une carte la montre établie autour d'Arras, près d'Ypres, à Oost-Dunkerque, devant le mont Kemmel, à Wailly, pour finir en avant de Cambrai, à Ruesnes, où elle tira son dernier coup le 4 novembre 1918. Joliment illustrée, bien imprimée, cette brochure ne devra pas être oubliée par les historiens de la Grande Guerre. L'auteur est un archiviste au P. Record Office qui a fait la guerre en qualité de capitaine d'artillerie. — Ch. B.

— Capitaine de frégate DE PERCEVAL. *La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916* (Paris, Payot, 1919, in-18, 190 p.). — La bataille navale du Jutland, livrée par les amiraux Beatty et Jellicoe à la flotte de haute mer allemande, le 31 mai 1916, devait faire l'objet d'une étude officielle de l'Amirauté anglaise. Cette étude a été ajournée, à la suite de diverses aventures, dont la disparition d'un livre de signaux de l'*Iron Duke*, qui portait précisément le pavillon de l'amiral Jellicoe (*The naval and military record*, 10 décembre 1919, p. 788). Le livre de M. de Perceval paraît, à mon sens, un peu tôt; son auteur aurait dû attendre l'apparition des rapports officiels anglais ou allemands et consulter les travaux spéciaux qui ont déjà paru, tels que *A description of the battle of Jutland* du commandant Frost (*United States naval Institute proceedings*, novembre 1919, p. 4829 et suiv.), le rapport du médecin en chef Hill, dont une analyse a figuré dans *The naval and military record* (19 novembre 1919), un article enfin, fort bien informé, de M. Bywater (*Through german eyes*, dans *The naval and military record*, 24 décembre 1919, p. 822). M. de Perceval, toutefois, a le mérite d'exposer, dans une langue qui n'est pas trop abstruse, les conditions générales et les circonstances particulières d'un événement militaire de grande importance pour le développement ultérieur de la guerre maritime. S'il n'est pas parvenu à savoir pourquoi est sortie la flotte allemande, il analyse avec précision les phases diverses du combat, ne cache aucune des erreurs commises par nos alliés, aucune des vertus militaires de nos ennemis. Il estime, avec les défenseurs de l'Amirauté et de l'ami-

ral Jellicoe, que la flotte anglaise ne pouvait détruire la flotte allemande, mais il pénètre très bien la psychologie des amiraux anglais, qui, en surestimant la valeur des torpilles, ont manifesté une sorte de timidité qui a pu sauver la flotte allemande; il souligne également la dangereuse hétérogénéité de la division Beatty et énumère un certain nombre de constatations qui, dès maintenant, ont été utilisées par les techniciens navals des divers États pour modifier leurs programmes primitifs, particulièrement aux États-Unis. En somme, c'est un livre qui, avec les réserves que nous énumérons, fait honneur à la marine française, et l'on regrettera, sans doute, qu'il ne porte pas l'estampille de la Section historique récemment créée. G. BN.

— Le tome V des *Fausse nouvelles de la Grande Guerre*, de M. le Dr LUCIEN-GRAUX (Paris, l'Édition française illustrée, 1919, in-16, 417 p.; prix : 7 fr. 50), offre le même genre d'intérêt, les mêmes qualités et les mêmes défauts que les précédents; mais il est plus que les précédents affreusement superficiel et dépourvu de plan. L'auteur y étudie le moral des différents belligérants avec des sources si disparates, si peu critiquées, que l'historien aura bien peu à y glaner. Un chapitre est consacré aux « inventeurs, devins et fétichistes ». Mais les inventeurs seuls méritaient un livre, et qui sait si M. Ginisty ne leur en consacrera pas un, analogue à celui qu'il écrivit naguère sur les inventeurs de 1870? Une chronologie des « scandales » de la guerre rendra seule, hélas! quelques services. G. BN.

— *L'hommage français*. Publications du Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés ». Conférences de MM. Paul ADAM, Georges LEYGUES, Daniel VINCENT, Lucien MILLEVOYE, Edmond HARAUCOURT, André MICHEL, etc... (Paris-Barcelone, Bloud et Gay, 1918; prix : 0 fr. 50 le fascicule). — Pendant les derniers mois de la guerre, le Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés » avait organisé une série de conférences destinées à faire connaître l'activité et les sacrifices des peuples associés contre l'Allemagne. Ces conférences, publiées depuis, forment une série de brochures qui traitent des sujets les plus divers : *l'Effort charitable de l'Amérique latine, le Brésil, la Pologne, la Protestation des peuples martyrs, l'Effort de l'aviation et de nos aviateurs, Nos villes martyres, l'Effort moral de nos pays envahis*. Les orateurs avaient surtout en vue de toucher un auditoire nombreux et varié; aussi ne faudrait-il pas chercher dans ces publications des documents inédits, ni même un exposé original des grands problèmes qui y sont effleurés, et nous ne pouvons que signaler leur intérêt rétrospectif. R. D.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

— W. M. Flinders PETRIE. *Some Sources of human history* (Londres, Society for promoting christian knowledge, 1919, in-12, 126 p.; prix : 5 sh.). — L'objet de M. Petrie, dans ce petit volume, est

d'appeler l'attention sur les catégories de faits et de documents si nombreux que l'histoire, telle qu'on la conçoit communément, laisse de côté. « Regardons deux cents volumes d'histoire dans un catalogue d'éditeur anglais quelconque, que trouverons-nous? Quantité de volumes sur l'Angleterre, pas mal sur l'Irlande ou l'Écosse, quelques-uns sur l'Europe moderne, l'Inde ou l'Australie, quelques-uns sur la Grèce et Rome. Rien sur la plus grande partie du monde et de l'histoire. Donc nos à-côté recouvrent la majeure partie de tout ce qui serait à connaître, et notre enseignement historique usuel peut être appelé une anthologie historique, rien de plus » (p. 47). M. Petrie consacre donc un chapitre aux documents que nous avons sur les immenses périodes antérieures à l'histoire écrite, un chapitre aux sources nombreuses qu'on néglige communément en pleine période d'histoire écrite, enfin un chapitre aux enseignements qu'on peut tirer de la coutume, qu'elle soit ou non imprimée dans des codes écrits.

Sans boudier contre le plaisir réel que procure la lecture de ce petit livre, il sera permis d'indiquer quelques réserves. M. Petrie nous dit (p. 16 et suiv.) qu'au troisième millénaire av. J.-C., seulement, la Grande-Bretagne a été séparée du continent. Quand on se rappelle le récit de l'expédition de César, on ne peut penser que le phénomène en question ait eu, dans les deux mille ans qui ont précédé César, une allure tellement plus rapide que dans les deux mille ans qui l'ont suivi. Il faudrait que les spécialistes, dans l'espèce les géologues, disposassent de preuves écrasantes pour nous empêcher d'ajouter mentalement quelques millénaires à la date donnée ici.

M. Petrie, par contre, donne généreusement neuf mille ans d'antiquité à la civilisation élamite (p. 23); même en laissant Naramsin en 3750 av. J.-C., cela paraît énorme. Il n'est pas besoin de dire que, pour l'Égypte, l'auteur est partisan de la « chronologie longue » (p. 49) : il ajoute 1460 ans aux dates d'Ed. Meyer, de R. Weill et de Borchardt. En tout ceci, il semble qu'il soit guidé, peut-être à son insu, par le désir de rattacher les plus anciennes couches de l'art susien ou égyptien à l'époque magdalénienne, ce qui, même avec ces excès, ne se laisse pas réaliser aisément. Il n'est pas assez tenu compte par lui des possibilités de régressions locales et même générales; cependant, le fait même de l'art magdalénien paraît être un avertissement très net en ce sens.

A propos de l'influence que le système métrologique des Babyloniens a pu exercer dans l'Étrurie comme dans l'Extrême-Orient (p. 78), l'auteur n'indique pas clairement à quelle date reculée il la fait remonter dans le temps; il semble bien que le commerce phénicien et grec, d'une part, l'empire achéménide, d'autre part, la rendent moins mystérieuse, à condition de ne pas l'antidater.

Enfin, M. Petrie n'eût pas dû réveiller les quatre cent mille esclaves d'Athènes (p. 117) : M. Beloch a expliqué l'origine de cette monstrueuse exagération.

E. C.

— P. CLOCHÉ. *La politique thébaine de 404 à 396 av. J.-C.* (extrait de la *Revue des Études grecques*, 1918, p. 315-343). — L'auteur cherche à analyser le changement qui s'est produit dans la politique extérieure de Thèbes entre 404, époque où cet État est encore ennemi acharné d'Athènes, et 396, époque où il devient ennemi non moins décidé de Sparte. Aperçus intéressants sur les divisions intestines des dirigeants béotiens et leurs répercussions. L'auteur me paraît ne pas attacher assez d'importance aux inquiétudes soulevées en Béotie par les interventions de Sparte en Thessalie (p. 333). Pourquoi dit-il (p. 338, note) qu'il y avait vingt-deux béotarques? — E. C.

— Richard Orlando JOLLIFFE. *Phases of corruption in Roman administration in the last half-century of the Roman Republic* (Wisconsin, Collegiate Press, George Banta, Menasha, 1918, in-8°, xi-109 p.). — Cette thèse de doctorat étudie les principales variétés de corruption dans l'administration romaine pendant la seconde moitié du dernier siècle de la République. Par ce terme général de corruption, l'auteur a entendu les concussions, les pillages, les vols, les trafics et les bénéfices illicites de tout genre. Dans ce sujet rebattu, il ne pouvait évidemment pas aspirer à l'originalité, mais il a su du moins réunir, interpréter, mettre en lumière les principaux textes, surtout naturellement ceux de Cicéron, et composer un tableau intéressant. Les deux premiers chapitres énumèrent les profits que pouvaient procurer à un chef d'une armée ou d'une flotte les contributions des provinciaux, les réquisitions, le butin, les guerres illégales, les ventes d'exemptions, de congés. Le troisième chapitre est consacré aux cadeaux plus ou moins volontaires des princes, clients et vassaux; le quatrième aux profits retirés de la *legatio libera*, des ambassades et des diverses députations.

Ch. L.

— Donald MAC-FAYDEN. *The History of the Title « Imperator » under the Roman Empire* (Chicago, University of Chicago Press, 1920, in-8°, 67 p.). — Cette étude, sur le titre d'*Imperator* sous l'Empire romain, expose d'abord sommairement l'emploi du mot sous la République et développe ensuite la thèse suivante : *Imperator* n'est ni pour César la désignation de l'*imperium* proconsulaire à vie, ni pour Auguste un nom propre. Les théories de Mommsen sur ce point sont fausses et contradictoires; les textes de Suétone et de Dion Cassius sont des anachronismes. Après 45 av. J.-C., César a laissé au mot *imperator* son sens primitif; Auguste ne l'emploie que d'une façon très irrégulière de 43 à 40 ou 38 av. J.-C.; il le prend ensuite comme prénom, mais son vrai titre jusqu'à la fin de son règne est *Caesar*, *Caesar Augustus*, et son appellation préférée *princeps*. Théoriquement, ce prénom d'*imperator* ne représente toujours qu'une distinction militaire et non un titre de compétence; c'est peu à peu seulement qu'il prend un caractère monarchique, surtout sous l'influence d'Agrippa, des provinciaux et particulièrement des Orientaux. M. Mac-

Fayden continue ensuite l'histoire de ce titre jusqu'à la fin de l'Empire. Tibère, Caligula et Claude cessent de l'employer comme prénom et le réservent pour les salutations militaires, en préférant pour l'usage civil le mot *princeps*. Néron n'emploie que rarement *imperator* prénom, sauf sur les monnaies ; à partir de Vespasien, il redevient définitivement prénom jusqu'au Bas-Empire, où il finit par être remplacé par *dominus noster* jusqu'à sa reprise par Charlemagne. Depuis Vespasien, le caractère de plus en plus militaire de l'Empire développe dans le langage courant l'emploi du mot *imperator* à côté du mot *princeps*, qui cependant reste le plus usuel en Occident. Les résultats obtenus par l'auteur paraissent concluants. Ils reposent sur une étude minutieuse et très clairvoyante des textes littéraires, épigraphiques et numismatiques ; ils constituent une excellente dissertation.

Ch. L.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— *Prussianos de Hontem e Alemães de Hoje (1790-1914). As impressões de um diplomata português na corte de Berlim. Correspondência oficial de D. Alexandre de Sousa e Holstein, primeiro ministro de Portugal na corte da Prussia, no tempo de Frederico-Guilherme II (1789-1790)*, com prefácio, introdução e notas por António FERRÃO (Coimbra, Imprensa da Universidade, in-8°, CXXXIX-213 p.). — Alexandre de Sousa et Holstein était fils d'un Portugais, ayant résidé à Vienne, et d'une princesse de Holstein. Il juge avec une vraie finesse, que lui donnait sa connaissance des mœurs allemandes, des intrigues de la cour de Berlin. Les quarante-sept rapports que publie M. Ferrão sont d'un véritable intérêt et nous devons le louer de nous les avoir fait connaître. L'éternelle Allemagne !

— H. VON KUHLE, General der Infanterie. *Der deutsche Generalstab in Vorbereitung und Durchführung des Weltkrieges* (Berlin, Mittler ; prix : 27 m.). — L'auteur, qui a servi pendant plus de vingt ans au grand État-major, était en situation de donner les renseignements les plus utiles et les plus certains sur la préparation de l'armée allemande à la guerre. Sur ce point, son livre rendra de réels services. Par ailleurs, le général von Kuhl est tellement aveuglé par ses préjugés qu'il nie l'existence d'un puissant parti militaire en Allemagne, qu'il attribue à la Russie et à la France des intentions d'offensive telles que la pacifique Allemagne fut bien obligée de s'armer jusques aux dents pour repousser leur attaque, que l'initiative de la mobilisation en 1914 a été prise par la France, etc. Il est affligeant de constater chez le même homme à la fois tant de conscience et une aussi complète absence d'esprit critique.

Ch. B.

— Dr Ludwig DEPPE. *Mit Lettow-Vorbeck durch Afrika* (Berlin, Scherl ; prix : 24 m.). — Le Dr Deppe était directeur de l'hôpital de

Tanga, dans l'Est africain allemand, quand le général de Lettow-Vorbeck commença les opérations militaires pour la défense de cette belle colonie en 1914; il resta auprès de lui jusqu'en novembre 1918. Pendant ces quatre années, il tint un journal, qu'il publie aujourd'hui; il y ajoute de nombreuses photographies. Ce journal nous fait connaître comment le corps expéditionnaire put s'approvisionner en vivres et en munitions pendant cette longue et dure campagne. A la fin, il ne restait plus auprès du général que 155 blancs, et la famine creusait chaque jour de nouveaux vides dans cette poignée d'hommes résolus.

Ch. B.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

— LÉON VAN DER ESSEN. *A short history of Belgium*. Seconde édition (Chicago, Illinois, the University of Chicago Press, 1920, in-8°, 198 p.; prix : 1 dol. 50 c.). — H. VAN DER LINDEN. *Belgium. The making of a nation*, translated by Sybil JANE (Oxford, at the Clarendon Press, 1920, in-8°, 356 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Van der Essen est professeur d'histoire à l'Université de Louvain; M. Van der Linden à celle de Liège, tous deux disciples de Piérrenne et particulièrement qualifiés pour présenter au grand public le complet développement de leur petite patrie depuis les plus anciens temps jusqu'à la dernière guerre. Le résumé de M. Van der Essen avait paru pour la première fois aux États-Unis en 1916; il est réédité aujourd'hui avec un chapitre nouveau sur la Belgique pendant la guerre. Quelques bonnes photographies, deux cartes lithographiées, une bibliographie trop sommaire et un index ajoutent de l'agrément et de l'utilité à ce bon manuel. — Le travail de M. Van der Linden est une traduction d'un volume qui avait déjà paru à Paris en 1918 sous le titre de *Vue générale de l'histoire de Belgique*; mais l'auteur a récrit spécialement pour l'édition anglaise les chapitres sur la Belgique depuis 1831. Cinq bonnes cartes et un index, pas de bibliographie. — Il est touchant de voir qu'en pleine guerre Liège et Louvain ont travaillé parallèlement à rappeler le passé si agité, parfois si confus, du peuple belge et à montrer comment de cette poussière d'états est sortie une nation capable de faire tête au puissant empire germanique et, dans un élan d'héroïsme, d'en ralentir la marche foudroyante. Honneur à ces vaillants!

Ch. B.

— Université de Liège. *Ouverture solennelle des cours, le 11 novembre 1919* (Liège, impr. Poncelet, 1919, in-8°, 128 p.). — Dans le discours prononcé par le recteur, M. Eugène HUBERT, on trouvera un rapide aperçu de la correspondance adressée à Louis XVI par les ministres qu'il entretenait auprès de la cour de Bruxelles. Cette correspondance doit être publiée prochainement sous les auspices de la Commission royale d'histoire.

Ch. B.

HISTOIRE D'EXTRÊME-ORIENT.

— NARENDRA NATH LAW. *Studies in ancient Hindu Polity*. Vol. I (Londres, Longmans, 1914, in-8°, xlv-203 p.). — Une phalange d'Hindous contemporains, qui cherchent dans l'histoire des justifications de leur patriotisme, s'est donné à tâche de révéler à l'Occident que la production intellectuelle de l'Inde, à travers sa longue évolution, ne s'est pas bornée, comme nous le supposons trop souvent, à élaborer des œuvres d'inspiration religieuse. De fait, nous savions dès longtemps que les Aryens d'Asie ont possédé une littérature juridique; mais notre attention n'avait guère été attirée sur les doctrines politico-économiques contenues dans les *nītiçāstras*. Ce domaine comporte cependant une littérature fort étendue, dont les principaux monuments sont imputables à Kauṭilya, à Kāmandaka, à Çukra, à Abu'l Fazl. M. N. N. Law s'attache ici à nous donner une idée du contenu de l'*Arthaçāstra* de Kauṭilya, la plus ancienne autorité en la matière. Le lecteur y trouvera mention de toutes sortes de dispositions que doit prendre le souverain pour régir l'économie de son royaume dans l'intérêt (artha) de l'État, qui est d'ailleurs celui du peuple : surveillance des mines et des irrigations, de l'élevage, des chasses, des voies de communication, terrestres, fluviales ou maritimes, enfin de la santé publique. Quatre-vingts pages sont consacrées à décrire une organisation pratique de la justice qu'il y aurait lieu de comparer aux conceptions théoriques des *dharmaçāstras*.

L'ouvrage est précédé d'une substantielle introduction par M. Radhakumud Mookerji, auteur d'une précieuse histoire de la navigation indienne (*Indian Shipping*). Ce dernier s'attache à démontrer, par la considération intrinsèque de l'*Arthaçāstra*, que Kauṭilya, son auteur, ne fait qu'un avec Cāṇakya, ministre de Candragupta. L'œuvre appartiendrait donc, comme l'enseigne la tradition indigène, au IV^e siècle av. J.-C., et elle procéderait non d'une école de théoriciens anonymes, mais du ministre même des finances du grand empereur de la dynastie Maurya. On ne discute point la question de savoir si l'œuvre, attribuée à une date aussi reculée, n'a pas été l'objet de remaniements ou d'additions ultérieures. On note du moins certaines correspondances significatives entre l'*Arthaçāstra* et l'ouvrage de Mégasthène, qui fournit un point de repère chronologique.

P. M.-O.

— RADHAKUMUD MOOKERJI. *The fundamental unity of India, from hindu sources* (Londres, Longmans, Green et C^{ie}, 1914, in-16, xx-140 p., et une carte; prix : 0 sh. 6 d.). — Véritable plaidoyer *pro domo* du patriotisme hindou, cet ouvrage intéressera au même degré historiens et géographes. Il proteste contre le préjugé qui, sous prétexte d'objectivité, incline la plupart des indianistes contemporains à

ne voir dans l'Inde qu'un chaos de races sur un territoire qui serait plutôt un continent qu'un pays délimité par des frontières naturelles. Le double bassin de l'Indus et du Gange, avec ou sans la péninsule du Dekkan, constitue une contrée qu'au nord les plus hautes montagnes du globe séparent de la façon la plus nette du reste de l'Asie. L'aryanisation de ce double bassin (āryavarta), complétée par l'aryanisation partielle et subséquente de l'immense plateau méridional (Dākṣiṇāpatha), unifie devant l'histoire un pays dont la nature même a fait un bloc cohérent. Peu importe donc que les plus vieux noms de l'Inde, l'antique Bhāratavarṣa ou le Jambudvīpa, dont Aṣoka se proclamait roi, ne constituent pas la totalité des territoires asiatiques aujourd'hui soumis à la « Pax Britannica » ; les frontières ont varié à travers les siècles, mais à toute époque elles englobent toutes les contrées où vivent des hommes qui se déclarent issus de Bharata, comme les Romains de Romulus, vénèrent les sept rivières, les sept montagnes, les sept villes sacrées et communient dans les mêmes croyances hindouistes, fond commun de l'orthodoxie brāhmanique, de l'hérésie bouddhique ou jaina, ainsi que des cultes sectaires. La formidable masse humaine, qui trouve dans la *Mahābhārata* son épopée nationale, honore la mémoire d'antiques monarques légendaires, dont l'énumération est entourée du même respect qu'accordent leurs fidèles à la liste des Bouddhas ou des Jinas d'autrefois. Elle fut brassée, par intermittences, en une même unité politique, par l'action conquérante de souverains qui appartiennent à l'histoire : un Aṣoka, un Candragupta, un Harṣavardhana. Aujourd'hui même, en une imposante cohésion, elle aspire à tenir sa place dans l'assemblée des nations pour y préconiser le culte de l'esprit, qui doit défendre l'humanité contre les risques de retour à la barbarie.

Cette argumentation en faveur de l'unité de l'Inde s'appuie sur un grand nombre de textes ; elle démontre, sans contestation possible, que les peuples hindous se reconnaissent des traditions communes. Elle omet, par contre, de signaler ce qui a manqué à la civilisation indienne pour constituer un patriotisme effectif en face de tant d'invasions étrangères, scythes, grecques, musulmanes, mongoles. Elle se garde d'indiquer les concessions que la culture hindoue doit faire à l'Islam dans la détermination de l'idéal indien actuel et futur. Toutefois, elle a le rare mérite de mettre en évidence qu'une même théorie de la souveraineté se rencontre dans les brāhmaṇas, dans les épopées, dans les purāṇas, et que cette théorie coïncide avec celle qui consacre la domination universelle d'un Illuminé, sauveur du monde. L'empereur Aṣoka, véritable *cakravartin*, met en mouvement la roue de la loi (dharma), tout comme le Bouddha, ascète prestigieux et dieu solaire. Pour chacun des souverains mythiques, dont l'existence est rejetée dans le plus lointain passé, la mémoire indienne conserve le nom du « chapelain » qui était son maître religieux : ces couples indissolubles de noms prouvent que le trône reposait sur les mêmes

bases que l'autel. L'Inde fut possédée, à vrai dire, d'un rêve perpétuel d'impérialisme, mais cet impérialisme est d'ordre tout spirituel. Bien que la *Bhagavad Gîtâ* paraisse quelquefois identifier le déchaînement de la force brutale à la réalisation du devoir, l'ambition indienne vise à conquérir non des provinces volées aux peuples voisins, mais des terres mystiques (bhûmis) qu'il faut maîtriser pour parvenir au salut. Les unificateurs du pays furent donc moins ses rois que ses héros religieux, historiques ou légendaires. Sa victoire universelle (digvijaya) assure à Camkara un empire sur les esprits plus sûr que la consécration des souverains par le sacrifice du cheval (acvamedha). Disons-nous que la « catholicité » hindoue n'est pas de ce monde ? Elle en fait partie, à coup sûr, par son apostolat de la compassion et, M. R. Mookerji le proclame en toute justice, par son culte de la spiritualité.

P. M.-O.

— Charles B.-MAYBON. *Histoire moderne du pays d'Annam, 1592-1820* (Paris, Plon-Nourrit, 1920, in-8°, xiv-419 p.; prix : 30 fr.). — L'Annam, étudié dans ses croyances et ses mœurs indigènes par le P. Cadière, dans son histoire ancienne par M. H. Maspero, a trouvé en M. Charles B.-Maybon un narrateur de son histoire « moderne » et, à bref délai, espérons-le, de son histoire « contemporaine ». La période considérée ici s'étend depuis la restauration des Lê (1592), dynastie fondée au xv^e siècle, lors de l'élimination de la domination chinoise, mais en partie éclipsée par l'usurpation de la famille des Mac, jusqu'à la mort de Gia-long (Nguyen-anh) en 1820, premier souverain annamite protégé par la France, en vertu du traité de Versailles (1787). Ce laps de temps comprend d'une part l'activité de la famille des Trinh au Tonkin, de celle des Nguyen en Cochinchine, puis la révolte des Tay-son ; de l'autre l'action des missions jésuites et autres, ainsi que des entreprises commerciales européennes. Les deux facteurs, qui, jusque-là, demeuraient dans une certaine mesure étrangers l'un à l'autre, en viennent à s'associer à partir d'un épisode non moins significatif que dramatiquement saisissant : l'assistance accordée par Pigneau de Behaine au dernier rejeton des seigneurs de Cochinchine, traqué par les rebelles victorieux. La seconde moitié du livre se trouve ainsi consacrée à l'étude du concours que ces deux personnages se prêtèrent l'un à l'autre, en une collaboration qui aboutit à cette ère dite de Gia-long, où s'inaugure une dynastie impériale, où s'organise une grande œuvre administrative, où s'exerce, sous les auspices d'un monarque indigène supérieurement doué, l'influence de la France. Pour la première fois, cette histoire se trouve écrite par un érudit également apte à tirer parti de nos documents officiels et des chroniques annamites, des archives des missions ou des compagnies commerciales ou des récits de voyageurs, bref de toutes les sources dont l'énumération compose la *Bibliotheca Indosinica* de M. H. Cordier, que tout désignait pour préfacer le présent ouvrage. De telles publications consacrent à distance et sur un autre plan l'œuvre de l'évêque d'Adran

et de Francis Garnier : il est heureux que les Français n'aient pas laissé à d'autres le mérite de conquérir à la science historique la connaissance d'un pays qu'ils ont assumé la tâche de guider dans la poursuite de ses destinées. P. M.-O.

— F. S. COUVREUR. *Géographie ancienne et moderne de la Chine* (Hien-hfen, impr. de la Mission catholique, 1917, in-8°, 425 p.). — Le présent ouvrage est la dernière publication du P. Couvreur, qui l'avait préparé de longue date et y mit la dernière main à quatre-vingt-deux ans, avant de s'éteindre deux années plus tard, en 1919. L'infatigable travailleur, auquel nous devons, entre autres travaux, un excellent dictionnaire chinois-français et de sûres traductions des classiques (les *Quatre Livres*, le *Cheu King*, le *Chou king*, le *Li hi*, le *I li*, le *Tch'ounn ts'iou* et le *Tso tchouan*), a fait, cette fois encore, œuvre de grande utilité en compilant ce répertoire des noms des provinces et des villes chinoises sous les différentes dynasties. On sait combien ont varié, à travers les vicissitudes d'une histoire agitée, souvent confuse, les désignations géographiques de l'Empire du Milieu et des régions avoisinantes, tantôt soumises, tantôt soustraites à son influence. En dressant des tables destinées à fixer des précisions, l'auteur a rendu un service des plus signalés. Ces tables sont obtenues : la première (p. 1 à 222) par le dépouillement du *Ta ts'ing i l'oung tcheu*, édité sous K'ien l'oung, réédité sous Kouang siu ; — la seconde (p. 223 à 227) par l'énumération des neuf provinces du grand Yu (cf. le chap. du *Chou king* intitulé *Tribut de Yu*) ; — la troisième (p. 229 à 266) par la consignation des noms géographiques du *Tch'ounn ts'iou* et du *Tso tchouan*. Un index alphabétique collige les noms qui figurent dans la première de ces tables, malheureusement sans établir les correspondances avec les deux autres. Des cartes exposent topographiquement le contenu de ces diverses tables.

Cette analyse montre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas demander à ce volume. Le lecteur n'y trouvera pas un mot de description de nature à faire connaître la terre chinoise ou ses habitants. Il importe qu'à cet égard le titre ne fasse point illusion. Le livre apporte un répertoire de noms, les uns fort anciens, les autres relativement modernes, mais rien de plus ; il n'a que le titre de commun avec la *Géographie de l'Empire de Chine*, par le P. L. Richard (Changhai, impr. de la Mission catholique, 1905), qui énumère, sous leurs noms modernes, les préfectures, sous-préfectures et villes notables et fournit d'abondants renseignements sur les contrées, ainsi que sur les hommes. L'ouvrage du P. Couvreur est donc un travail non de géographie, mais d'érudition littéraire. Cependant, on se méprendrait d'une autre façon encore si l'on supposait qu'il exprime un effort de critique. Il consiste en un répertoire que s'est construit, pour son propre usage, le traducteur des chroniques de Lou et du *Chou king*. Mais il ne renferme aucune bibliographie, soit chinoise, soit européenne, et n'apporte aucun renseignement sur l'état actuel de la cri-

tique historique en ces matières. Quiconque voudra utiliser ce volume devra au préalable s'initier à l'histoire de la géographie chinoise en prenant connaissance de la décisive étude de Chavannes, *les Deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise* (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, t. III, p. 214-247). Il complétera cette initiation par le dépouillement des travaux parus depuis lors sous les auspices de notre École d'Extrême-Orient et trouvera quelques indications dans un bref article de G. Vacca (*Note sulla storia della cartografia cinese; Riv. geografica italiana*, t. XVIII, fasc. 3, 1911). On se mettra ainsi en mesure d'apprécier le degré exact de valeur et d'utilité d'un travail qui, malgré sa publication toute récente, doit trouver place dans l'intervalle entre le *Dictionnaire historique des villes de la Chine*, composé par Ed. Biot en 1842, et les recherches de la sinologie contemporaine. En situant l'ouvrage dans la série des œuvres de sinologie, nous ne prétendons nullement le présenter comme périmé dès son apparition : ce livre restera toujours à sa façon définitif, puisqu'il constitue un index géographique complet des classiques. Aussi bien l'entrée dans l'histoire ne consacre-t-elle pas une vie de savant telle que celle qui vient de finir après avoir grandement honoré la science française? — P. M.-Ö.

— Dr Attilio FOCHERINI. *L'aurore d'un droit de la guerre chez les anciens Chinois* (Lausanne, Dupuis, 1918, in-8°, 38 p.). — Juriste adonné à l'étude du droit international, M. A. Focherini ne fait pas dans cet opuscule œuvre de sinologue. Il a relevé, dans un petit nombre de sources de seconde main, ou pour mieux dire presque exclusivement chez le P. de Mailla, des citations disparates relatives à la conception que se faisaient de la guerre les anciens Chinois; et il a conclu bien vite, de quelques déclarations antibelliqueuses ou humanitaires, que l'Empire du Milieu, dès les temps les plus anciens, « enseignait et pratiquait » certains « principes du droit de la guerre ».

L'exposé est vivant, et les textes cités doivent en effet être pris en considération, mais ils expriment un idéal dont la pratique est imputée à des souverains, pour une grande part légendaires, bien plutôt qu'un droit positif régissant les mœurs réelles. Les faits que M. A. Focherini eût été vraiment fondé à invoquer à l'appui de sa thèse, il les trouvera dans un récent ouvrage du Dr S. Tcheou-Wei, *Essai sur l'organisation juridique de la Société internationale* (Genève, Atar, et Paris, Crès, 1919) : ouvrage dont il appert que, pendant la longue anarchie qui sévit en Chine entre le ^{vi}e et le ⁱⁱe siècle av. J.-C., différents conflits entre des royaumes rivaux furent conjurés par des arbitrages, dont une certaine procédure commençait à s'instituer. Le même livre rappelle aussi qu'au moyen âge il existait à Pékin une cour permanente de justice internationale, la « Haute-Cour extérieure », qui statua en mainte circonstance sur des différends entre des États vassaux de la Chine.

Une connaissance un peu plus étendue de l'histoire ou de la littérature des Céléstes eût révélé à M. Focherini une contre-partie de l'humanitarisme, dont l'expression l'a séduit. A cette époque, dite des royaumes combattants, dont nous venons de faire mention, Wei-yang, dans son *Chang-tseu*, préconise le militarisme, qui faisait la force du royaume de Ts'in, la Sparte chinoise. Quoique taoïste, Lu-pou Wei s'exprime en citoyen de cette nation militaire : la guerre, dit-il, même offensive, est légitime si elle tend à châtier un prince en révolte contre son suzerain ou devenu le tyran de son peuple. Cette conception « punitive » de la guerre, qui suppose au-dessus des États confédérés ou vassaux un fils du ciel, arbitre du monde, fut toujours la doctrine classique : elle justifiait la possession permanente d'une armée qui, comme celle de Rome, s'absorba dans une lutte toujours renouvelée contre les « barbares » menaçants, aux confins de l'Empire. Aussi, quoique la guerre ait été maudite par Lao-tseu et abhorrée par Confucius, le dieu de la guerre, Kouan-koung, n'a pas cessé d'occuper une place importante dans le panthéon chinois. — P. M.-O.

— Feng-Hua HUANG. *Public debts in China* (New-York, Columbia University; Londres, Longmans, 1919, in-8°, 105 p.; « Studies in history, economics and public law », t. LXXXV, n° 2). — En décrivant sous ce titre l'histoire financière de la Chine contemporaine, M. Huang s'est efforcé de fournir une base positive à la politique économique de son pays, entravé dans son développement par l'obligation de verser à l'étranger des indemnités et des intérêts considérables, dont il se trouve grevé par la conclusion de nombreux emprunts à l'extérieur. La question financière paraît en effet devoir décider de l'avenir de la Chine, car la dépendance à l'égard de l'argent étranger risque de faire du pays une éternelle victime de compétitions internationales. La situation serait moins inquiétante pour un patriote, non pas, sans doute, car les exigences de la vie moderne s'y opposent, si l'État avait pu, comme avant 1842, n'avoir aucune dette publique, mais s'il avait réussi à emprunter principalement à l'intérieur de ses frontières. Malheureusement, la liquidation des frais de la guerre avec le Japon contraignit à des tractations avec les divers groupements politiques de l'Europe; la construction des chemins de fer fut l'occasion de solliciter l'Amérique, et le Japon devient chaque jour plus gros créancier de la nouvelle République. Le livre n'intéressera pas que les Chinois. Il constitue un chapitre d'histoire économique qui ne pouvait être rédigé avec plus de compétence et de précise objectivité. Ajoutons que le lecteur français d'aujourd'hui y pourra puiser des renseignements sur les emprunts consentis au gouvernement chinois tant par la France que par les puissances centrales de l'Europe et trouver matière à réflexions sur la situation d'un peuple que la force des choses a mis, pour un temps au moins, dans la vassalité financière à l'égard d'autres nations.

P. M.-O.

— A. GÉRARD. *L'Extrême-Orient et la paix* (Paris, Payot, 1919, in-16, 223 p.). — Ce volume constitue une suite de l'ouvrage antérieur : *Nos alliés d'Extrême-Orient* (1918), où M. A. Gérard traitait de la participation du Japon et de la Chine à la guerre mondiale en 1917 et 1918. Il expose, vus de haut, avec la double sérénité de l'historien moraliste et du diplomate, les événements que retrace, dans leur complexité touffue, le chapitre xiv de l'ouvrage de G. Maspero (*la Chine*, 2^e éd., Paris, Delagrave, 1918), et dont M. J. Rodès, dans ses *Dix ans de politique chinoise* (Paris, Félix Alcan ; l'avant-dernier volume, *la Fin des Mandchous*, parut en 1919), a scruté les origines. L'optimisme officiel et la réserve qui accompagnent inévitablement un exposé fait par celui qui fut tour à tour ministre de France à Pékin et ambassadeur à Tokio ne font point tort à la perspicacité de l'auteur, mais le dissuadent de critiquer, aussi vivement que le peuvent faire d'autres historiens, les événements et les hommes. Mais le lecteur s'en trouve dédommagé quand il rencontre dans l'ouvrage de fines analyses de l'esprit chinois (ch. III) et des études sur les hommes d'État de la Chine et du Japon modernes (iv et v). En ce qui regarde le présent et l'avenir immédiat, M. A. Gérard ne paraît pas très inquiet des différends sino-japonais ; il estime que l'influence de l'Empire du Soleil Levant, de plus en plus prépondérante, n'empêchera pas la Chine de poursuivre ses destinées propres, de même, dirait-il volontiers, que l'hégémonie mongole ou mandchoue n'a pas entravé l'évolution de l'Empire du Milieu. Il se plaît à saluer dans la culture chinoise un idéal jusqu'à un certain point comparable à celui du monde gréco-romain (p. 92 et suiv.), et à fonder sur cette secrète affinité l'espoir de futures collaborations toujours plus intimes entre l'Orient et l'Occident.

P. M.-O.

HISTOIRE DE DANEMARK.

— Johannes STEENSTRUP. *Le Slesvig*. Hommage du peuple danois aux armées alliées offert par l'Alliance française de Copenhague (Copenhague, Vilhelm Tryde, 1920, in-8°, 38 p.). — Plaquette tout à fait charmante qui contient le cri de reconnaissance d'un Danois envers les peuples qui ont libéré la partie danoise du Slesvig. On nous y raconte l'histoire de la région au nord de l'Eider, on nous y montre comment la partie méridionale en a été envahie peu à peu par l'élément allemand ; mais, au nord, la langue danoise a toujours été parlée ; la civilisation qui s'est développée dans le pays est une civilisation danoise ; des habitants du Slesvig ont contribué à la gloire du Danemark, ainsi le peintre C.-V. Eckersberg, le sculpteur H.-V. Bissen, le journaliste Jens Jessen. Les Prussiens, depuis 1866, n'ont pas réussi à se rendre maîtres de ce pays. Le paysan du Slesvig a continué à cultiver la terre de ses aïeux, en a développé les richesses et, malgré les menaces allemandes, en est resté le maître. De jolies illustrations

ajoutent encore à la valeur de ces pages, écrites par l'historien des invasions normandes en France, qui connaît bien notre pays et éprouve pour lui une grande amitié.

C. PF.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Sociedad de Estudios Históricos Castellanos. *Crónicas de antaño tocantes a la M. N. y M. L. villa — ciudad después — de Medina de Rioseco*, sacadas del archivo municipal por Mancio DE PRADO, y publicadas por Valencia CASTAÑEDA (Valladolid, 1915, in-8°, XII-238 p.). — *Don Alvaro de Luna, según testimonios inéditos de la época* por León DE CORRAL (Valladolid, 1915, in-8°, 122 p.). — *Documentos de la Iglesia Colegial de Santa María la Mayor (hoy Metropolitana) de Valladolid. Siglos XI y XII*, transcriptos por Don Manuel Mañueco VILLALOBOS y anotados por Don José Zurita NIETO (Valladolid, 1917, in-8°, x-393 p.). — *Apuntes documentados sobre el año de la muerte del Conde Don Pedro Assurez y acerca de su sepultura, epitafio y aniversario en la S. I. M. de Valladolid*, por José Zurita NIETO (Valladolid, 1918, in-8°, v-121 p.). — Le premier volume de la Société des Études historiques de Castille est consacré à Medina del Campo, la ville des célèbres foires du nord de l'Espagne. Il s'agit, non d'une étude accompagnée de documents, mais de mémoires tirés des archives municipales, sans notes et sans références. On y apprend tout de même pas mal de choses. Comme le volume s'arrête au commencement du XVII^e siècle, l'auteur a voulu compléter les gouverneurs de Medina del Campo, en donnant sur les derniers almirantes de Castille quelques renseignements intéressants. Je ne vois pas qu'il ait eu connaissance du mémoire publié dans les *Memoorias de la Academia de la Historia*, t. XII, par D. Césareo Fernández Duro. — Le second traite du fameux connétable Don Alvaro de Luna, décapité par D. Juan II de Castille. Un document, trouvé à Valladolid, du XVI^e siècle et se rapportant au marquis de Villena, cite un nombre important de témoignages concernant les diverses péripéties de la mort d'Alvaro de Luna. Naturellement, il en est de négligeables; mais l'ensemble a cependant une certaine valeur. — Les documents du XI^e et du XII^e siècle de Sainte-Marie-la-Grande ont une véritable importance; il en est d'écriture visigothique et d'écriture française. Ils ont été bien commentés par D. José Zurita Nieto. Le fac-similé de la charte de 1129 par le comte Rodrigo Martínez Osorio est très curieux. — Nous devons au même D. José Zurita Nieto une note sur la sépulture du comte Don Pedro Assurez, publiée le jour du huitième centenaire de sa mort. M. Nieto y discute l'opinion des anciens érudits espagnols et conclut à l'existence de la sépulture et de l'épithaphe dans l'église de Sainte-Marie-la-Mayor de Valladolid.

A. M.-F.

— *Origen y vicisitudes de los títulos profesionales en Europa*,

especialmente en España. Discurso leído ante la Real Academia de la Historia, por D. Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ (Madrid, 1920, in-4°, 192 p.). — M. Ibarra a entrepris une étude sur les guilds (titre industriel) et les grades universitaires (titre universitaire), dans son ensemble et plus particulièrement en Espagne. Il montre une très sérieuse compétence pour les pays étrangers à l'Espagne et une plus grande encore pour son pays propre, dont il critique les derniers décrets relatifs à l'instruction publique. Une nécrologie de D. Eduardo de Hinojosa y Naveros, correspondant de l'Institut de France, né à Alhama (Grenade), le 25 novembre 1852, que remplace M. Ibarra, donne encore plus de prix à son discours.

A. M.-F.

— *Biblioteca de la Excma Diputación de Viscaya. Ensayo de un Catálogo de la Sección Vascongada por Darío de Areteo con un prólogo de Don Carmelo DE ECHEGARAY. Autores (Bilbao, 1919, in-8°, 455 p.).* — C'est un essai d'une bibliographie basque, formée par noms d'auteurs. A l'énoncé du titre, font suite le nombre de pages, le format, les mentions dans d'autres catalogues, par exemple Vinson, Allende Salazar, Sorraïn, etc. Les ouvrages, comme la *Biblioteca bascongada*, qui contiennent cinquante-deux fascicules, ont été détaillés. Il faut louer la Diputación de Viscaya du soin qu'elle a mis de former cette bibliographie.

A. M.-F.

— Luis CARRETERO. *La cuestión regional de Castilla la Vieja. El regionalismo Castellano* (Segovia, Ant. San-Martin, 1918, in-8°, xi-446 p.; prix : 5 pesetas). — Le mouvement régionaliste ne se limite pas en Espagne à la Catalogne et aux provinces basques; il y a aussi un régionalisme castillan. La vieille Castille, notamment, désirerait reconstituer sur une base nouvelle son ancienne autonomie. M. Carretero recherche dans son livre quelles sont les contrées qui se rattachent à la vieille Castille; il décrit les traits caractéristiques des habitants, les coutumes et les institutions, l'état économique et financier de la région. Les aspirations des vieux Castillans sont plus modérées que celles des Catalans; elles n'aboutissent ni au nationalisme ni au séparatisme. Elles réclament une plus grande décentralisation au profit de la commune, du district, de la province et de la région. Enclavé entre la Biscaye et les Asturies, Santander est le port naturel de la Castille. Ce n'est pas une ville basque ni asturienne, mais castillane. Les « hidalgos » de la montagne de Santander (le romancier José de Pereda par exemple) exagèrent le particularisme local en distinguant la Cantabrie ou la Numancie de la vieille Castille. En somme, les mêmes provinces qui constituèrent autrefois le royaume de vieille Castille doivent se fédérer aujourd'hui pour former la région du même nom; mais, tout en observant les lois de l'histoire et de la géographie, il convient de respecter dans le groupement qui se prépare la volonté des populations participantes.

J. R.

— José M. DE PEREDA. *Dans la montagne (Peñas arriba)*. Tra-

duction de MM. H. COLLET et M. PERRIN. Préface de M. René BAZIN (Paris, Delagrave, 1918, in-16, 337 p.; prix : 4 fr. 55). — Ce roman mérite d'être signalé aux lecteurs de cette revue, car c'est une peinture fidèle du gentilhomme campagnard d'Espagne dans la seconde moitié du XIX^e siècle. L'auteur est un régionaliste convaincu; pour lui, centralisation est presque synonyme de corruption; les petits bourgs de la montagne sont d'après lui la partie la plus saine du pays. L'aristocratie montagnarde de la province de Santander et des sources de l'Èbre a conscience de sa mission : rester à sa maison des champs pour s'occuper du bien-être des paysans et pratiquer à leur égard une charité intelligente. L'historien de la société castillane puisera dans le livre de M. de Pereda une foule de détails curieux sur la vie pastorale dans la sierra cantabrique, le plan uniforme des maisons, la vigueur de la race, son attachement au terroir, sur les cabanes des bergers ou hivernaux bloquées par les neiges, sur la chasse à l'ours, sur les repas funéraires, véritables banquets ouverts à tous les amis du défunt. Dans les mœurs patriarcales de la gentilhommière, la veillée quotidienne joue un rôle capital. Cultivateurs de maïs et fabricants de sabots, les paysans se réunissent chaque soir dans la cuisine du seigneur de la vallée; pendant que la conversation va son train, chacun occupe ses mains à une petite industrie : décoration de sabots, fabrication de colliers de bois, d'étais de pierre à aiguiser, de seaux à lait également en bois. Les veillées des femmes ont lieu à part; le travail du bois y est remplacé par le filage au rouet. A noter un trait d'analogie entre ces montagnards et les paysans de France. Pour ces Cantabres, tout châteaueux fort est l'œuvre des Maures; nos paysans disent des Sarrasins. En somme, la seigneurie dépeinte par Don José laisse l'impression d'une petite république patriarcale où le seigneur est moins le maître que le père. Cette organisation rappelle d'assez près celle qui a été décrite par M. le marquis de Vogüé dans son livre si remarquable sur « Une famille vivaroise ».

J. R.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Robert Underwood JOHNSON. *Collected poems, 1881-1919* (New-Haven, Mass., Yale University Press; Londres, Oxford University Press, 1920, in-8°, xiv-529 p.; prix : 4 dollars). — Ce recueil de poèmes devra être noté par les historiens de la Grande Guerre. D'abord il fait connaître et apprécier un patriote serbe, le plus grand peut-être des poètes serbes au XIX^e siècle, Iovan Iovanovitch Zmai. Ensuite on y trouve des poèmes sur la guerre elle-même, sur Joffre et la Marne, sur la venue des Américains en France et l'enthousiaste réception qui leur fut faite à Paris; sur l'Italie après Caporetto, etc. A verser au dossier déjà si volumineux de l'amitié franco-américaine. Les volumes d'où sont tirés ces poèmes étant épuisés, c'est comme une nouvelle édition que nous en apporte le présent recueil.

Ch. B.

— C. R. FISH et W. NOTENSTEIN. *Short bibliography of american history* (Londres, « The historical Association », fasc. 48, janvier 1920, in-8°, 9 p.). — On lit dans l'introduction : « Cette bibliographie s'adresse aux étudiants anglais qui abordent l'histoire d'Amérique en Angleterre, ainsi qu'aux lecteurs anglais. Les renvois sont faits, en conséquence, uniquement aux sources accessibles en Angleterre, ainsi qu'aux ouvrages les plus récents et les plus utiles. » Les étudiants et les lecteurs français en retireront un égal fruit. Pour une plus ample information, on devrait recourir au *Guide to the study and reading of american history* publié en 1912 par MM. Channing, Hart et Turner.

Ch. B.

HISTOIRE DE FRANCE.

— Wacyf BOUTROS-GHALI. *La tradition chevaleresque des Arabes* (Paris, Plon, 1919, in-8°, 300 p.). — Les mœurs des chevaliers français ont subi sans doute l'influence des Arabes, avec lesquels ils ont vécu en contact pendant les croisades et en Sicile. Mais il y a loin de là à affirmer que la chevalerie arabe a contribué à la formation de la chevalerie française. Il faudrait d'abord démontrer l'existence d'une institution de ce genre chez les Arabes ; l'auteur nous parle sans doute de mœurs chevaleresques communes à « tout un peuple », mais il ne nous apporte pas la démonstration précise que nous attendons. La documentation est elle-même insuffisante et ne repose guère que sur des ouvrages vieillis ou sans valeur comme ceux de Barthélemy Saint-Hilaire, d'Ampère ou de Chateaubriand ! Ce livre ne mériterait donc pas de retenir notre attention, si son auteur, par sa connaissance approfondie de l'Orient, ne nous donnait pas par ailleurs une étude très documentée sur la civilisation morale des Arabes.

R. D.

— H. F. STEWART. *La sainteté de Pascal* (Paris, Bloud, 1919, in-16°, XIX-213 p.). — Un pasteur anglican du XVIII^e siècle, John Hulse, « personnage singulier, mélomane et atrabilaire », ayant rompu avec sa famille, légua toute sa fortune à l'Université de Cambridge, avec charge d'organiser annuellement dans l'église universitaire un système de conférences destinées à montrer la vérité et l'excellence du christianisme et confiées à « quelque clergyman savant et ingénieux » que devait désigner un comité social. L'ingénieux et savant clergyman a été en 1915 H. F. Stewart, un pascalisant de vieille date, qui n'a cru pouvoir mieux répondre aux intentions du fondateur qu'en parlant sur saint Pascal et en exposant tour à tour sa biographie, ses polémiques, son système doctrinal et sa religion personnelle. Ses conférences, publiées par lui avec des notes et plusieurs appendices, viennent d'être traduites en français par M. Georges Roth et présentées au public par un avant-propos de M. Émile Boutroux qui les déclare « profondes et édifiantes » et qui explique qu'un homme qui prend la vie au sérieux « ne saurait se contenter de considérer Pascal en érudit..., mais doit

s'offrir docilement à l'influence bienfaisante de cette grande âme qui approcha de la sainteté ».

L'exposé est à la fois documenté et vivant. Il aura sans doute du succès. Il n'en appelle pas moins de sérieuses réserves. Qu'on dise, si l'on veut, que Pascal fut un saint janséniste. Rien ne sera plus juste, car il a excellemment réalisé l'idéal de Jansénius et, s'il s'est trouvé en conflit sur la fin de sa vie avec les Messieurs de Port-Royal, comme M. H. F. Stewart le note avec insistance pour conclure qu'il ne pensait plus comme eux, c'est tout simplement parce qu'il leur reprochait de ne point rester fidèles à leur programme et d'abandonner la cause de l'*Augustinus* en souscrivant le formulaire qui condamnait la pensée même de son auteur. Mais cette sainteté, qu'il est de mode aujourd'hui d'admirer, n'est point celle de l'Église. On s'en apercevrait si l'on s'avaisait d'introduire un procès en bonne et due forme devant la cour de Rome. Les miracles des conversions récentes ne suffiraient point à faire oublier les vieilles dissidences. Pascal s'accorde moins encore avec l'esprit moderne. On a vraiment trop dit qu'il a su harmoniser en lui les trois vies des sens, de l'esprit et du cœur. En réalité, il les a systématiquement comprimées. Il faisait si peu de cas de la première qu'il portait à nu sur sa chair une ceinture de fer garnie de pointes à l'intérieur, sur laquelle il donnait, de temps en temps, des coups de coude pour en redoubler les piqûres. Il s'est tellement détaché de la seconde qu'il en est arrivé à ne plus apprécier les sciences pour elles-mêmes et à écrire que les mathématiques ne valent pas une heure de peine. Il n'a pas agi autrement pour la troisième, car il s'est dépris à Port-Royal de ses plus chères affections. Il a protesté contre l'attachement qu'on lui témoignait et, consulté sur le mariage de sa nièce, il a répondu, après avoir pris l'avis de « ces Messieurs », que l'engager dans cette voie serait commettre « une espèce d'homicide et comme un déicide ». Les grandes intelligences sont capables de grandes erreurs. Pascal l'a bien montré. Chez lui, la « nature », dont il a tant médité, s'était montrée prodigue de ses dons; la « grâce » janséniste a tout vicié.

P. A.

— F. MARTIN-GINOUVRIER. *Piarron de Chamousset, fondateur de la « Poste de ville » sous Louis XV* (Paris, Champion, 1920, in-8°, 32 p.). — Agréable brochure, joliment illustrée, où l'on nous parle de Chamousset non seulement comme l'homme pratique qui, en 1758, obtint des lettres patentes l'autorisant à établir une « petite poste » à Paris — opération qui réussit au point qu'en 1761 le gouvernement lui retira son privilège — mais comme l'homme de bien qui fut autorisé par Choiseul à réorganiser les hôpitaux de campagne, qui préconisa une sorte de Croix-Rouge, ouvrit des crèches pour les nourrissons, imagina une « maison d'association » pour les malades. Belle figure de philanthrope au siècle qui vit introduire le mot « bienfaisance » dans la langue française.

Ch. B.

— R. P. DUCLOS. *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis* (Paris, Fischbacher, [1919], 2 vol. in-8°, 394 et 338 p.; prix : 12 fr.). — Fidèles aux conseils de Coligny et après quelques tentatives infructueuses, des huguenots, originaires de la Normandie, s'établissent en Amérique sous le règne de Henri IV. Quoique privés de rapports avec leurs coreligionnaires de la métropole, malgré les effets de la Contre-Réformation et en dépit des persécutions dont ils sont l'objet après la révocation de l'Édit de Nantes, ces « religionnaires » subsistent, se multiplient, et après 1834 prennent un essor nouveau. L'auteur, qui a été associé à cette résurrection, décrit longuement comment, sous les auspices de la « Société des missions de Lausanne », des pasteurs, des professeurs, des conférenciers ont pu rétablir les églises de langue française, ruinées au XVIII^e siècle par les Jésuites, fonder des écoles, créer des collèges, entretenir des chaires dans l'Université et organiser une multitude d'œuvres philanthropiques. Le chapitre consacré au Père Chuquet et aux admirables résultats de sa campagne antialcoolique est particulièrement instructif. Une légion de photographies illustre les deux volumes. On aurait seulement aimé que le R. P. Duclos mit un peu plus d'ordre dans les détails qu'il nous donne, ce qui aurait accru l'intérêt de son travail si compact et par trop touffu.

Ch. D.

— Dans le Bulletin de l'Association franco-écossaise pour les années 1918 et 1919 (Cahors, impr. Coustant, 1919, in-8°, 64 p.), on pourra lire un certain nombre de détails sur la garde écossaise en France, soit dans le rapport de M. le pasteur J. Pannier (où est reproduite une miniature de J. Fouquet vers l'an 1452), soit dans le discours prononcé par M. Raymond Poincaré quand il fut installé comme recteur d'université à Glasgow, le 13 novembre 1909, soit dans plusieurs documents donnés en appendice. Deux lettres de Sir Thomas Edmonds, ambassadeur en France, datées de 1612 et 1613, sont publiées ici pour la première fois.

Ch. B.

— Henri WELSCHINGER. *L'alliance franco-russe; les origines et les résultats* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-12, 298 p.; prix : 5 fr., plus 20 % de majoration temporaire). — Ce livre est le dernier ouvrage de M. Welschinger; il venait d'en corriger les épreuves quand la mort l'a frappé. La publication du *Livre jaune* sur l'alliance franco-russe avait provoqué, le 26 septembre 1918, à la Chambre, une discussion où cette alliance avait été vivement attaquée et un rapport de M. Margaine.

M. Welschinger a consacré une partie de son livre à l'analyse et à la publication des documents contenus dans le *Livre jaune*. Il s'attache à démontrer que l'alliance franco-russe a été surtout une alliance pacifique, qu'elle écartait cette guerre subite et meurtrière que d'autres n'ont pas craint de déclencher, que la Double-Entente n'avait, à aucun degré, les défauts évidents de la Triple-Alliance.

La première partie de l'ouvrage comprend l'historique de l'alliance

et des négociations qui la précéderent et examine ce qu'il faut penser de ce que des renseignements récents nous ont révélé sur le traité de Bjoerkoe, signé secrètement entre Nicolas II et Guillaume II. La deuxième partie, consacrée à la reproduction des documents diplomatiques et papiers secrets russes compris dans le *Livre jaune* de 1918, est un commode instrument de travail. L'ouvrage se termine par divers appendices utiles, relatifs à la divulgation des papiers secrets russes, au rapport de M. Margaine, etc.

A la bibliographie qui clôt le volume il conviendra d'ajouter les articles publiés par M. Izvolski dans la *Revue des Deux Mondes* en 1919 (1^{er} juin, 1^{er} juillet, 1^{er} novembre), en 1920 (1^{er} janvier). — E. D.

— M. Henri ARAGON, à qui l'on doit de savants ouvrages sur les fouilles de Castel-Roussillon, a fondé en juin 1919, sous le titre de « Bulletin historique des Pyrénées-Orientales », une revue mensuelle dans laquelle chaque étude reçoit une pagination spéciale, de manière à former au bout d'un certain temps une brochure indépendante et complète. Nous signalerons quelques-unes de ces études qui sont toutes l'œuvre de l'actif directeur : *le Jeu du ballon chez les anciens*, (Perpignan, impr. catalane de J. Comet, 1919, in-8°, 16 p.). Citations d'auteurs grecs et latins touchant l'emplacement, l'aménagement des locaux, les règlements, le capitaine, l'arbitre. *Une rue de Perpignan en 1807* (Ibid., 8 p.). La rue Saint-Christophe n'était qu'un coupe-gorge et un cloaque infect, ce qui obligea les gens du quartier à la faire fermer par une porte vers 1760. *Organisation de la compagnie des pompiers de Perpignan* (Ibid., 30 p.). Les premiers règlements sont du 30 mars 1791 ; mais la création de la compagnie est du 3 décembre 1793. *Projet de monument à Robespierre sur le pic du Canigou* (Ibid., 12 p.). Un proscrit du 2 décembre 1851 proposa l'érection d'une tour ronde destinée à recevoir les noms de Robespierre et des montagnards. « Ce monument sera le phare du Midi révolutionnaire. » *M. Héron de Villefosse et les fouilles de Ruscino* (Ibid., 8 p.). L'éminent conservateur du Louvre s'était particulièrement intéressé à ces fouilles. C'est grâce aux subventions qu'il leur fit allouer que les recherches ont pu continuer. *Saint-Jean-Pla-de-Corts historique et pittoresque* (Perpignan, J. Comet, 1920, in-8°, 47 p.). C'est un village de la vallée du Tech dont le château fut résidence royale. Renseignements sur la guerre de Catalogne (1674), Schomberg et les miquelets, le four banal, la culture du chanvre, la corvée, la constitution de la municipalité sous la Révolution, la garde nationale. Il serait souhaitable que, malgré la crise actuelle, M. Aragon pût continuer ses intéressantes publications. J. R.

— Jean RÉGNÉ. *Les Autrichiens dans l'Ardèche en 1814 et 1815* (Privas, chez l'auteur, 22, cours du Temple, 1919, in-8°, 80 p.). — Au cours des événements qui marquèrent la chute définitive de l'Empire, le département de l'Ardèche fut occupé à deux reprises par les troupes

autrichiennes : d'abord en mars-avril 1814, puis du 25 août à la mi-octobre 1815. Ce séjour a laissé une impression profonde dans l'âme populaire, comme en témoignent tant de récits romanesques qui circulent encore aujourd'hui dans le pays et qui relatent les excès, les rapines et les violences exercés par les alliés et les vengeances, parfois sanglantes, que les habitants surent en tirer. Mais la réalité ne fut point si cruelle et M. Jean Régné nous le montre excellemment dans cette brève et précise étude où il met en œuvre des documents officiels, des annales contemporaines et des journaux intimes. Sans doute, il y eut des réquisitions nombreuses et souvent vexatoires (les soldats autrichiens mangeaient énormément et se gavaient surtout de lard); il y eut des déprédations (par exemple le cambriolage du château de Perraud, où des officiers, mêlés aux soldats, pillèrent la cave et vidèrent les armoires, emportant treize chemises fines et huit robes en soie). En 1815, les vols semblent plus fréquents, le ressentiment des habitants est plus vif : au Cheylard, le voiturier Bonnet assomme un militaire autrichien qui l'a provoqué. Mais de pareils épisodes sont exceptionnels et dans l'ensemble l'envahisseur n'a commis aucune de ces atrocités qui, en d'autres régions, soulevèrent les paysans contre les Prussiens et les Cosaques. Au surplus, l'occupation de l'Ardèche fut courte; elle se borna, en 1814, à la partie septentrionale du département et, en 1815, laissa de côté presque tout l'arrondissement de Largentière. D'autre part, elle fut adoucie par l'attitude ferme et digne des administrateurs et notamment du préfet d'Indy (un ancêtre du célèbre compositeur) qui, refusant au commandant autrichien de Viviers de loger les troupes au séminaire, sut affirmer hautement que « la force ne légitime pas toujours le droit ».

En appendice, M. Jean Régné nous donne : 1° une liste alphabétique des communes de l'Ardèche qui subirent en 1815 le passage ou les réquisitions des troupes autrichiennes; 2° le texte de vingt-quatre documents particulièrement intéressants empruntés aux archives départementales (séries M et R).

L. V.

— René FAGE. *De la forme primitive du nom de Tulle* (Brive, impr. de « la République », 1919, in-8°, 24 p.). — De nombreux témoignages attestent que, du x^e siècle au xiii^e, la forme de ce nom fut, ainsi que l'avait dit Baluze, *Tutela*; c'est seulement à partir de 1180 que l'on constate et que finit par prévaloir celle de *Tutella*. En langue vulgaire, ce nom se présente indifféremment sous les deux formes *Tuela* et *Tuella*, d'où le français *Tuele* et *Tuelle*; puis, dans la seconde moitié du xv^e siècle, *Tule* ou *Tulle*. Aux philologues d'expliquer le passage de la forme latine et classique à la moderne.

Ch. B.

— C. PITON. *Le château de La Couharde* (Paris, Gautherin, imprimeur-typographe, 1919, in-8°, 71 p.). — Documents sur l'histoire de la seigneurie de La Couharde depuis le xvi^e siècle, possédée aujourd-

d'hui par M. Ernest May, et notice historique sur le territoire du village situé sur la lisière de la forêt d'Yveline, dans la juridiction des seigneurs de Montfort-l'Amaury. En appendice, vingt et une pièces justificatives allant de 1635 à 1890. Comme dans la plupart des travaux publiés par l'auteur, qui se plaisait à ces études minutieuses d'histoire locale et dont le persistant labeur a souvent été récompensé par de jolies trouvailles, les faits sont présentés un peu pêle-mêle; mais on y peut toujours faire quelque butin; *erat quod tollere velles*.

Ch. B.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— R. B. MOWAT. *A new history of Great Britain*. Part I : From the roman conquest to the death of Queen Elizabeth (Oxford, University Press, 1920, in-18, 299 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Résumé de l'histoire d'Angleterre agréable à lire, illustré avec une intelligente sobriété, bien imprimé sur bon papier (ce qui, chez nous, commence à devenir honteusement rare), œuvre d'un historien de profession qui connaît bien les sources et la bibliographie, mais qui ne montre pas son érudition. A l'index, aux noms propres auraient dû être joints les noms de choses; dans les précis qu'on leur met entre les mains, les écoliers doivent pouvoir retrouver les endroits où les institutions leur sont enseignées; les hommes et les batailles ne sont qu'une partie de l'histoire.

Ch. B.

— P. STUDER. *The Study of Anglo-Norman*, inaugural Lecture delivered before the University of Oxford on 6 February 1920 (Oxford, Clarendon Press, 1920, in-8°, 28 p.). — Cette leçon d'ouverture du jeune et actif titulaire d'une chaire nouvellement créée est plus substantielle que ne le sont souvent les morceaux de ce genre. M. Studer montre d'abord qu'il n'y a pas de raison pour renoncer, pour le français importé en Angleterre, à la traditionnelle appellation en faveur d'une autre (anglo-français par exemple); il soutient ensuite, en se fondant sur les travaux les plus récents, que l'anglo-normand était non un jargon, mais une langue d'une relative régularité (peut-être y avait-il lieu d'ajouter que la décadence en fut très rapide et que, à partir du milieu du XIV^e siècle, la correction avec laquelle il est écrit, dans les milieux où on s'y attache par tradition ou snobisme, est étroitement liée à la culture de l'auteur); il proclame la dette immense de la littérature du moyen-anglais vis-à-vis de la littérature anglo-normande et il termine par un chaleureux appel aux travailleurs anglais qui ont trop négligé un champ d'études fécond et présentant pour eux un intérêt vraiment national.

A. J.

— Isobel D. THORNLEY. *England under the Yorkists, 1460-1485*, illustrated from contemporary sources (Londres, Longmans, Green et C^{ie}, 1920, in-8°, VIII-280 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Nous avons déjà signalé le volume de Miss Dorothy Hughes qui, dans la collection

dirigée par M. Pollard, a traité de l'Angleterre au temps de Chaucer (*Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 352). Ici, le plan est le même : les extraits des sources contemporaines sont répartis en quatre livres pour l'histoire politique, constitutionnelle, ecclésiastique, économique et sociale, un cinquième livre étant consacré à l'Irlande. Les extraits, bien choisis, sont traduits quand l'original est en latin ou en français ; ceux qui sont rédigés en anglais sont conservés dans leur forme ancienne. L'introduction est un guide nécessairement sommaire mais instructif, notamment en ce qui concerne les principaux fonds du P. Record Office. Quand on fait des emprunts aux *Fœdera* de Rymer, il faut toujours se défier de la graphie des noms de lieux qui ont été parfois mal lus. Picquigny, ville où fut conclu le traité de 1475, a été toujours imprimé *Pequigny*, forme inconnue de la toponomastique française. Le présent travail est très méritoire. Ch. B.

— Percy H. OSMOND. *The mystical poets of the English church* (Londres, S. P. C. K., 1919, in-8°, xi-436 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Ceci n'est pas une étude sur les poètes mystiques et leurs œuvres qui aurait pu mettre en lumière soit la nature propre du mysticisme, soit son influence sur la vie sociale et religieuse, c'est une anthologie des poètes mystiques de l'Angleterre depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours. La période médiévale est expédiée en un bref chapitre de seize pages où quelques fragments de poésies anglo-saxonnes, anglaises ou latines sont traduits en anglais moderne. Avec le chapitre II nous arrivons tout de suite à Edmond Spenser, l'auteur de *The faerie Queene*, et l'ouvrage se termine sur le nom de Miss Evelyn Underhill, dont le *Book of verses* est de 1916. Les notices sur chacun des poètes dont on fait connaître les œuvres sont réduites à la plus simple expression. C'est surtout un livre d'édification ; mais il se termine par une bibliographie et un index. Ch. B.

— J. R. TANNER. *Samuel Pepys and the royal navy* (Cambridge, at the University Press, 1920, in-8°, 83 p.; prix : 6 sh. 6 d.). — En 1903, M. Tanner a publié pour la « Navy Records Society » le catalogue des manuscrits provenant de S. Pepys à qui revient, comme on sait, l'honneur d'avoir réorganisé la marine royale d'Angleterre après la restauration des Stuarts. En 1919, il fut chargé d'un cours libre (comme nous dirions, mais cours non gratuit) sur l'histoire militaire et navale. La connaissance approfondie des choses de la marine qu'il avait puisée dans la masse aussi intéressante que variée des papiers recueillis par Pepys, soit pendant sa longue administration, soit pour les travaux qu'il composa ou qu'il se proposait de publier sur l'histoire de la marine, lui a permis d'écrire sur l'organisation de cet important service, les finances, l'approvisionnement de navire en vivres, canons et projectiles, quatre chapitres des plus instructifs. Il a fourni la preuve que Pepys, depuis longtemps connu par son « Journal » des années 1659-1669, si plein de détails piquants sur la cour

de Saint-James, fut, dans son département officiel, un très utile serviteur de son pays. Ch. B.

— J. Holland ROSE. *Naval history and national history* (Cambridge, at the University Press, 1919, in-8°, 46 p.; prix : 4 sh. 6 d.). — M. Rose, l'éminent historien de l'époque napoléonienne, ayant été nommé professeur d'histoire navale à l'Université de Cambridge, a fait sa leçon d'ouverture à Cambridge le jour anniversaire de Trafalgar en 1919. C'est cette leçon, imprimée en beaux caractères sur beau papier, que nous annonçons. M. Rose y montre le grand défaut de la plupart des livres anglais consacrés à l'histoire de la marine : ils se sont trop exclusivement renfermés dans l'étude des faits relatifs soit à la technique, soit aux opérations navales, sans montrer le lien nécessaire qui rattache l'histoire navale à l'histoire générale de l'Angleterre ; étudier l'une sans avoir constamment l'attention fixée sur l'autre, expose l'historien aux plus grandes erreurs. Il y a tout lieu de croire que le nouvel enseignement confié à M. Rose sera heureusement fécondé par la connaissance approfondie qu'il possède de l'histoire diplomatique et militaire des derniers siècles. Ch. B.

— Cardinal GASQUET. *Great Britain and the Holy See, 1792-1806* (Rome, Desclée, 1919, in-8°, 59 p.). — Comme l'indique le sous-titre, cette brochure est un chapitre de l'histoire des relations diplomatiques entre l'Angleterre et Rome de 1792 à 1806 ; plus exactement c'est une analyse de la correspondance échangée entre le cardinal Erskine, envoyé du pape à la cour de Georges III, avec Sir John Hippisley, agent du gouvernement anglais auprès du Saint-Siège, correspondance qui a été récemment retrouvée dans les archives du Vatican. L'historien devra tenir grand compte de ces documents, qui intéressent aussi indirectement la France. Le lecteur français ne se laissera pas arrêter par certains passages de l'introduction pareils à celui-ci : « La République française fut proclamée le 2 septembre 1792 ; immédiatement après, la Convention nationale donna sa sanction au massacre de centaines de personnes à Paris et ailleurs... Le 8 février 1793, commença la grande guerre qui était destinée à durer jusqu'au 7 juillet 1815. » Il y a dans ces quelques lignes à peu près autant d'erreurs que de mots ; mais c'est le corps même de la brochure qui intéresse l'historien. Ch. B.

— Viscount HALDANE. *Before the war* (Londres, Cassel ; prix : 7 sh. 6 d.). — Livre à lire : Lord Haldane a été vilipendé comme germanophile et il est vrai qu'avant la guerre il avait la plus grande admiration pour l'Allemagne ; mais il en appelle d'une condamnation prononcée contre lui par des publicistes incomplètement informés. Ses actes et ses paroles prouvent au contraire qu'il eut pleine conscience des dangers que faisait courir à la paix du monde l'orgueil militarisme de l'Allemagne ; quand il raconte ses deux visites à Berlin en 1906 et en 1912, et qu'il rapporte ses conversations avec le

Kaiser à Windsor en 1907, il nous livre des documents humains de première importance. Ch. B.

— H. F. WESTLAKE. *Westminster; a historical sketch* (Londres, Society for promoting christian knowledge. « The story of the english towns », 1919, in-12, 124 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Esquisse rapide et substantielle, du moins en ce qui concerne la topographie de la ville et ses institutions. Comme le rappelle à propos l'auteur, « Londres était la cité du commerce, Westminster celle de la cour »; aussi un chapitre tout entier (le quatrième) est-il consacré au séjour des rois; mais à côté du roi siégeait aussi le Parlement et cette autre colonné de l'État anglais paraît à peine dans le livre de l'érudit chanoine. Des illustrations bien choisies et surtout trois plans, dont un représentant l'enclos de l'abbaye, permettent de suivre l'histoire de cette ville aujourd'hui englobée dans la « plus grande » Londres. Ch. B.

— William FOSTER. *A guide to the India office record, 1600-1658* (Londres, Eyre et Spottiswoode; prix : 2 sh.). — Manuel indispensable pour guider les recherches dans l'étude des rapports entre l'Angleterre et le futur empire des Indes.

— *Bibliography of English economic history* (fasc. 33, publié par « The historical Association », mai 1920, 5 p.). — Nouvelle édition, revue et qui rendra des services. Elle contient presque uniquement des ouvrages écrits en anglais; quelques allemands, un seul français : la *Révolution industrielle au XVIII^e siècle*, par Paul MANTOUX. Pour chaque ouvrage, on indique l'éditeur et le prix, jamais l'année.

— Dans la collection « Helps for students of history », publiée par la S. P. C. K., ont paru les brochures suivantes : n° 22 : R. A. ROBERTS : *The reports of the historical manuscripts Commission* (91 p.; prix : 2 sh. 6 d.), très utile bibliographie des 156 volumes dont se compose actuellement cette importante collection, si pleine de documents variés, précédée d'une rapide histoire de la Commission depuis ses origines en 1870 et terminée par un Index. — N° 24 : John William ADAMSON : *A guide to the history of education* (47 p.; prix : 8 d.), histoire très sommaire de l'instruction publique, surtout en Angleterre, avec une bibliographie d'un caractère plus éclectique. — N° 25 : W. F. REDDAWAY : *Introduction to the study of prussian history* (32 p.; prix : 6 d.), histoire, langue et littérature.

Dans la collection « Texts for students », ont paru les n° 15 : *The code of Hammurabi*, par Percy HANDCOCK (46 p.; prix : 1 sh.), et 16 : A. WEINER : *Select passages illustrating commercial and diplomatic relations between England and Russia* (76 p.; prix : 1 sh. 6 d.); la bibliographie ne contient que des ouvrages en anglais.

Ch. B.

— Oxford University Press. *General Catalogue, 1920* (Londres,

Humphrey Milford, 479 et 412 p.). — Nous avons signalé, t. CXXV, p. 393, la première édition de ce Catalogue général; la seconde, annoncée aujourd'hui, contient tous les livres mis en vente par le célèbre établissement jusqu'au 31 décembre 1919. La table alphabétique, paginée à part, peut être vendue séparément. Ch. B.

HISTOIRE DE HONGRIE.

— J.-V. PAPP et J. ERDÉLYI. *Les Magyars peints par eux-mêmes*. Préface de PERTINAX, rédacteur à l'*Écho de Paris* (Paris, Berger-Levrault, 1919, xiv-441 p.; prix : 2 fr.). — L'auteur veut prouver que la Hongrie ne fut point l'innocente victime de l'Allemagne, qu'imaginaient beaucoup de Français et même d'Anglais et qu'imaginent encore quelques idéalistes, puisque, « l'internationale socialiste aidant, des voix se sont élevées dans tous les pays de l'Entente pour réclamer au bénéfice de Budapest une paix de conciliation ». Ce sont des extraits de la presse hongroise qu'on trouvera traduits ici et classés selon qu'ils se rapportent à l'Entente en général, à la France, à l'Angleterre, aux États-Unis, à l'Italie et même à la Belgique (deux passages seulement : portrait des Belges et Vandervelde). Chaque allié reçoit sa part d'injures, mais l'Angleterre « plus abondamment que tout autre ». Il y a des pages amusantes par leur exagération aveugle ou calculée; elles montrent jusqu'où peut aller un jugement faussé par la haine et le parti pris. Exemple : « Il n'existe pas de peuple plus égoïste, plus passionné pour le gain, plus avare que le peuple français » (p. 45), et « c'est l'alliance avec les peuples noirs qui a rendu les Français aussi civilisés que les Niams-Niams » (p. 13). Les portraits de MM. Clemenceau, Poincaré, Kitchener, Churchill, Lloyd George, Wilson, etc., feront sourire; l'humoriste Bonar Law (voir *Revue des Deux Mondes* du 1^{er} février 1920) devient, « sans conteste, l'homme d'État le plus répugnant du monde entier » (p. 94).

Th. SCH.

HISTOIRE D'ITALIE.

— B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume. Quelques documents* (Paris, impr. Lahure, in-8°, 34 p.). — Ces documents sont : 1^o le rapport de la Commission d'enquête au Conseil national de Fiume sur le pillage des marchandises; 2^o une réclamation contre les élections ordonnées par G. d'Annunzio dans Fiume déclarée place forte le 16 octobre 1919 et soumise en conséquence à toutes les rigueurs de l'état de siège; 3^o quelques questions à l'adresse du Dr Antonio Grossich, président « vénéré » du Conseil national. On nous dépeint par ailleurs ce Grossich comme un des plus fidèles serviteurs de l'ancien régime hongrois; 4^o un décret de G. d'Annunzio du 26 novembre 1919 menaçant d'une peine de dix ans et d'une amende de 10,000 l.

toute personne coupable d'un « acte qui peut déprimer l'esprit public ou diminuer de quelque autre façon la résistance du territoire occupé par ses troupes » ; 5^e appel des socialistes fiumains aux ouvriers du monde entier contre « le tyran fou et ses bravi ». Ch. B.

HISTOIRE DE POLOGNE.

— Alexandre GRABIAŃSKI. *La Pologne et la Lithuanie* (Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne, t. III, fasc. 1. Paris, Section d'études et de publications politiques du Comité national polonais, 1919, in-fol., xxiv-105 et x p.). — Dans son introduction, M. Grabiański traite de l'Europe orientale à la fin du xiv^e siècle et de l'Union de la Pologne à la Lithuanie en 1569 ; puis, laissant de côté la question des partages et des traités de Vienne en 1815, il expose brièvement les luttes engagées par la Pologne pour reconquérir son indépendance, de 1794 à 1863 ; il termine en indiquant le rôle civilisateur et national de l'Union. Ses conclusions concordent avec celles de M. O. Halecki au tome CXXXIII, p. 258 de la *Revue historique*. Les documents, au nombre de quarante-cinq, s'étendent de 1385 à 1863. Ils sont tous donnés en traduction française ; mais, dans les Notes qui suivent la partie réservée aux textes, on indique les ouvrages où ces textes ont été publiés pour la première fois et d'après quelles sources. Une carte représente la République polonaise après l'Union de Lublin ; elle est empruntée au *Handatlas* de Spruner-Mencke (3^e édit., 1888) ; on y peut constater que les frontières de la Lithuanie au xiv^e siècle suivent presque exactement le tracé de la Lithuanie ethnographique. Un Index des noms de personnes termine ce très beau fascicule. Ch. B.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

— Os Arquivos da *Historia de Portugal no Estrangeiro*, da necessidade de estudar e inventariar nas bibliotecas e arquivos estrangeiros os documentos relativos á historia de Portugal, por Antonio FERRÃO, da Academia das sciencias de Portugal (Coimbra, 1916, 44 p.). — LE MÊME. *Da importância dos documentos diplomáticos em História. Estudo sucinto de alguns arquivos diplomáticos estrangeiros e nacionais* (Ibid., 1917, 69 p.). — LE MÊME. *O povo na historia de Portugal. A restauração de 1640*. Como se perdeu e se reconquistou a independencia (1580-1668), Discurso, seguido de notas justificativas (Lisboa, 1919, 39 p.). — La première de ces dissertations appelle l'attention du gouvernement de la République portugaise sur l'importance d'étudier et d'inventorier, dans les archives étrangères, les documents relatifs à l'histoire du Portugal. Naturellement, les renseignements fournis par M. Antonio Ferrão nous intéressent surtout en ce qui touche les documents portugais conservés

dans les bibliothèques de Portugal, et le résultat n'est pas brillant. Ni à la Torre do Tombo, ni à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, ni à celle d'Ajuda, on n'a rien fait jusqu'ici que des inventaires médiocres et incomplets, et c'est l'Académie des sciences de Lisbonne qui a pris sur elle d'inventorier les documents qu'elle publiait. M. Antonio Ferrão se montre très renseigné sur les archives d'Europe et l'on ne peut que s'associer aux vœux qu'il forme pour mettre le gouvernement portugais à la hauteur des autres. La seconde dissertation traite des archives diplomatiques; l'auteur décrit les archives déjà mentionnées, auxquelles il réunit les archives historiques du ministère des Affaires étrangères, et l'on doit approuver ce qu'il dit : réorganiser ce ministère et livrer au public tous les documents jusqu'en 1858, inventorier les fonds, publier les instructions de 1640 jusqu'en 1851 et la correspondance des envoyés portugais du xvii^e siècle jusqu'à la première moitié du xix^e. Le discours que M. Antonio Ferrão a joint à ces brochures décrit la « restauration » du Portugal à partir de 1640. On s'aperçoit que le Portugal est en république et que le « peuple » a droit à tous les hommages. Parmi les notes justificatives, je remarque que M. Ferrão n'a pas mentionné les tomes consacrés, dans les *Documentos inéditos*, aux nombreux documents extraits de Simancas et autres bibliothèques espagnoles pour les années 1580. Je note aussi qu'il prend M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, pour un Suisse.

A. M.-F.

— *Portugueses illustres. Gomes Freire na Russia. Cartas inéditas de Gomes Freire de Andrade e outros documentos autógrafos acerca dêsse illustre português quando combateu no esército russo, precedidos dum estudo sobre a politica externa de Catarina II*, por António FERRÃO (Coimbra, Impresa da Universidade, 1918, in-8°, 7 et 382 p.). — M. Ferrão a voulu célébrer le centenaire de Gomes Freire de Andrade, mort le 18 octobre 1817, et qui représentait le libéralisme contre la tyrannie anglaise. Il relate ses campagnes contre les Turcs (1788-1789) et contre les Suédois (1790); ce qui lui valut d'être nommé lieutenant-colonel et commandeur de l'ordre de Saint-Georges. Dix-neuf lettres de Gomes Freire, publiées par M. Ferrão, nous renseignent sur le siège d'Oczakow, et des rapports secrets de plusieurs diplomates portugais ouvrent des jours intéressants sur les négociations entre les Russes, les Suédois, les Prussiens, les Polonais, les Turcs et les Autrichiens pendant cette période. L'ouvrage est dédié aux soldats portugais qui moururent au cours de la dernière guerre, et aux vivants M. Ferrão cite le bel exemple de Gomes Freire.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

— N. JORGA et Septime GORCEIX. *Anthologie de la littérature roumaine, des origines au XX^e siècle* (Paris, Delagrave, 1920, in-42,

xxx-311 p.; collection Pallas). — Une place à part doit être faite à cette *Anthologie*, qui nous découvre une littérature d'une richesse et d'une variété qu'on n'était point chez nous en état de soupçonner. Les extraits des principaux poètes et prosateurs qui s'y trouvent sont, non seulement traduits en français, mais munis d'une introduction historique et de notices qui font de ce petit livre une sorte de manuel bibliographique. Ajoutons que les extraits poétiques, où fleurit la poésie populaire, ont été transposés par M. Gorceix en vers français d'une jolie langue. M. Gorceix nous apprend lui-même que, fait prisonnier à Verdun en 1916, il réussit, après deux vaines tentatives d'évasion, à gagner la partie de la Roumanie non occupée par les Allemands, qu'il fut guidé à travers les patrouilles allemandes par les paysans roumains, dont il ignorait la langue, et qu'il reçut en Moldavie l'accueil le plus fraternel. Remercions-le d'avoir, par la part de collaboration qui lui revient dans ce charmant petit volume, contribué à resserrer les liens qui, depuis si longtemps, unissent la Roumanie à la France.

Ch. B.

— Mircea DJUVARA. *La guerre roumaine, 1916-1918*. Préface de M. Émile BOUTROUX (Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-8°, xv-335 p.; prix : 10 fr.). — Le titre de ce livre n'en détache pas suffisamment l'importance. M. Djuvara n'a pas écrit un ouvrage d'histoire militaire, mais il a composé, avec une objectivité particulièrement estimable, un manuel d'ensemble sur la Roumanie dans la guerre. La méthode et la clarté de ce livre, où des renseignements géographiques et économiques sont condensés en tableaux utiles, lui assigneront une place dans toutes bibliothèques d'histoire de la guerre, car c'est le premier ouvrage d'ensemble qui soit mis à la disposition des historiens de la Roumanie et des Balkans. Demeuré en Roumanie durant l'occupation allemande, M. Djuvara a été le témoin des souffrances roumaines, après avoir connu de brillantes mais trop éphémères espérances. D'une correction absolue à l'égard des Alliés, M. Djuvara admet que l'écrasement roumain soit entièrement imputable à la défection russe. Mais si nous élevons le débat, il y a pour les historiens français, anglais ou italiens un problème important à résoudre : étant donné la situation de la Russie à partir de 1916, étant donné l'hostilité des Russes à l'égard des Roumains aux plus mauvais jours de l'armée roumaine — dès 1916 on savait au G. Q. G. français que les Russes arrêtaient le matériel de guerre destiné à la Roumanie — étant donné que l'action de l'armée roumaine était forcément liée aux progrès de l'armée russe, étant donné enfin la faiblesse permanente des effectifs de notre armée d'Orient, quels hommes d'État et quels chefs militaires de l'alliance osèrent jeter ainsi la Roumanie dans le gouffre ? A qui incombent les responsabilités de cette débâcle roumaine ?

M. Djuvara, qui, encore une fois, n'incrimine les Alliés en aucune façon, établit les responsabilités russes et retrace les efforts remar-

quables de son pays. Aux spécialistes français, anglais ou italiens des questions extérieures à établir maintenant les responsabilités réciproques de leurs propres gouvernements. G. H.

HISTOIRE DE RUSSIE.

— Général A.-A. NOSKOFF (Jason). *Nicolas II inconnu, commandant suprême, allié, chef d'État*, suivi de *Au delà du trait rouge* (Paris, Plon-Nourrit [1920], in-18, 298 p., croquis; prix : 5 fr.). — Le général Noskoff fut chargé au G. Q. G. russe (la Stavka) du service de presse et de la rédaction du communiqué quotidien. Ses fonctions le mirent donc en contact fréquent avec le tsar, le tsarevitch et les hauts dignitaires de la cour impériale, d'où la valeur historique de ce *Nicolas II inconnu*. A vrai dire, le général Noskoff, au lieu d'écrire une histoire d'ensemble de l'ancien tsar, a plutôt recueilli une suite d'anecdotes intéressantes sur Nicolas II et sur son fils. Parmi ces anecdotes, quelques-unes ont déjà fait le tour de la presse française, comme celle qui met aux prises, dans un déjeuner au G. Q. G., Nicolas II et M. Albert Thomas. D'autres, sur les sentiments ardemment gallophiles du tsar, sur l'intérêt qu'il prit à notre bataille de Verdun, sur la médiocrité de son entourage, sur la détestable éducation du tsarevitch, méritent également la lecture et le commentaire. Il ressort du livre du général Noskoff que Nicolas II était bon, aimable, bien intentionné, mais d'une inconcevable faiblesse de caractère : le parallèle entre lui et Louis XVI s'impose. Comme Louis XVI, en maintes circonstances Nicolas II n'osa pas prononcer les paroles décisives qui eussent mis son pays à l'abri de la guerre civile. Mais Nicolas II fut encore plus faible que Louis XVI, car, quoi qu'on ait pu dire sur la décadence morale de notre monarchie agonisante, un Raspoutine n'opéra jamais dans la famille royale.

G. H.

HISTOIRE DE SUÈDE.

— F. VAUCHER. *La réforme constitutionnelle et l'avènement des partis démocratiques en Suède* (Paris, Félix Alcan, 1919. Extrait de la « Revue des sciences politiques », t. XLII, p. 216-233). — Cet article présente un intérêt tout actuel : les élections de 1919 ont été favorables aux socialistes ; mais ces socialistes eux-mêmes sont divisés à l'égard du bolchevisme ; ceux de droite s'associeront-ils à ceux de gauche ou continueront-ils de réprover les principes de Lénine ? Quoi qu'il en soit de l'avenir, la chute des conservateurs oblige la Suède à orienter sa politique extérieure dans une direction nouvelle. « Le péril russe a disparu ; l'Allemagne, en tant que soutien de l'ordre, appartient désormais au passé. Souhaitons que la France, si mal connue et qui s'est aussi laissée si longtemps ignorer,

sache profiter de l'occasion pour reprendre des relations plus étroites avec son ancienne alliée. » Ch. B.

HISTOIRE DE SUISSE.

— G. DE REYNOLD. *Comment se forme une nation : la Suisse, sa terre et son histoire* (Londres, Oxford University Press, in-8°, 8 p. Extrait des « Proceedings of the British Academy, vol. VIII »). — Conférence faite à Londres, le 7 octobre 1918; l'auteur est professeur à l'Université de Berne; il s'est proposé de prouver aux Anglais « que l'indépendance de la Suisse est, dans cette cathédrale [qu'on appelle] l'Europe nouvelle, la Société des Nations, une clef de voûte ». C'est toujours l'esprit du « Covenant » de Sempach en 1386 qui inspire les Confédérés alémanes et qui les distingue des Germains. « Nous avons bâti des cathédrales, nous n'en n'avons jamais détruites (sic) ». Ch. B.

HISTOIRE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE.

— *Guide du visiteur des collections conservées dans le Musée ethnographique de Prague* (Prague, imprimerie « Unie », petit in-8°, 97 p.). — L'auteur fait connaître quels étaient, à la veille de la Grande Guerre, les rites et coutumes des pays tchèques, la petite industrie rustique, la musique et la danse, la céramique, les costumes et broderies, les occupations du peuple; chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie. Ch. B.

HISTOIRE DE TURQUIE.

— *La Turquie moderne* (Genève, imprimerie du Commerce, 1919, in-8°, 74 p.; prix : 2 fr.). — Dans leur note du 25 juin 1919, les Alliés ont dit : « Le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu; jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre. Ce n'est pas dans ce sens que ses talents s'exercent... » Pure calomnie, répond l'auteur de la brochure, et il énumère tout ce qui s'est fait en Turquie pour réformer l'administration, la justice, les finances, l'instruction publique, faire prospérer la littérature, les arts, l'agriculture, le service militaire. Mais a-t-on prouvé que derrière cette façade le gouvernement a réellement évolué dans le sens des idées européennes? La conduite des Turcs dans la dernière guerre est-elle de nature à leur conquérir l'estime des autres nations? Ces questions n'ont pas même été posées. — Ch. B.

— Docteur NIHAD-RECHAD. *Les Grecs à Smyrne. Nouveaux témoignages sur leurs atrocités. Un document officiel probant* (Paris, impr. Kossutt, 1920, in-8°, 63 p.). — Ce « document probant »

est le rapport de la « Commission interalliée d'enquête sur l'occupation grecque de Smyrne et territoires adjacents » du 12 octobre 1919. Il constate que « la cause initiale des événements doit être recherchée dans les haines de religion. Les Grecs n'ont rien fait pour en empêcher les manifestations; leur occupation, loin de se présenter comme l'exécution d'une mission civilisatrice, a pris immédiatement l'aspect d'une conquête et d'une croisade ». Suit un recueil de témoignages étrangers et de récits indigènes d'atrocités commises par les Grecs dans les régions de Smyrne, de Pergame, d'Aidin, de Ménémén, de Magnésie, etc. En appendice, un « graphique comparatif de la population du villayet d'Aidin et des sandjaks de Karassi et de Menteche »; la population turque y est représentée comme de beaucoup plus nombreuse que celle des autres confessions, sauf à Smyrne où elle est à peu près de la moitié. Ch. B.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

— Paul LANDORMY. *Brahms* (Paris, Félix Alcan, 1920, in-16, 213 p.; de la collection « les Maîtres de la musique »; prix : 4 fr. 90). — L'auteur de ce livre est à la fois un historien de sens droit et un homme de goût : étudiant l'œuvre d'un musicien que ses compatriotes n'ont pas hésité à mettre en parallèle avec les plus grands et que d'autres ont rabaisé souvent à l'excès, M. Landormy a cherché à lui assigner en toute équité la place qui lui revient. Il a excellemment fait ressortir ce qui fut la vraie originalité de Brahms : médiocre dès qu'il veut se hausser au grand art et rivaliser avec un Beethoven, il est tout à fait personnel et séduisant quand il se tient dans les demi-teintes et qu'il exprime simplement les sentiments moyens, mais délicats, qui étaient en lui. M. Landormy a, en outre, retracé en des pages suggestives et très finement nuancées la vie du musicien, une des plus instructives qui soient pour la connaissance des milieux artistiques en Allemagne au siècle dernier. L. H.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — **Annales de géographie.** 1920, 15 janvier. — E. DE MAR-
TONNE. Le traité de Saint-Germain et le démembrement de l'Autriche
(avec une carte). — A. DEMANGEON. Le développement des moyens
de transport dans l'Angleterre moderne (d'après l'ouvrage de Jackman,
déjà signalé dans la *Revue historique*).

2. — **Annales révolutionnaires.** 1919, octobre-décembre. — Ce
fascicule contient la table des dix premières années des *Annales révo-
lutionnaires*. — 1920, janvier-février. Edmond LENIENT. Les généraux
du Directoire (critique acerbe des jugements portés par le capi-
taine Colin sur les chefs des armées de la Révolution en 1793 et 1794.
La méthode napoléonienne a été inventée par Hoche. Le vrai génie
militaire c'est Hoche; Napoléon l'a démarqué, comme Foch a démar-
qué Bonnal. L'auteur déclare d'ailleurs qu'il ne mêle pas la politique
au débat). — Albert MATHIEZ. Robespierre et Aigoin (publie plusieurs
lettres de François-Victor Aigoin, un des principaux négociants de
Montpellier, à Robespierre, qu'il aimait et admirait. Aigoin renia
Robespierre à la fin, mais résista à la réaction après le 9 thermidor).
— C.-rendus : Émile Lesueur. La franc-maçonnerie artésienne au
XVIII^e siècle. — *Id.* Livres d'architecture de la loge La Fidélité à
l'Or . . d'Hesdin (deux bonnes thèses). — M. Marion. Histoire finan-
cière de la France depuis 1715; t. II : 1789-1792 (œuvre remarquable,
mais où l'on peut regretter un parti pris hostile à la Révolution). —
Ch. Porée. Sources manuscrites de l'histoire de la Révolution dans
l'Yonne; t. I (excellent). — L. Pingaud. La jeunesse de Charles
Nodier. Les Philadelphes (très intéressant; mais il faut se méfier de
tout ce que Nodier a dit sur lui-même).

3. — **Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme
français.** 1920, janvier-mars. — Jules FABRE. Les processions et les
protestants sous la Restauration (un arrêt de la Cour de cassation du
29 novembre 1818 déclara que les protestants n'étaient pas obligés de
tapisser leurs maisons sur le passage des processions). — Hippolyte
AUBERT. L'opinion de Farel sur Servet (reproduit d'abord la lettre
connue dans laquelle Farel raconte à Blaurer la mort de Servet; puis
publie pour la première fois une note de Farel écrite sur la couverture
du volume de Servet : « De Trinitatis erroribus », qui nous livre la

pensée de Farel sur l'ensemble de la question de Servet). — F. PUAUX. Révocation de consentement donné au mariage d'Alexandre Marze avec Suzanne Puaux (15 juillet 1774; les parents de Marze retirent leur consentement parce que le mariage a été célébré par un ministre de la R. P. R.). — Une lettre inédite de Rabaut-Saint-Étienne sur son voyage à Paris et l'ouverture des États généraux (du 9 mai 1789) et autres documents le concernant. — Un nouveau document sur le massacre de l'assemblée du moulin de l'Agau, 1^{er} avril 1703 (lettre de l'abbé Gillet Begault, chanoine de Nîmes, à M^{me} de Caumartin). = C.-rendus : L.-Alex. Barbet. Notice sur les trois frères Barbet (cf. *Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 345). — M^{lle} Hélène Harwitt. Eustorg de Beaulieu. A disciple of Marot, 1495-1552 (rectifie la « France protestante »). — James J. Good. History of the swiss reformed church since the Reformation (bon résumé). — Jan Reinier Jansma. Louis de Bils en de Anatomie van zijn Tijd (protestant qui s'établit quelques années à Rouen; ses travaux d'anatomie). — Alfred Leroux. Les religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802 (on annonce la publication de cet ouvrage, qui comprendra au moins 350 pages; appel aux souscripteurs).

4. — **Bulletin hispanique.** 1920, janviers-mars. — René COSTES. Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint (René Costes, tué le 23 octobre 1917, voulait éditer tout entière l'Histoire de Charles-Quint par Pedro Mexía; cette histoire a été publiée depuis, mais sans aucune note critique, par J. Deloffre, dans la « Revue hispanique », n^{os} 105 et 106, octobre-décembre 1918; M. G. Cirot fait paraître ici l'introduction préparée par R. Costes, étude sur la valeur historique et littéraire de l'œuvre de Mexía, sur les historiens qui y ont puisé, sur les manuscrits). — A. BERTRAND. Voyageurs allemands en Espagne (fin du XVIII^e, début du XIX^e siècle; Kaufhold, Ch.-A. Fischer, Guillaume de Humboldt et sa femme, le baron de Vincke, Rist). = C.-rendus : H. C. Henton. The Gloria d'Amor of Fra Rocaberti (excellente édition de ce poème catalan du XV^e siècle, médiocrement publié en 1893 par Carlo del Balzo). — Hugo A. Rennert. Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega Carpio based upon the Catalogue of John Rutter Chorley (le catalogue de Chorley a été terminé en 1864; en le publiant, Rennert a rendu un service signalé). — Audrenio. Soldados y paisajes de Italia (voyage d'un écrivain espagnol, E. Gómez de Baquero, sur le front italien, automne 1916). — Américo Castro. El movimiento científico en la España actual (intéressant; conclusions optimistes très justifiées). — Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde (organe de l'Institut ibéro-américain qui s'est fondé à Hambourg. Revue allemande et revue de guerre).

5. — **Le Moyen Âge.** 2^e série, t. XXI, janvier-juin 1919. — L. MIROT. Lettres closes de Charles VI conservées aux archives de Reims et de Tournai; fin (lettres des années 1383-1422). — Th. FERRÉ.

L'idée de patrie en France de Clovis à Charlemagne (extrait d'une vie de saint Sulpice, archevêque de Bourges au VII^e siècle. Essai de montrer comment s'est peu à peu formé le sentiment national chez les Francs). — L. BRÉHIER. La situation des chrétiens de Palestine à la fin du VIII^e siècle et l'établissement du protectorat de Charlemagne (des textes hagiographiques orientaux permettent de comprendre pourquoi les chrétiens de Palestine ont été amenés à faire appel à Charlemagne). — A. FLICHE. Hildebrand (par une analyse minutieuse des documents, essaie de montrer qu'on a considérablement surfait le rôle joué par Grégoire VII avant son pontificat; suite au fascicule de juillet). — C. rendus : H. Boyer. Histoire des corporations et confréries d'arts et métiers de Bourges (important surtout pour l'époque moderne). — Duine. Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne (quelques lacunes dans la bibliographie). — A. Longnon. Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie; t. III (un assez grand nombre d'identifications de noms de lieux sont à corriger). — Juillet-août. G. HUET. Ami et Amile. Les origines de la légende (étude de folklore).

6. — Polybiblion. 1920, janvier. — Louis MAISONNEUVE. Ouvrages récents sur la philosophie. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : Francis Chevassu. Remarques sur la dernière invasion des barbares (chroniques parues dans le *Figaro* et dont l'auteur est mort); Alphonse Séché. Les noirs (services qu'ils ont rendus pendant la guerre); Jules Froelich. Der Hans im Schnokeloch und was er von den Schwowe denkt (spirituelle diatribe contre les Allemands en dialecte alsacien); Dr Richard Grelling. Documents belges (l'auteur de « J'accuse » montre que ces documents publiés par l'Allemagne se tournent contre elle); Charles Dufayard. L'Asie Mineure et l'hellénisme (trop partial pour les Grecs); Louis Le Fur. Guerre juste et juste paix (soutient qu'il y a des guerres justes et que, dans certains cas, le droit de conquête est légitime). — Denis Roche. Publications relatives à la Russie et à la révolution russe (Ernest Daudet, Serge Persky, P.-N. Milionkov, Claude Anet, S. Grumbach, etc.). — E.-A. CHAPUIS. Dernières publications illustrées. — E. Cuq. Les nouveaux fragments du code de Hammourabi sur le prêt à intérêt et les sociétés (remarquable). — Ernest Daudet. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin, II. La mission du baron de Courcel (plein d'intéressantes précisions). — Février-mars. Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : Pierre Dauzet. Gloria. Histoire illustrée de la guerre 1914-1918 (passe en revue les fronts terrestres et la guerre sur mer); L. Brossolette. Histoire de la Grande Guerre (s'occupe surtout du front occidental); O. Nippold. Deutschland und das Völkerrecht (le juriste suisse met en lumière les violations du droit commises par l'Allemagne); Georges Pierredon. L'esprit de Clemenceau (très amusant). — Henri Froidevaux. Récentes

publications concernant la Pologne (l'encyclopédie polonaise; ouvrages de Joachim de Bartoszewicz, du général du Moriez, de François Bujak, Simon Askenazy, I. Panenko, etc.). — *J. Tixeront*. Précis de patrologie (excellent). — *Fernand Baldensperger*. L'avant-guerre dans la littérature française (rapides esquisses). — *Jean Revel*. Histoire des Normands (livre d'un admirateur de la Normandie qui en célèbre toutes les gloires, plutôt que d'un historien). — *Comte Maurice de Pange*. Les Lorrains et la France au moyen âge (série d'articles parus à diverses époques). — *André Beaunier*. Joseph Joubert et la Révolution (beaucoup de digressions). — *Pierre Lhande*. Notre sœur latine d'Espagne (intéressantes considérations). — *Louis Rouzic*. Le renouveau catholique. Les jeunes avant la guerre (a montré le retour de la jeunesse à la foi).

7. — **La Révolution de 1848.** 1919, mars-mai. — Compte-rendu de l'assemblée générale annuelle (23 février). — *Victor FLEURY*. Les précurseurs de la République allemande : la conversion de Freiligrath et les faits de l'histoire contemporaine dans ses poésies (de 1843 à 1848). — *F. DUTACQ*. L'évêque de Marseille et les élections législatives en 1857 (recommande les candidats officiels Canaple et Rigaud, qui furent élus). — *Id.* Les Lyonnais et la constitution de 1848 (réserves et critiques avec lesquelles fut accueillie cette constitution à Lyon). — *Dr E. LADOIRE*. Souvenirs; suite (le séjour à Prinkipio en 1855). = C.-rendus : *Anders Grade*. Le prince héritier Oscar de Suède, viceroy de Norvège en 1824 (article de l'*Historisch Tidskrift*). — *F. UZUREAU*. *Andegaviana*. 20^e série. = Juin-août. *SCHALK DE LA FAVRIE*. Un républicain allemand : Robert Blum (député au Parlement de Francfort, fusillé à Vienne le 9 novembre 1848). — *Gabriel VAUTHIER*. Gustave Chaudey et la commission mixte de la Haute-Savoie en 1852 (il fut condamné à être banni du territoire pour douze ans; documents sur cette condamnation). — *Paul RAPHAËL*. Le coup d'État du 2 décembre et le conseil supérieur de l'instruction publique (procès-verbal de la séance de ce jour). = C.-rendus : *J. Cornillon*. Le Bourbonnais sous la seconde Restauration. La Terreur blanche (très documenté). — *A. Cuvillier*. Un journal d'ouvriers : l'*Atelier*, 1840-1850 (intéressant). = Septembre-novembre. *Victor FLEURY*. Les précurseurs de la République allemande : Fröbel (analyse de ses idées, surtout d'après la « Nouvelle Politique » parue en 1846). — *E. DESPRÉAUX*. Les réfugiés politiques russes à Paris et la Révolution de 1848 : Herten (récit qu'il a fait des journées de Juin). — *F. UZUREAU*. Une ville de province sous la monarchie de Juillet (Angers en 1835; rapport du maire, M. Augustin Giraud). — *Gabriel VAUTHIER*. Deux documents relatifs au coup d'État et aux élections de 1852 (circulaire du préfet de la Loire pour demander aux maires d'adhérer au coup d'État, 4 décembre 1851; profession de foi du maire de Saint-Bonnet-le-Château, candidat aux élections de 1852). — *Id.* Un complot contre Napoléon III en 1855 (un pharmacien de la Charente, agent secret, dénonce une

société, « la Militante »). = Novembre-décembre 1919-janvier-février 1920. Pierre BRAUN. Le département de la Meurthe à la fin de la monarchie de Juillet (la situation politique en 1847; la crise économique de 1846-1847; très important. Extrait d'un travail d'ensemble sur le département de la Meurthe pendant la seconde République). — Gabriel VAUTHIER. Les testaments de Thiers (de 1850 à 1875; hommages rendus à Thiers en 1875 et 1876). — F. UZUREAU. La journée du 6 juin 1830 à Angers (manifestation en l'honneur de deux des députés de Maine-et-Loire qui avaient signé l'adresse des 221, MM. Guilhem et d'Andigné). — Pétition adressée au gouvernement provisoire de 1848 par « l'Association ouvrière pour la fabrication des livres ».

8. — *Revue critique d'histoire et de littérature*. 1920, 15 janvier. — P. Laurand. Manuel des études grecques et latines. Fasc. 7: Métrique, sciences auxiliaires (ces sciences auxiliaires comprennent la critique des textes, la paléographie, l'épigraphie, la numismatique, l'archéologie, l'histoire de la philologie, la bibliographie, des notions sur le travail philologique. Le tout excellent). — American Journal of archaeology, t. XXIII, 1919. — Lord Manning. The people's faith in the time of Wyclif (ouvrage plein de promesses d'un débutant). — Ouvrages sur les États-Unis et la guerre. — D. H. Cavanaugh. The « Ad te, Deum, vadit » of Jean Gerson (bonne édition d'un des meilleurs sermons prononcés par Jean Gerson). — K. Waliszewski. Polonais et Russes; visions du passé, perspectives d'avenir (ouvrage très médiocre, mal informé et quelque peu louche). — C. Butler. Benedictine monachism (œuvre de mérite construite sur un plan défectueux). — H. M. Wiener. The religion of Moses (hypothèse insoutenable sur l'origine du monothéisme chez les Juifs). = 1^{er} février. N. Micklem. The open light. An enquiry into Faith and Reality (essai intelligent, mais très fragile, pour expliquer l'origine rationnelle de la religion). — F. Foucart. Le culte des héros chez les Grecs (remarquable). — Joh. Janssen. C. Suetonii Tranquilli Vita Domitiani (important commentaire historique du texte de Suétone). — Albert De Meyer. Les premières controverses jansénistes en France, 1640-1649 (bon). — Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne; publ. par Paul Bonnefon, t. VII (fin de cette très utile publication). — H. Berr. Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique (remarquable). — Robert de La Sizeranne. L'art pendant la guerre, 1914-1918 (intéressant). — Olof Höijer. Le scandinavisme dans le passé et dans le présent (montre que l'union des trois royaumes scandinaves est actuellement impraticable). — Jules Hélot. L'occupation allemande à Cambrai et dans le Cambrésis. Cinquante mois sous le joug allemand (livre d'une lecture à la fois pénible et réconfortante). = 15 février. B. W. Bacon. Is Mark a roman Gospel? (étude pénétrante, mais non convaincante, dit A. Loisy, sur un problème fondamental dans l'histoire du christianisme primitif). — Julien Mauveaux. Le fonds

Beurnier aux archives communales de Montbéliard (utile). — *Jean Mélia*. La France et l'Algérie (beaucoup de citations intéressantes et d'idées éparses). — *O. Nippold*. Deutschland und das Völkerrecht. I. Die Grundsätze der deutschen Kriegführung (très remarquable). — *Irvin S. Cobb*. The glory of the coming (recueil de lettres adressées par l'auteur à des journaux américains pendant le printemps et l'été de 1918; instructif). — Capitaine *Morabini*. Les Garibaldiens de l'Argonne, trad. par *G. Reybaz* (bon; on nous apprend qu'au moment où les premiers volontaires italiens arrivaient en France, la presse germanophile d'Italie n'avait pas pour eux assez d'injures et que le gouvernement lui-même rappelait l'article du code pénal frappant tout Italien qui s'enrôlait dans une armée étrangère, compromettant ainsi la sécurité de son propre pays). — *A. Séché*. Les Noirs (hommage mérité rendu aux Sénégalais et aux services éminents qu'ils nous ont rendus pendant la guerre. L'auteur de l'article, Félix Bertrand, ajoute des précisions et des noms glorieux). — *P. Bareilles*. Le rapport secret sur le Congrès de Berlin adressé à la Sublime Porte par Carathéodory Pacha (instructif). = 1^{er} mars. *E. Sandys*. Latin epigraphy (remarquable). — *K. E. H. De Jong*. Das antike Mysterienwesen (nouvelle édition très améliorée). — *Alf. Rufer*. Der Völkerbundsgedanke und Philipp Albert Stapfer (remarquable). — *V. Dědětchek*. La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques (instructif). — *Th. von Bethmann-Hollweg*. Betrachtungen zum Weltkrieg. I. Vor dem Kriege (l'impression laissée par la lecture de ce plaidoyer est la même qu'a laissée toute la politique de Bethmann-Hollweg, celle d'une passivité résignée à l'intérieur comme au dehors, celle d'un homme au fond sans ferme volonté). = 15 mars. *J. Clark Hopkin*. A handbook of attic redfigured vases. Vol. II (précieux manuel). — *G. Dottin*. La langue gauloise (manuel rédigé avec grand soin). — *L. Hourticq*. La jeunesse de Titien (curieux et original). — *S. Rocheblave*. J.-B. Pigalle (bon). — *J. Ursu*. Pourquoi la Roumanie a fait la guerre (remarquable). — *Ch. Stiénon*. Le mystère roumain et la défection russe (bon). — *L. Maccas*. L'hellénisme de l'Asie Mineure (bon). — *Joh. Lepsius*. Rapport secret sur les massacres d'Arménie, trad. fr. par *René Pinon* (accablant pour la politique allemande; l'Allemagne est responsable, au premier chef, des massacres arméniens). = 1^{er} avril. Baron *Borris Nolde*. Le règne de Lénine (instructif). — *Erich Ludendorff*. Meine Kriegserinnerungen, 1914-1918 (rien ne montre mieux que ce livre l'énorme pouvoir du parti militaire, son aveuglement et ses prétentions. La traduction française de ces souvenirs est exacte et sûre). — *Léon Bourgeois*. Le traité de paix de Versailles. — *J. Moët*. L'Allemagne et la paix (d'après l'auteur, c'est l'action des organisations internationales aux ordres de la social-démocratie allemande qui s'est efforcée de nous frustrer des fruits de la victoire). — *Jean de Jaurgain*. Deux comtes de Comminges béarnais au x^ve siècle : Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet

d'Aydie, seigneur de Lescun (utilise de nombreux documents inédits, mais n'a pas assez exploré les sources dauphinoises). — *Jos. Grente*. Les martyrs de septembre 1792 à Paris (ce livre ne relève pas de l'histoire, mais de l'apologétique). = 15 avril. *E. Ritter*. L'Église chrétienne (insignifiant). — *Dom E. Darley*. Les Actes du Sauveur, la Lettre de Pilate, les Missions de Volusien, de Nathan, la Vindicté; leurs origines et leurs transformations (sans valeur). — *J. Hillema-cher*. Les Germains devant l'histoire (compilation de textes faite sans esprit critique). — *J.-M. Tourneur-Aumont*. Études de cartographie historique sur l'Alémanie (très suggestif, beaucoup d'hypothèses qui ne seront sans doute jamais vérifiées). — *Robert de Rougé*. Notes et souvenirs de 1870-1871 (intéressant). — *F. Darde*. Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands (bon). — *Charles Le Goffic*. Saint-Georges et Nieuport (fin de l'admirable histoire des fusiliers marins dans les batailles de Flandre).

9. — *Revue de l'histoire des colonies françaises*. III^e trimestre. — *A. MARTINEAU*. Quatre ans de l'histoire de l'Inde (1726-1730). — *Charles DE LA RONCIÈRE*. Une histoire du Bornou au XVIII^e siècle, par un chirurgien français captif à Tripoli. — *A. CABATON*. Les publications de la Linschoten Vereeniging et les études d'histoire coloniale. = C.-rendu : *Claude Faure*. Histoire de la presqu'île du Cap-Vert et des origines de Dakar (bon). — Notes bibliographiques. = IV^e trimestre. *Henri FROIDEVAUX*. Un plan de colonisation du Sénégal en 1802 (ce plan a été publié au t. I des « Mémoires du Comité d'études de l'Afrique occidentale française »; on prouve que ce mémoire est de l'année 1802 et que l'auteur est Pierre-Fr. Page; il devait être publié au t. III du Traité d'économie politique de cet auteur). — *Victor DEMONTÈS*. Lettre de Bugeaud à Soult, 26 novembre 1841, en réponse aux instructions ministérielles du 13 août (sur les divers modes de colonisation de l'Algérie). — *François ROUSSEAU*. La Colombie du XVIII^e siècle à la mort de Bolivar (cette mort est du 17 décembre 1830; la *Revue* a bien fait d'accueillir cette étude sur l'émancipation d'une colonie espagnole, bien qu'elle ne rentre pas dans son cadre ordinaire). = C.-rendus : *Ch. de La Roncière*. Un grand ministre de la Marine : Colbert (1619-1683) (heureuse manière de célébrer le tricentenaire du grand ministre). — *Abbé Chabot*. Édesse pendant la première croisade (intéressant). — *Georges Yver*. Enfantin et l'émigration étrangère en Algérie (publie un mémoire adressé à Soult en 1845). — *Georges Hardy*. L'affaire Duranton (ses voyages au Sénégal ont donné un mince résultat, mais son œuvre n'a pas été tout à fait inutile). — *Henri Dehérain*. Le cap de Bonne-Espérance au XVII^e siècle (comment les huguenots français du Cap conservèrent longtemps leur individualité). — *Bibliotheca philippica* (on signale dans le catalogue de cette bibliothèque de Sir Thomas Philipps les manuscrits se rapportant à l'histoire des colonies françaises d'Amérique).

10. — **Revue de l'histoire des religions.** 1919, novembre-décembre. — A. VAN GENNEPP. L'état actuel du problème totémique; V (fin de cette très curieuse étude, qui sera, selon toute apparence, publiée à part et à laquelle la *Revue historique* consacrera un article spécial). — R. BASSET. Bulletin des périodiques de l'Islam (1914-1918; les périodiques sont rangés par ordre alphabétique). = C.-rendus : B. Faddegon. The Valçesika system (modèle de travail consciencieux). — Leon Wieger, S. J. Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine (œuvre de missionnaire plutôt qu'œuvre de science). — The heritage of India (série d'études destinées à révéler aux Indiens les trésors de leur propre civilisation; ont paru dans la collection : A. Berriedale Keith. The samkhya system; Percy Brown. Indian Painting (deux ouvrages excellents). — Heinrich Zimmern. Akkadische Fremdwörter als Beweis für Babylonischen Kultureinfluss (l'auteur substitue le terme acadien à celui d'assyrien; la thèse, du reste, semble contestable). — Carlo de Landberg. Langue des Bédouins Anazeh (remarquable).

11. — **Revue des études historiques.** 1919, mars-juin. — Vicomte DE REISET. Le mariage du comte d'Artois (en 1773, avec la princesse Marie-Thérèse de Savoie; rôle effacé de la princesse). — Max LAUTH. Le magistrat de la ville de Strasbourg (mécanisme de la constitution de Strasbourg de 1482 à 1749; longue citation de Piton sur le renouvellement du magistrat en janvier). — François ROUSSEAU. D. Carlos et les sociétés secrètes royalistes (jusqu'à la mort de Ferdinand VII en 1833; à ce moment, le prince se posa nettement en prétendant). — Félix BRUN. Jeanne d'Arc est-elle passée par le chemin des Dames? (en juillet 1429, après le sacre de Reims, quand elle se rendit de Corbeny à Vailly; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle a passé dans cette région). — C. LEROUX-CESBRON. Un acteur et son théâtre pendant la Révolution (le théâtre s'élevait face au Palais de justice, à l'emplacement actuel du Tribunal de commerce; l'acteur est Beaulieu, de son vrai nom François de Brémont de La Rochénard). = C.-rendus : J.-W. Jeudwine. Les fondements de la société : la terre (sorte de récapitulation des systèmes sociaux au moyen âge en Grande-Bretagne; intéressant, mais contestable). — D. Pasquet. Essai sur les origines de la Chambre des communes (bon). — E. Duvernoy. Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139 et de 1176 à 1220 (œuvre de bénédictin). — André Monnier. Les faits et la doctrine économique en Espagne sous Philippe V (important et solide). — Hippolyte Boyer. Histoire des corporations et confréries d'arts et métiers dans la ville de Bourges (n'a pas assez suivi l'ordre chronologique). — Alfred Marquiset. Le marquis de Marigny, 1727-1781 (tentative de réhabilitation). — Massereau. Recueil des cahiers de doléances des bailliages de Tours et de Loches et cahier général du bailliage de Chinon; *Id.* Recueil de documents inédits d'ordre économique contenus dans les registres de délibération de la

ville et des communes rurales du canton d'Amboise (des renseignements intéressants et utiles). — *A.-C. Sabatié*. Les tribunaux révolutionnaires de province; *Id.* La déportation révolutionnaire du clergé français (deux ouvrages passionnés). — *Th. Lascaris*. Capodistrias avant la révolution grecque (excellent). — *E. Daudet*. La mission du comte de Saint-Vallier (intéressant). — *Jean Larmeroux*. La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (deux gros volumes conçus avec méthode et écrits avec art). — *Jacques Bainville*. Histoire de deux peuples : la France et l'Empire allemand (large fresque, colorée sans demi-teintes). — *D. Halévy*. Le président Wilson (intéressant). — *Raymond Ronze*. La question d'Afrique (clair et net). — *Henri Malo*. Le drame des Flandres; *Id.* La zone de l'avant (deux ouvrages remarquables). = Juillet-octobre. Marcel FOSSEYEU. Le budget de la charité à Paris au XVIII^e siècle (hôpitaux de la ville, grand bureau des pauvres, charités paroissiales, loges maçonniques). — Portrait inédit de Louis XIV par le chevalier DE LAGRANGE-CHANCEL, 1678-1745; publié par A. DUJARRIC-DESCOMBES (vertus et vices du roi, ses maîtresses, ses bâtards). — Commandant WEIL. La princesse de Beira et la police autrichienne (comment cette princesse, sœur de don Miguel du Portugal, quitte en octobre 1838 Salzbourg pour venir épouser en Espagne don Carlos). — Émile COUVREU. Woodrow Wilson et son Histoire du peuple américain (l'œuvre projette une vive lumière sur son auteur). = C.-rendus : *St. Gsell*. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord; t. III (critique du plan). — Capitaine André Dussauge. Études sur la guerre de Sept ans. Le ministère de Belle-Isle (insiste sur les réformes accomplies par le maréchal). — *J. Mu-nier-Jolain*. Le cardinal Collier (fuit les sentiers battus). — *Jean-E. Godefroy*. Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution (documentation minutieuse). — *Ernest Babelon*. Sarrelouis et Sarrebrück (remarquable). — Baron Marc de Villiers. Les 5 et 6 octobre 1789 (examine surtout comment s'est formée la légende de Reine Audu). — *C. Douin*. La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux îles Ioniennes (très vivant). — Chanoine Porée. Un évêque constitutionnel de l'Eure, Charles-Robert Lamy, 1747-1814 (excellente histoire du diocèse de 1798 à 1801). — *Gaston Bouniols*. Les précurseurs. Histoire de la Révolution de 1848 (étude très objective). — *Jovan Cvijic*. La péninsule balkanique (excellent). — Ouvrages sur la guerre que nous avons signalés. — *Claude Anet*. La Révolution russe (ne croit pas à la durée du régime bolcheviste. A-t-il vu juste?). = Octobre-décembre. Pierre RAIN. Les centenaires de la Restauration. Chronique de 1819 (jour par jour). — Marquis de Montmorillon. Une querelle d'Allemands sous Charles X : l'affaire Cousin (Cousin fut arrêté le 24 octobre 1824 à Dresde par le gouvernement saxon sous prétexte qu'il avait des relations avec les sociétés secrètes; il ne fut remis en liberté qu'en mai 1825; correspondance diplomatique échangée à ce sujet). — Henri STEIN. L'arc de triomphe de l'Étoile (histoire

de sa construction; l'inauguration le 29 juillet 1836). — J. DEPOIN. Le secret d'une énigme : interprète ou auteur (compare deux autographes du sixième comte de Derby et cinq signatures de Shakespeare; les autographes sont d'un homme supérieur, les signatures d'un individu menteur, paresseux; donc la thèse d'Abel Lefranc est fondée). — A. NICOL. Nicolas Fouquet et le port de Vannes (Fouquet acheta la terre de Kaer en Vannes, en 1661, pour s'établir fortement en Bretagne). — J. LORTEL. Un projet de république prussienne en l'an IV (intrigues à Bâle d'un émigré, Pierre-Claude de Poteratz). = C.-rendus : L. Laurand. Manuel des études grecques et latines (série de bons volumes). — P. Alfarc. Les écritures manichéennes; *Id.* L'évolution intellectuelle de saint Augustin (deux ouvrages remarquables). — G. Mollat. Études critiques sur les « Vitae paparum Avenionensium » d'Étienne Baluze (critique excellente; la nouvelle édition que donne M. Mollat est bien supérieure à l'ancienne). — Ch. de La Roncière. Un tricentenaire. Un grand ministre de la Marine, Colbert (remarquable). — Jean Cavalier. Mémoires sur la guerre des Cévennes; traduit de l'anglais par Frank Puaux (intéressant). — L.-M. Labande. Inventaire du palais de Monaco, 1604-1731 (étude complète sur les transformations successives du château). — G. Lenôtre. Gens de vieille France (les écoles, les voyages en France avant 1789). — A. Denys-Buirette. Les questions religieuses dans les cahiers de 1789 (bon). — Frédéric Masson. Napoléon et sa famille; t. XII et XIII (fin de la magistrale histoire des napoléonides). — A. Cuvillier. Un journal d'ouvriers : *l'Atelier*, 1840-1850 (intéressant). — G. Weill. Histoire des États-Unis de 1787 à 1917 (riche en vues générales). — E. d'Eichthal. Quelques âmes d'élite (fait bien comprendre Gustave d'Eichthal, Gaston Paris, Sully-Prudhomme, Gabriel Monod, Émile Boutmy, Anatole Leroy-Beaulieu). — Ouvrages sur la guerre que nous avons signalés.

12. — Revue générale du droit. 1919, mai-juin. — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite. — E.-H. PERREAU. Le droit civil italien. = Juillet-octobre. J. LEFORT. Un avocat aux conseils du roi au XVIII^e siècle : Danton (il acheta la charge de M^e Huet de Paisy et fut inscrit au tableau le 15 juin 1787; il est permis de penser que les traits propres de son éloquence, la clarté, la concision dans l'expression, la sobriété dans les développements sont dus en bonne partie à l'exercice de la profession d'avocat aux conseils). — E.-H. PERREAU. La libre interprétation du droit de 1899 à 1919 (à propos de la seconde édition du livre de Génys). — Edgard BLUM. Les us et coutumes de France du XIII^e au XV^e siècle (examine les textes qui citent la « consuetudo Franciae »; le mot désigne tantôt une coutume générale du royaume, tantôt une coutume générale aux pays coutumiers, tantôt une coutume particulière des fiefs). — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite et fin (« il était réservé à l'École scientifique

moderne du droit civil de franchir hardiment les limites de la science après en avoir posé les assises et de pénétrer, par tous les modes d'investigation en son pouvoir, dans les profondeurs de la philosophie du droit. De cette union de la science et de la philosophie, le droit civil ne peut que sortir régénéré ». — P. PIC. L'œuvre juridique d'Edmond Thaller. = C.-rendus : *Edmond Lambert*. L'enseignement du droit comparé, sa coopération au rapprochement entre la jurisprudence française et la jurisprudence anglo-américaine (intéressant). — *André Isore*. La guerre et la condition privée de la femme (étudié avec soin). — *René Fage*. La propriété rurale en Bas-Limousin pendant le moyen âge (œuvre remarquable). = Novembre-décembre. A. PEREIRA. La préparation des lois (d'après le livre de Joseph-Barthélemy; nécessité de donner dans cette préparation une place plus grande aux techniciens). = C.-rendus : *Georges Renard*. Les répercussions économiques de la guerre actuelle sur la France, 1^{er} août 1914-15 mai 1917 (remarquable). — A. DENYS-BUIRETTE. Les questions religieuses dans les cahiers de 1789 (excellent). — *Antoine de Tarlé*. La préparation de la lutte économique par l'Allemagne (renseignements précis). — *Charles Gide* et *Charles Rist*. Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours; 3^e édition (indispensable). — *Take Jonesko*. Souvenirs (solide préface aux « Mémoires sur les origines et les événements de la guerre » qu'il promet). — X.-S. *Combotheca*. La Grèce loyale, Grèce libre, Grèce enchaînée (protestation contre le rôle de l'Entente dans les affaires grecques).

13. — Le Correspondant. 1920, 25 mars. — Mgr TOUCHET. Les dernières manœuvres contre Jeanne d'Arc : les « Admonestations charitables » et le « Prêchement de Saint-Ouen » (redit par quelle duplicité fut obtenue de Jeanne ce qu'on appelle « l'abjuration de Saint-Ouen »). — LIBER. Hommes du jour. M. Motta, président de la Confédération helvétique. — ***. Dans la Turquie d'hier. Le retour des Jeunes Turcs au pouvoir en 1913. — Gabriel DE MUN. Sur la tombe d'un ami : Claude Cochin, 1883-1918. — Comte Jean DE PANGE. Les préliminaires de l'armistice et les quatorze articles du président Wilson, d'après des documents allemands (reprenant, après l'*Écho de Paris* du 10 février 1920, le récit de la scène du 3 novembre 1918, où fut posée la question de savoir si les Alliés accepteraient comme base de négociations pour l'armistice les quatorze articles du 8 janvier. Lloyd George fit sur deux articles des réserves qui furent admises; Clemenceau laissa passer le tout en bloc, ce qui permit ensuite aux Allemands de s'abriter derrière les quatorze articles pour échapper aux trop justes réclamations du gouvernement français concernant la sécurité de sa frontière occidentale). — Paul GRUYER. L'Atlantide du « Prêtre Jean » (réédite en partie la lettre qui parvint à la fin du xv^e siècle au navigateur portugais Pedro de Covilham et

qui décrit le royaume imaginaire sur lequel régnait ce prêtre apocryphe. La légende du « Prêtre Jean » date sans doute de 1141, année où le sultan Sindjar fut défait par les Turcs, en qui les Croisés virent des alliés). = 10 avril. Augustin COCHIN. Le gouvernement révolutionnaire (avant-propos aux Actes de ce gouvernement, que publie la Société d'histoire contemporaine; l'auteur étudie successivement : le peuple, le pouvoir et le prince, c'est-à-dire le Comité de Salut public). — Fernand ROCHES. La crise du livre et ses remèdes possibles. — Robert DE LABUSQUETTE. Béatrice; la femme et le symbole (nouveau commentaire sur Dante). = 25 avril. Abbé Augustin SICARD. Les servitudes d'une Église nationale. I. Servitudes politiques (il s'agit de l'Église constitutionnelle sous la Révolution). — Jacques DE COUSSANGE. A Prague et en Slovaquie. Quelques impressions de Prague, la Slovaquie, l'art populaire. — A. DE LAPRADELLE. L'avenir du traité de paix (étude sur l'ouvrage de John Maynard Keynes : « The economic consequences of the peace », qui est une offensive passionnée contre le traité de paix; mais « des maux économiques dont nous souffrons, ce n'est pas le traité, c'est la guerre qui est le principal responsable; le traité serait déchiré que tout ne rentrerait pas dans l'ordre, et c'est aux vainqueurs qu'il faut rendre confiance; faire exécuter le traité sans violence et sans haine, mais sans faiblesse, tel est le devoir des Alliés pour qui fermeté doit signifier justice, justice humaine, sans duperie »). — Claudius GRILLET. Le « Voyage en Orient » de Lamartine et sa « Marseillaise de la paix ». — Max TURMAN. Un document officiel sur l'internement en Suisse (à propos du tome III et dernier du rapport de M. Édouard Favre, chef du service historique de l'Internement). = 10 mai. M. WILMOTTE. Sur la critique des textes (prudence avec laquelle cette critique doit s'exercer; exemples empruntés surtout aux textes littéraires du moyen âge; excès où se sont laissé entraîner certains érudits allemands qui veulent à tout prix reconstituer le texte original des vieux auteurs). — ***. L'esprit public et la situation aux États-Unis au début de la campagne présidentielle. — Abbé Augustin SICARD. Les servitudes d'une Église nationale; fin (montre à quel point la Constitution civile du clergé asservit l'Église à l'État). — Émile LUCE. L'affaire d'Athènes, 1^{er} décembre 1916 (raconte, d'après les souvenirs d'un témoin oculaire, le guet-apens dont les Français furent victimes et dont le grand responsable est le roi Constantin lui-même. Carte). — S. EVRY. A travers les livres étrangers. Entre Plava et Globna, Haut-Isonzo, 1915 (analyse les lettres de Giulio Passerini, qui ont été récemment publiées en Italie. Passerini était lieutenant dans le régiment d'Arezzo quand il fut blessé mortellement à l'attaque du hameau de Globna, le 21 octobre 1916).

14. — *Études*. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1920, 5 avril. — Michel D'HERBIGNY. La formation d'un clergé

catholique pour la Russie. Idées et expériences du xx^e siècle (la Russie est, au point de vue catholique, le pays le plus abandonné de l'univers : moyens d'y former un clergé catholique; ce qui a été fait jusqu'à présent; ce qu'il faudrait faire). — Henri TOURAINE. *Cultores martyrum* (nouvelle société qui s'est formée pour la publication des actes des martyrs et des confesseurs de la foi durant la Révolution). = C.-rendus : P. Antonio Astrain. *Historia de la Compañia de Jesus en la Asistencia de España*; V (le t. V va de 1615 à 1659 et comprend les trois généralats de Vitelleschi, Caraffa et Piccolomini; intéressant surtout pour l'histoire des missions d'Amérique et des Philippines). — Louis Barthou. *La bataille du Maroc* (éloquent). = 20 avril. Léonce DE GRANDMAISON. *Georges Longhay*. Son œuvre et sa vie (de la S. J., 1839-1920; son rôle de professeur; son théâtre de collège; ses études sur l'histoire de la littérature française). — Louis JALABERT. *A la veille de la paix turque* (exprime le désir que la France fasse rentrer dans sa sphère d'influence la Palestine avec la Cilicie, le nord de la Mésopotamie et la Syrie). — Joseph DE TONQUÉDEC. G.-K. Chesterton; suite le 5 mai (sa philosophie, son humour, sa manière de prendre la vie; il n'a pas fait sa soumission à l'Église catholique; mais il s'exprime comme un fidèle catholique). = C.-rendus : R. P. Joseph Burnichon. *La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un siècle, 1814-1914*; t. III (de 1845 à 1860; ouvrage de grande envergure). — *La Provincia de Toledo de la Compañia de Jesus, 1880-1914* (progrès réalisés par cette province, détachée en 1880 de celle de Castille). = 5 mai. Alexandre BROU. *Sur une réédition de Bourdaloue* (celle de l'abbé Griselle; histoire du texte de Bourdaloue; les éditions clandestines). — Aloys STAUDER. *Les Cent Jours du bolchevisme en Hongrie* (du 21 mars au 1^{er} août 1919; d'après le récit du Dr Hans Eisele, journaliste allemand qui s'était risqué en Hongrie). = C.-rendus : Georges DOTTIN. *La langue gauloise* (excellent). — Ernest SELLIERE. M^{me} Guyon et Fénelon précurseurs de J.-J. Rousseau (analyse pénétrante). — Victor GIRAUD. *Histoire de la Grande Guerre*; 5 fascicules (jusqu'à la rupture diplomatique entre les États-Unis d'Amérique et l'Allemagne, février 1917; très solide).

15. — **La Grande Revue**. 1920, janvier. — Paul-Hyacinthe LOYSON. *Autour de la mort de Littré*. L'abbé Huvelin et le Père Hyacinthe (extraits des notes journalières tenues par le P. Hyacinthe. A la date du 20 décembre 1897, on y lit : « Visité l'excellent abbé Huvelin... Il a absous Littré, qui n'était point baptisé, voyant, à n'en pas douter, l'action et la présence de Dieu en lui. Littré a été baptisé, au dernier moment, par sa fille Sophie, mais il ne croyait pas au Dieu personnel et vivant. » Le P. Hyacinthe resta un des plus chers amis de l'abbé Huvelin jusqu'à la mort de celui-ci, le 28 novembre 1910). — VICTOROV-POPOV. *La véritable alliance franco-russe* (est celle que la démocratie française doit former avec la naissante démocratie russe;

« rapprochement réciproque, sincère et de plus en plus étroit, et travail en commun »). — Georges GUY-GRAND. Les conditions de la paix religieuse; suite. — Marie SCHÖELL. Comment l'Amérique lance un emprunt. = Février. CHARBONNIER, ingénieur général de l'artillerie navale. Sur l'organisation technique de la nation armée. — Georges GUY-GRAND. Les conditions de la paix religieuse; fin. — Léon DUCHEMIN. L'élection de Spen-Valley et l'action socialiste en Grande-Bretagne (l'élection de Tom Myers, membre actif de l'« Independent Labour party », marque une date dans l'histoire sociale de l'Angleterre. Il faut prévoir l'arrivée prochaine au pouvoir du parti socialiste et internationaliste; ce parti possède-t-il actuellement les compétences nécessaires pour diriger l'immense machine et si compliquée qu'est devenu le gouvernement de la Grande-Bretagne?). — M. HOLLEBECQUE. La maison des nations. = Mars. Gaston DOUMERGUE. Une analyse de la situation politique et sociale. — G. URBAIN. Essai de discipline scientifique. — Gustave RODRIGUES. L'Allemagne jugée par un des siens : Henri Heine. — J. GAYRAL. L'inapplication de l'impôt sur le revenu (insuffisance de la loi votée le 15 juillet 1914 et heureusement corrigée par celle du 31 juillet 1917; il appartient à l'administration des finances d'organiser ses divers services de manière à rendre cet impôt aussi productif qu'il est juste et nécessaire). — L. DUCHEMIN. Un essai de pédagogie communiste (d'après « Le nouvel évangile social » de Z. Kunfi). = Avril. Albert MATHIEZ. Robespierre et la reconstruction nationale (la République nouvelle est toute prête; « c'est cette démocratie vivante et organisée, juste et fraternelle, dont Robespierre et Saint-Just ont tracé la figure radieuse, cette cité d'égalité pour laquelle ils sont morts, cette cité de liberté pour laquelle tant de milliers d'obscurs héros viennent de verser à flots leur sang généreux »). — Paul VIMEREU. Le nouveau Contrat social de la Cité de demain. — Louis PROAL. Les causes de la dépopulation et ses remèdes, d'après J.-J. Rousseau. — José GERMAIN. La Confédération générale des travailleurs intellectuels. — Léon ABEN-SOUR. La crise de l'empire anglais : à l'extérieur. — Léon DUCHEMIN. La crise de l'empire anglais : à l'intérieur.

16. — Mercure de France. 1920, 15 janvier. — SAINT-SIXTE. Esquisses américaines (curieuses notations). = 1^{er} février. Henri GHÉON. Un coin de la bataille sur l'Aisne, 16 avril 1917. Notes d'un spectateur (ce spectateur appartenait à la V^e armée, général Mazel; son corps d'armée, le 32^e, se trouvait en ligne à droite du plateau de Craonne, devant la trouée de la Miette, la cote 108 et le mont Sapi-neul. 1^{er}-18 avril 1917). — Arthur TOUPINE. La tragédie sibérienne. — Maurice BARBET. Encore un plagiat de Stendhal : les « Mémoires d'un touriste » (Stendhal a copié, sans le dire, plusieurs passages dans le « Voyage dans le Midi » de Millin; ainsi le pittoresque tableau de la foire de Beaucaire est du Millin tout pur). = 15 février. Raoul LABRY. Notre politique en Russie. Les méthodes, les hommes; I

(expose comment sont administrées les affaires de Russie au ministère des Affaires étrangères). — Alexandra DAVID. En Asie. L'Inde avec les Anglais. = 1^{er} mars. Georges BATAULT. Le déséquilibre européen (c'est le président Wilson et M. Lloyd George qui en sont responsables). — J. CAZES. Voltaire inventeur des tanks (parce qu'il avait eu l'idée de faire revivre les chars de guerre de l'antiquité). = 15 mars. Louis NARQUET. La continuité de la vie sociale (la vie sociale ne doit pas être arrêtée par les intérêts, si respectables qu'ils soient, d'une corporation ou d'un syndicat; en raison même des tendances nouvelles du socialisme révolutionnaire, il importe de réglementer l'exercice du droit de grève). — Raoul LABRY. Comment nous avons été renseignés sur la Russie (le service de renseignements fut d'abord tout à fait insuffisant; Albert Thomas vint à point pour l'organiser. Après lui, le désordre reparut, l'ambassade et les militaires étant en état de constante jalousie et rivalité. Conséquence : notre gouvernement n'a rien compris ni à la question de l'Ukraine, ni à la Révolution russe, ni au bolchevisme. Lénine et Trotski ont réussi parce que leur doctrine répondait aux aspirations confuses des masses paysannes; mais nous ignorions tout du vrai peuple russe). — Antoine SCHEIKEVITCH. Quelques souvenirs de Salonique. Les effets d'un bombardement aérien (très amusants récits; l'auteur n'est pas tendre pour les Grecs). = 1^{er} avril. Raoul LABRY. Un Comité consultatif des affaires russes (œuvre incohérente de ce Comité, qui n'a pas su nous renseigner exactement sur les choses russes. Au lieu d'être un bureau d'informations sûres, il a fait de la diplomatie). — Lieutenant-colonel Émile MAYER. L'industrialisation de l'armée. = 15 avril. Thérèse LAVAUDEN. Le problème régionaliste. — Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy, de l'Académie française. — UN ARTILLEUR DE FORTERESSE. La reddition de Maubeuge (« tous ceux qui ont participé à la défense de Maubeuge sont unanimes à dire qu'elle a été conduite avec énergie et habileté »). = 1^{er} mai. Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy; suite (il devient la comtesse des Barres; ses petits maris et ses maîtresses, etc.). — Louis COURTHION. Lamartine en Suisse; son mariage à Genève (mariage mixte célébré le 6 juin 1820 par le curé Favre dans la chapelle du château à Chambéry, et le 8 juin par le chapelain anglican Geo. Rooke dans la chapelle de l'hôpital de Genève). — D^r René CRUCHET. Paris, foyer de décentralisation universitaire. — Paul-Hyacinthe LOYSON. Un professeur allemand à l'Université de Genève : G.-F. Nicolai, de l'Université de Berlin (il s'agit de ce professeur de Berlin, médecin de Guillaume II, qui fut persécuté en Prusse à cause de ses opinions pacifistes. Ces opinions, il leur a donné une forme des plus déplaisantes, même au point de vue scientifique, dans son livre : la Biologie de la guerre, qui a paru à Zurich en 1919. Il y justifie la guerre et sa nécessaire cruauté). = 15 mai. Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy; fin (sa mission en Siam; le seul fruit

qu'il en retire c'est la résolution qu'il prend de se faire ordonner prêtre, décembre 1685; à son retour, il est entraîné dans la disgrâce du cardinal de Bouillon; mais il sait flatter si bien Louis XIV qu'il est élu membre de l'Académie française, le 25 août 1687. Il meurt le 2 octobre 1724 à quatre-vingt-un ans). — J.-G. PROD'HOMME. Les derniers électeurs de Cologne (au XVIII^e siècle). = 1^{er} juin. Louis NARQUET. Confrontations psychologiques (montre les erreurs psychologiques où tombent les collectivistes qui rêvent de reconstruire d'un coup la société sur une base aussi incertaine que la théorie de la valeur formulée par Karl Marx). — Alexandra DAVID. En Asie. La question du Thibet (l'Angleterre réussira-t-elle à s'entendre avec la Chine pour mettre le Thibet sous sa dépendance?). — Edme TASSY. La recherche scientifique en Provence.

17. — **La Revue de Paris.** 1920, 1^{er} avril. — Paul ADAM. L'éloquence de la guerre. — ***. Le plan XVII; suite et fin (si le plan de guerre offensive tracé par l'État-major français a échoué en août 1914, cela tient à une estimation inexacte de la valeur de notre ennemi et des moyens dont il disposait, à l'insuffisance de notre service de renseignements, à l'instruction défectueuse de nos troupes et des officiers, au flottement des ordres que les Alliés ne surent pas coordonner, à la timidité du général commandant notre aile gauche, celle sur laquelle allait précisément fondre l'effort de l'ennemi). — A. CHUQUET. Le départ de l'île d'Elbe; suite et fin (raisons qui décident Napoléon à partir; comment il réussit à échapper à la surveillance, assez molle d'ailleurs, des Anglais et des Français). — Jean MÉLIA. Stendhal journaliste. — Auguste DUPOUY. Brest port de commerce. — Charlotte CHABRIER-RIEDER. L'enfance malheureuse. Angleterre. — Charles RIST. La situation financière de l'Allemagne. = 15 avril. Dr Emmanuel LABAT. Un beau moment de l'âme française (c'est le spectacle qu'elle donna en août 1914, contemplé dans un coin de la Gascogne). — ***. La restauration des régions libérées et le paiement par l'Allemagne. — Vladimir ZENZINOFF. La carrière d'un révolutionnaire russe (autobiographie; l'auteur achevait ses études secondaires en 1899; son activité révolutionnaire commença en 1904, au retour de cinq années passées en Allemagne. Attentats auxquels il participa dans l'« Organisation de combat » en 1906). = 1^{er} mai. Ernest LAVISSE. Sentiments à l'égard de l'Allemagne (raisons pour lesquelles il ne nous plait pas de reprendre les relations personnelles avec les intellectuels d'Allemagne. « A de très rares exceptions près; ces hommes sont les pires ennemis de la France »). — Capitaine Charles DELVERT. L'offensive du 16 avril 1917; déposition d'un témoin (au printemps de 1917, « ni par ses effectifs, ni par son instruction, l'armée française n'était en mesure de mener à bien la manœuvre ambitieuse » où le général Nivelle allait l'engager; aussi la plupart des grands chefs qui connaissaient bien le terrain étaient-ils opposés à l'entreprise. Ils savaient en outre que l'ennemi, parfaitement au cou-

rant de nos intentions, ne cessait de renforcer ses lignes. L'auteur publie le carnet où, heure par heure, il a noté les renseignements qui parvenaient du front à l'État-major. « L'offensive, à peine lancée, fut arrêtée non par l'intervention de parlementaires affolés ou du ministre de la Guerre, mais, le 16 avril même, par les mitrailleuses, les canons et les contre-attaques boches », avant même qu'on eût pu atteindre la seconde ligne ennemie). — Vicomte DE REISET. Le dernier roi de France, à propos de l'article de M. Léonce Pingaud (apporte quelques éclaircissements et d'utiles retouches à cet article. Témoignage fort intéressant d'un homme très bien informé. Quant aux traités d'Utrecht, le comte de Chambord reconnaissait comme valables les formelles et solennelles renonciations de Philippe V à la couronne de France; il ne s'attribuait donc aucun droit de désigner son successeur et, par conséquent, il n'eût pas songé à opposer un Bourbon d'Espagne au chef de la maison d'Orléans). — Yann M. GOBLET. L'évolution politique irlandaise de 1914 à 1920. — 15 mai. Amiral DEGOUY. Ludendorff et la marine (fait ressortir le puissant intérêt des mémoires du général allemand, même en ce qui touche aux choses de la marine). — Henri GOY. Lucien Poincaré et son œuvre d'expansion nationale à l'Université de Paris. — Commandant H. BOUVARD. Un problème de guerre : la coordination dans la bataille. — Vladimir ZENZINOFF. La carrière d'un révolutionnaire russe; suite (été de 1906; arrêté, puis déporté en Sibérie, il s'échappe d'Irkoutsk, se rend à Okhotsk et de là, par mer, au Japon. En 1910, il rentre en Russie, où il est arrêté de nouveau; il est renvoyé en Sibérie, mais, cette fois, pour être déporté à Rousskoïé-Oustié, l'agglomération la plus septentrionale du monde entier; elle ne compte d'ailleurs que sept maisons. Il y reste quatre années, où il a le temps de voir bien des choses intéressantes et de subir de cruelles épreuves. Libéré à la fin de son temps, il rentre en Russie et prend une part très active à la révolution de 1917). — Marcel DUNAN. La nouvelle Autriche (« l'Autriche peut, avec le concours allié et les accords danubiens nécessaires, vivre indépendante comme la Confédération helvétique, dont elle est le prolongement naturel »).

18. — Revue des Deux Mondes. 1920, 1^{er} avril. — Général MANGIN. Comment finit la guerre (le général dit d'abord comment elle a commencé; il expose en effet le plan allemand et le plan français; puis il résume les opérations du mois d'août 1914, la bataille de la Marne et la course à la mer; enfin, il fait la critique des décisions essentielles prises tant par les Allemands que par les Alliés). — André BELLESSORT. Pour le sixième centenaire de Dante. Dante et Mahomet (expose la thèse de Miguel Asin Palacios, qui trouve dans le Coran et dans les légendes musulmanes quelques-unes des sources de la Divine Comédie; peut-être l'érudit espagnol abuse-t-il de l'hypothèse, mais la sienne se présente avec beaucoup de science et de talent). — Paul HAZARD. La langue française et la guerre. I. La

figure des mots. — H. DE BALZAC. Lettres à l'étrangère; nouvelle série (à Mme Hanska, d'octobre à décembre 1846). — Hélène ISVOLSKY. Le duel et la mort de Pouchkine. — André BEAUNIER. La vie d'un romantique : H. Berlioz. = 15 avril. Général MANGIN. Comment finit la guerre. II. 1916. Verdun et la Somme (à noter le jugement porté sur le rôle du généralissime aux plus mauvais jours de l'attaque allemande sur Verdun : « L'acteur principal, dont le rôle est trop peu connu..., c'est le général Joffre. » Le général Mangin expose ensuite avec précision par quelles mesures il a pu rentrer dans Douaumont et dans Vaux; ce morceau, où l'auteur paraît s'effacer lui-même, tout comme César, est d'un puissant intérêt). — René PINON. L'offensive de l'Asie (danger du pantouranisme allié au bolchevisme). — Georges GOYAU. Les étapes d'une gloire religieuse. Jeanne d'Arc. I. L'Eglise au xv^e siècle et la mission de Jeanne (Jeanne, condamnée et réhabilitée). — René LABRUYÈRE. Le trésor des Pharaons (c'est le Nil; l'auteur indique comment les procédés d'exploitation actuels du sol se relient aux pratiques anciennes de culture et laisse pressentir le brillant avenir qui attend le pays des Pharaons). — Louis GILLET. Villari et l'« idée italienne ». = 1^{er} mai. Général DEBENEY. Hier et demain. L'officier (comment a grossi le corps d'officiers pendant la guerre; comment il y a peu à peu appris son métier; ce que doit être l'officier de l'armée future, quand enfin nous aurons pu démobiliser sans craindre une nouvelle agression de l'Allemagne). — Général DUPONT. Une mission en Allemagne. Le rapatriement des prisonniers (ce rapatriement fut terminé le 1^{er} février 1920; il avait fallu quatorze mois pour ramener en France, au milieu de difficultés inouïes, tous nos officiers et soldats. Pour les Russes, l'opération fut encore plus lente et elle fut très meurtrière). — Georges GOYAU. Les étapes d'une gloire religieuse. Jeanne d'Arc. II. De Sainte-Croix d'Orléans à Saint-Pierre de Rome (montre comment, avec quelle fidélité fut fêtée, depuis le xv^e siècle, la délivrance d'Orléans. C'est cette persistance du sentiment de reconnaissance nationale qui a forcé les résistances et conduit à la canonisation de Jeanne). — Louis GILLET. Le Bureau allemand de la presse; souvenirs d'un fonctionnaire de l'Empire (ce fonctionnaire s'appelle Otto Hammann et son livre est intitulé : « Der neue Kurs; zur Vorgeschichte des Weltkriegs »; curieux et instructif). = 15 mai. Général MANGIN. Comment finit la guerre. III. 1917 (blâme le conseil de guerre extraordinaire du 6 avril convoqué à la demande du général Messimy; il eut pour conséquence de tuer la confiance entre le général en chef et ses subordonnés. L'offensive du 16 avril; pourquoi elle échoua : en partie par l'intervention maladroite du ministre de la Guerre; « les décisions prises pour la conduite des armées françaises étaient le résultat de compromis médiocres entre des volontés divergentes; elles n'étaient plus commandées ». Cependant, l'auteur estime que « l'arrêt de l'offensive est sans excuse », car on ne tenait aucun compte des terribles pertes

éprouvées par l'armée allemande; il pense qu'en la poussant à fond en 1917, la guerre, « menée par un commandement qui aurait profité des récentes expériences, se terminait un an plus tôt en épargnant à l'Entente les sanglants revers de mars et de mai 1918 ». — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. Une aberration : le livre de M. Keynes (ce livre : « Les conséquences économiques de la paix », est une critique violente du traité de paix imposé à l'Allemagne. Les modifications que M. Keynes propose de lui apporter auraient ce résultat que les charges économiques retomberaient finalement sur les Alliés et que les Allemands, vaincus dans une guerre déclarée par eux, en retireraient le plus d'avantages). — FIDUS. Silhouettes contemporaines : M. Henry Bordeaux (son rôle pendant la guerre à la « Section d'information », où le romancier se fit historien). — G. LENÔTRE. Le roi Louis XVII. VII. A l'aventure (suit la trace de plusieurs enfants mystérieux, où l'on a cru reconnaître le fils de Louis XVI). — 1^{er} juin. Général MANGIN. Comment finit la guerre. IV. 1918 (offensive allemande des 21 mars, 9 avril, 27 mai, 9 juin et 15 juillet. Le général suit d'assez près le récit qu'en a donné Ludendorff; il insiste naturellement sur le rôle de la X^e armée, qu'il commandait alors, mais dans un style impersonnel et dans un esprit de haute impartialité. Détails sur l'attaque en Lorraine, qui devait se déclencher le 14 novembre et couper la retraite des armées allemandes battues sur tous les points du front. Les conditions de l'armistice du 11 novembre prouvent que l'ennemi se savait définitivement vaincu). — Paul HAZARD. La langue française et la guerre. II. Le rôle international du français (regrette que le français n'ait pas été maintenu comme l'unique langue diplomatique pendant les négociations de la paix. L'instrument même du traité de paix n'est, par endroits, qu'une traduction pénible et peu claire de l'anglais). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. II. Le traité de Versailles au point de vue économique (les clauses économiques du traité imposent à l'Allemagne des conditions lourdes, mais en rapport avec les responsabilités qui lui incombent et sa puissance de paiement. Le livre de M. Keynes « a desservi les Alliés d'une façon qui lui vaudra la reconnaissance de leurs ennemis ». C'est le *Times* qui parle ainsi). — Guglielmo FERRERO. La ruine de la civilisation antique. III. Dioclétien et la réforme de l'Empire. — G. LENÔTRE. Le roi Louis XVII. VIII. Enquêtes (après le retour des Bourbons. Enquête sur Charles de Navarre, qui prétendait être le fils de Louis XVI. D'ailleurs, la mort du Dauphin ne fut jamais formellement reconnue par Louis XVIII; on exhuma les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette; on ne fit aucune recherche au cimetière Sainte-Marguerite, où avait été enseveli le prétendu Dauphin. Quand ses ossements furent examinés en 1846 et en 1894, les experts constatèrent qu'ils appartenaient à deux sujets différents, dont l'un d'un garçon rachitique, qui pouvait avoir atteint une douzaine d'années, et dont l'autre était de seize à dix-huit ans, peut-être davantage, et avait atteint la taille de 1^m60).

19. — Académie des inscriptions et belles-lettres. 1919, mars-avril. — CLERMONT-GANNEAU. La mosaïque juive de 'Ain-Douq (c'est une localité au débouché de la vallée du Jourdain, vers la mer Morte, non loin de Jéricho; il faut l'identifier avec l'antique Noeros; la mosaïque contient une inscription en caractères hébraïques du type carré; elle date sans doute du IV^e siècle de notre ère). — Le R. P. DELEHEYE. *Μιστρός*. Note sur un terme hagiographique (l'origine du mot serait *μη ιερεύς*, le non-prêtre, le faux prêtre des idoles). — Adrien BLANCHET. Thurinus, surnom de l'empereur Auguste (ses ancêtres étaient originaires de Thurium; son père, peu après sa naissance, fit une campagne heureuse contre des rebelles dans le pays de Thurium; la ville de Thurium sur ses monnaies faisait graver un taureau cornupète — *βούς ὠκύπτερος*; — et ce type du taureau est fréquent sur les monnaies d'Auguste). — Paul MONCEAUX. Un vétéran chrétien de Madaure (inscription inédite trouvée en mai 1918 à Mdaourouch, Algérie, par M. Joly). — Prince Michel SOUTZO. Notice sur les origines et les rapports de quelques poids assyro-chaldéens. — Th. HOMOLLE. Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome pendant l'année 1917-1918. — Lieutenant-colonel DIEULAFOY. Baltasar et Darius le Mède (Darius le Mède doit être identifié avec Darius, fils d'Hystaspès; Baltasar s'identifie avec le Nadintarbel des inscriptions cunéiformes). — Mai-juin. J. LOTH. La langue des Hittites d'après un travail récent (d'un professeur de Christiana, M. Carl-J.-S. Marstrand; cet auteur, qui écrit en français, conclut que le hittite appartient au même groupe que le germanique, l'italo-celtique et le grec; mais qu'il forme un dialecte indo-européen entièrement autonome). — J.-B. CHABOT. Rapport sur une mission épigraphique dans l'Afrique du Nord (150 inscriptions sur des stèles votives, 10 inscriptions funéraires du musée Saint-Louis de Carthage sont encore inédites; autres inscriptions découvertes; M. Chabot a réuni aussi les premiers éléments d'un recueil des inscriptions libyques). — Paul MONCEAUX. Florentia (ne désigne pas un plant de vigne, comme on l'a supposé d'après un passage altéré de Pline l'Ancien; le mot n'apparaît qu'en 412 dans un sermon d'Augustin et signifie couronne de fleur). — E. BABELON. Le Congrès français de la Syrie : les travaux de la Section d'archéologie et d'histoire (importance de ces travaux; les droits français en Syrie). — Pierre ROUSSEL. Un édit de Ptolémée Philopator relatif au culte de Dionysos (retrouvé sur un papyrus; Philopator voulait assurer à Dionysos une place au moins égale à celle des grandes divinités de l'Égypte; le culte de Dionysos fut sans doute uni à celui de Sarapis). — Gustave SCHLUMBERGER. Les fouilles de Jean Maspero à Baouit en 1913. — Paul MONCEAUX. Une inscription chrétienne d'Algérie (trouvée en 1917 à Ksiba, à l'est de Souk Ahras; épitaphe d'un clerc nommé Rogatianus). — Franz CUMONT. Les « Cistiferi » de Bellone (complète et corrige l'inscription de Madaure qu'il a publiée précédemment; au lieu de *hastiferi* il faut lire *cistiferi*; les *cistiferi* portaient dans les proces-

sions la ciste mystique). — Édouard CUQ. Une tablette à la cire du musée de Leeuwarden (c'est une convention relative à la vente d'un bœuf; la cire a disparu; mais le stylet ayant pénétré dans le bois, les lettres sont pour la plupart reconnaissables et le texte a pu être reconstitué). — Jules MAURICE. La politique religieuse de Constantin le Grand (double mission de Constantin, empereur romain et grand pontife d'une part et serviteur du Dieu des chrétiens d'autre part). — Rapport du secrétaire perpétuel sur la situation des publications de l'Académie pendant le premier semestre 1919 (annonce surtout la reprise des travaux interrompus).

20. — Académie des sciences morales et politiques. Comptendu des séances. 1919, novembre-décembre. — M. MARION. Le retour aux prix normaux sous la Révolution après la disparition du papier-monnaie (prix formidables payés en assignats l'an IV : la livre de pain 150 fr.; le café et le sucre 1,600 fr.; la vie devenue impossible à qui ne vendait pas des denrées et des services; mais à ce moment les prix en numéraire n'étaient pas exagérés; il y eut même une baisse sur les objets de luxe, les grains et les bestiaux). — Albert WADDINGTON. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume I^{er}. Son éducation, son tempérament, son caractère (haute idée qu'il se fait de son autorité; sa tyrannie; sa piété). — E. CAVAIGNAC. Notule sur la population de l'Espagne vers 1500 (à propos de l'ouvrage de Merriman; pense qu'il y avait alors en Espagne dix à douze millions d'âmes). — Paul VIGNON. La philosophie de l'Académie dans ses rapports avec la science actuelle. = 1920, janvier. Séance publique annuelle du 20 décembre 1919. Discours de M. MORIZOT-THIEBAULT, président; Ch. LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de Louis Renault, 1843-1918. — Henri JAVAL. Les variations de cours des rentes françaises de 1798 à 1918 (les variations ont été extrêmes dans la période moderne; mais elles n'ont pas été toujours justifiées ni toujours à la mesure des événements).

CHRONIQUE.

France. — M. Jean DE JAURGAIN est mort le 18 mars 1920 à Ciboure. Son activité scientifique a été tout entière consacrée à l'étude de la Gascogne et de la Navarre française; en particulier à la généalogie et à l'histoire des familles nobles. En 1877, il débuta par une *Histoire et généalogie de la maison d'Espeleta*; puis il publia le t. I du *Nobiliaire de Béarn* (1879), auquel vint se joindre plus tard l'*Armorial de Béarn, 1679-1701*, extrait de l'*Armorial* dressé par ordre de Louis XIV, t. I (1889, en collaboration avec A. de Dufau de Maluquer). Ajoutons : *Arnaud d'Oihenart et sa famille* (1885), le *Cartulaire de Saint-Mont* (Archives historiques de la Gascogne, 1906); *Corisande d'Andoins, comtesse de Guiche et dame de Gramont* (1907); *Épisodes de la guerre civile de Navarre, d'après un compte de Pedro-Periz de Jassa, bailli de Saint-Jean et receveur des deniers royaux en Basse-Navarre, 1450-1455* (1908); *Journal de Pierris de Casalivetry, notaire royal de Mauléon de Soule, texte gascon de 1539-1546* (1908); *Troisvilles, d'Artagnan et les trois Mousquetaires* (1910); la *Maison de Caumont-Laforce; généalogie de ses diverses branches, du XV^e siècle à nos jours* (1912); *l'Évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon* (1917); *Deux comtes de Comminges béarnais au XV^e siècle : Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet d'Aydie, seigneur de Lescun* (1919). Mais son œuvre capitale est *La Vasconie* en deux volumes (1898-1902), utile répertoire de noms et de faits pour l'histoire de la Gascogne du X^e au XIII^e siècle.

— M. Bernard DE MANDROT est mort en avril 1920 à l'âge de soixante et onze ans; il était né au Havre le 7 novembre 1848. Ancien élève de l'École des chartes (promotion de 1872), il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe avec une thèse remarquée : *les Relations de Charles VII et de Louis XI, rois de France, avec les cantons suisses*, qui, après avoir été insérée dans le « *Jahrbuch für Schweizer. Geschichte* », parut en deux volumes (1882) et, depuis, il se confina dans l'histoire du XV^e siècle qui lui doit plusieurs travaux très distingués et de remarquables éditions de textes : *Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, 1438-1523* (1886); une édition de la *Chronique scandaleuse* qui, il l'a prouvé, n'est autre que le *Journal de Jean de Roye* (1893); une édition des *Mémoires de Philippe de Commines*, pour laquelle il eut la bonne fortune d'utiliser un manuscrit resté jusqu'alors inconnu et qui provient la famille même de l'histo-

rien; la fin des *Lettres de Louis XI* publiées par Vaesen (t. X et XI, ce dernier contenant la préface, l'itinéraire du roi et les tables, 1909); la fin des *Lettres de Charles VIII* publiées par Pélicier (t. V et dernier, 1907, avec deux suppléments publiés dans l'Annuaire de la Société de l'histoire de France); *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, t. I, 1461-1463 (1916). A la Bibliothèque de l'École des chartes, il donna un *Projet de partage du Milanais en 1446* (t. XLIX) et à la *Revue historique* des études appréciées sur Louis XI, Jean d'Armagnac et le drame de Lectoure (t. XXXVIII); Jean d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477 (t. XLIV); l'Autorité historique de Philippe de Commines (t. LXXIII); le Meurtre de Jean de Berry, secrétaire de Jean, duc de Bourbon (t. LXXXVII); Jean de Bourgogne, duc de Brabant, comte de Nevers, et le procès de sa succession, 1485-1525 (t. XCIII).

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a renouvelé, cette année, les attributions du prix Gobert qu'elle avait votées l'an dernier, à savoir le premier à M. F. LOT : *Étude sur le Lancelot en prose*, et le second à M. BARREY pour son *Étude sur la colonisation française aux Antilles*. — Sur le prix Louis Fould, elle a récompensé l'ouvrage de M. Gabriel MILLET sur l'*Ancien art serbe : les églises*. — Elle a attribué le prix Prost à M. Louis SCHAUDÉL : *les Comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XII^e et XIII^e siècles*.

— M. Joseph BÉDIER a été élu membre de l'Académie française le 3 juin 1920; M. Christian PRISTER, doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Strasbourg et directeur de la *Revue historique*, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 5 juin.

— Le *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur le service des Archives*, du 1^{er} mai 1919 au 1^{er} mai 1920, par le directeur, M. Ch.-V. LANGLOIS, a paru au *Journal officiel* du 28 mai. On y trouve des renseignements fort intéressants en ce qui concerne notamment les archives de la Sûreté générale depuis 1830. On a constaté que, de 1830 à 1870, elles ont été dilapidées et n'existent plus; mais on a retrouvé beaucoup de pièces utiles pour la période postérieure à 1870. 239 articles ont été transférés aux Archives nationales. Dans le riche dépôt de l'hôtel Soubise même, une recherche méthodique des « résidus » a permis de retrouver un bon nombre de documents dont la trace avait été perdue : « des chartes originales du XIII^e et du XIV^e siècle relatives à la famille de La Tour et à l'abbaye de Bonnefont en Comminges; le cartulaire de Harnes, possession artésienne de l'abbaye Saint-Pierre de Gand (XV^e siècle, avec des pièces remontant à l'époque carolingienne); deux cartulaires de Saint-Germain-des-Prés (pitancerie et rivière de Seine, XV^e siècle); quelques registres de notaires du XV^e et du XVI^e siècle; des documents relatifs à Monluc et à sa famille; des registres paroissiaux de vingt-sept localités différentes; le manuscrit autographe, pièce à conviction d'un des procès les plus retentissants du XVIII^e siècle, de

l'ouvrage intitulé *De la philosophie de la nature* par J.-B. Delisle de Sales; les pièces du procès soutenu devant le sénéchal de Draguignan par la marquise de Cabris, sœur de Mirabeau, contre son mari, etc ».

— Un Comité vient de se fonder, sous la présidence d'honneur du maréchal Foch et effective de M. E. Driault, directeur de la *Revue des Études napoléoniennes*, pour commémorer, le 5 mai 1921, le centenaire de la mort de Napoléon I^{er}.

— La bibliothèque de l'Arsenal vient de s'enrichir d'environ 95,000 pièces de théâtre, imprimées ou en manuscrit, catalogues, albums ou dossiers sur l'histoire du théâtre français, provenant de la collection de M. Georges Douay.

— Les photographies et films pris, au cours de la guerre, par la Section photographique et cinématographique de l'armée, constituent désormais une importante collection centralisée à la Direction des Beaux-Arts, classée régionalement et par catégories et répertoriée au moyen de fiches. Il est question d'organiser, sur le même type, l'inventaire général photographique des richesses d'art de la France.

— En attendant qu'une revision de programme soit réalisée, le ministre de l'Instruction publique a prescrit de faire une place dans le cours d'histoire contemporaine aux grands événements de ces dernières années : formation de la Triple-Alliance, de l'alliance franco-russe, des ententes de 1902-1914; question d'Orient jusqu'en 1913. La guerre de 1914-1818 est exclue, mais les stipulations des traités qui l'ont terminée seront étudiées dans le cours de géographie.

— La Ligue des droits de l'homme, dans sa séance du 28 avril 1920, a demandé au Parlement d'instituer une grande enquête nationale, dirigée selon les principes de la méthode historique, sur les origines et la conduite de la guerre.

— La librairie Plon annonce une *Histoire de la nation française des origines préhistoriques jusqu'à nos jours* (1920), qui doit paraître en 15 volumes in-4° illustrés. L'ouvrage comprendra les divisions suivantes : *Introduction générale*, par M. Gabriel HANOTAUX; *Géographie humaine de la France*, en 2 volumes, par M. J. BRUNHES; *Histoire politique*, t. I : des origines à 1515, par M. Pierre IMBART DE LA TOUR; t. II : de 1515 à 1800, par M. Louis MADELIN; t. III : de 1800 à 1920, par M. Gabriel HANOTAUX; *Histoire militaire*, t. I : des origines à la Révolution, par le général COLIN et le colonel Frédéric REBOUL, et t. II : de la Révolution à la fin de la guerre de 1914-1918, par un officier général de la Grande Guerre; *Histoire diplomatique*, par M. René PINON; *Histoire religieuse*, par M. Georges GOYAU; *Histoire économique et sociale*, par M. Henri MOYSSSET; *Histoire des arts*, par M. Louis GILLET; *Histoire des lettres*, t. I : la Littérature française en langue latine, par M. François PICAVET; les Chansons de geste, par M. Joseph BÉDIER; la Littérature de langue

française : des origines à Ronsard, par M. Alfred JEANROY; t. II : de Ronsard à nos jours, par M. Fortunat STROWSKI; *Histoire des sciences*, t. I : *Histoire des mathématiques et de la mécanique*, par M. Pierre BOUTROUX; *Histoire de la chimie*, par M. COLSON; *Histoire de la physique*, par M. Charles FABRY; t. II : *Histoire des sciences biologiques*, par M. Maurice CAULLERY; *Synthèse de la scolastique et des méthodes scientifiques du moyen âge*, par M. Émile BOUTROUX; *Histoire de la philosophie française et de la philosophie des sciences*, par M. René LOTTE. L'Introduction générale vient de paraître.

Allemagne. — Le professeur Julius VON PELUGK-HARTTUNG est mort à Berlin le 5 novembre 1919 à l'âge de soixante et onze ans. Il était né le 6 novembre 1848. Professeur aux Universités de Tubingue, puis de Bâle, il se consacra d'abord aux études médiévales et publia plusieurs ouvrages sur l'empereur Conrad II, des mémoires sur la Norvège et les villes allemandes de la Baltique (1877); sur l'ordre de Saint-Jean en Allemagne, sur les élections pontificales et l'Empire (1908); enfin des études et des textes diplomatiques : *Acta pontificum romanorum* (1879-1888); *Urkunden der päpstlichen Kanzlei* (1882); *Specimina chartarum pontificum romanorum* (1885); *Iter italicum* (1883-1884); *Die Bullen der Päpste bis zum Ende des XII Jahrhunderts* (1901). Cependant il était devenu « geheimer Archivrat » aux archives de l'État à Berlin et désormais c'est l'histoire militaire des temps modernes qu'il étudia de préférence : *Die Heere und Flotten der Gegenwart* (1896); *Napoléon I, Republik und Kaisertum* (1900); *Das Erwachen der Völker* (1901); *Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance* (1902); *Das preussische Heer und die norddeutschen Bundestruppen unter General von Kleist 1815* (1911); *Illustrierte Geschichte der Befreiungskriege* (1912); *Briefe des Generals Neidhardt von Gneisenau* (1913); *Das Befreiungsjahr 1813* (1913).

— A propos du Manifeste des 93, M. Lujo BRENTANO, professeur à l'Université de Munich, a écrit à M. Charles Gide une lettre où il explique comment et pourquoi il a été amené à mettre sa signature au bas de ce document désormais immortel. Cette lettre a été publiée dans *La Paix par le droit*, livraison de mars-avril 1920, p. 77-79. M. Brentano explique qu'étant à Florence en septembre 1914, il crut nécessaire de protester, avant toute enquête, contre les atrocités dont on accusait alors les armées allemandes; il écrivit donc à son collègue de Berlin, M. de Schmoller, qui lui annonça la prochaine apparition du Manifeste, en le priant de l'autoriser à joindre son nom à la liste des signataires. « Dans la ferme conviction que la discipline si connue de l'armée allemande excluait la possibilité que les terribles accusations portées contre celle-ci fussent exactes, je consents. » En janvier 1916, M. Brentano apprit, de personnes « absolument dignes de confiance », « que certains actes avaient été commis

par des troupes allemandes au début de la guerre » ; il comprit alors qu'il avait été trompé et s'en excusa publiquement. « Depuis lors, le *Berliner Tageblatt*, toutes les fois qu'il mentionna le Manifeste des 93, n'a pas manqué de remarquer que M. Ehrlich, M. Auguste de Wassermann et moi avions consenti à ce que l'on signât le Manifeste de nos noms sans en connaître le texte ». — Enregistrons cette déclaration, qui honore son auteur, mais qui néanmoins ne saurait justifier l'absence d'esprit critique dont il fit preuve, avec tant d'autres intellectuels, à ce moment.

Belgique. — Paul FREDERICQ est mort inopinément à Gand, le 31 mars 1920, âgé de près de soixante-dix ans. Avec lui disparaît l'un des historiens belges les plus distingués, l'un des principaux artisans de la rénovation qui s'est accomplie dans le domaine des études historiques en Belgique pendant le dernier quart du XIX^e siècle. Contemporain de Kurth et de Vanderkindere, il appartient à cette lignée d'universitaires dont l'activité s'étendit bien en dehors du cercle de leurs élèves et qui s'attachèrent, d'une part, à introduire les méthodes scientifiques dans l'érudition ; d'autre part, à exercer une action dans la vie publique par la diffusion de la connaissance du passé national. Chez Fredericq, cette dernière tendance a été d'autant plus marquée qu'il se montra de bonne heure un vrai philanthrope et qu'il était issu d'une élite bourgeoise, consciente de ses obligations sociales. Le devoir civique, tel qu'il lui apparaissait, lui dictait en quelque sorte son objectif intellectuel. Il ne concevait sa tâche d'historien qu'en fonction de celle de citoyen, mais jamais il n'oublia les exigences du travail scientifique : probité absolue et souci constant d'impartialité.

Né à Gand le 12 août 1850, il entra à l'École normale des humanités à Liège en 1867 ; il en sortit quatre ans après avec le diplôme de professeur agrégé pour les humanités. Les connaissances qu'il y acquit fortifièrent son goût pour la littérature plutôt que pour l'histoire, qui n'occupait dans le programme de l'École qu'un rang secondaire. Mais les relations qu'il noua avec quelques professeurs, notamment avec J. Stecher et E. de Laveleye, anciens amis de sa famille, lui permirent de développer sa matière de prédilection. Il professa au Collège communal de Malines (1874) et aux athénées d'Arlon (1872) et de Gand (1875). A force d'énergie et de travail, il put mener de front les obligations de l'enseignement avec des recherches sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne. En 1875, il achevait un livre sur ce sujet et le présentait à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand. Il obtint à l'unanimité le titre de docteur spécial en sciences historiques. En 1879, il était nommé professeur à l'Université de Liège ; il y enseigna d'abord la littérature néerlandaise, puis aussi (1880) l'histoire contemporaine et l'histoire de Belgique. A l'exemple de son collègue Kurth, entré peu avant lui à cette Université, il y fonda un cours pratique. Il associa ses élèves à ses travaux sur l'histoire du XVI^e siècle, époque qui l'attirait particulièrement depuis que la question de la liberté de conscience faisait l'objet de polémiques

passionnées. On venait de fêter à Gand (1876) le 300^e anniversaire de la Pacification de Gand.

Si les problèmes de la politique d'alors déterminèrent le choix de son sujet, l'âpreté des discussions qu'ils provoquaient n'influa d'aucune façon sur la méthode que Fredericq s'attacha à enseigner. Il sut inculquer à ses disciples ce sens de la réalité historique, cette largeur de vues, cette probité scientifique qui le caractérisaient lui-même à un si haut degré. Nature essentiellement bonne et généreuse, esprit ouvert et tolérant, il exerçait une grande influence par l'exemple de ses fortes qualités morales. En outre, par sa spirituelle bonhomie, il avait le don de susciter autour de lui une chaude sympathie, une vraie cordialité qui se transformait en camaraderie. Ses anciens élèves, parmi lesquels il compta entre autres H. Pirenne et E. Hubert, ont conservé un souvenir reconnaissant de celui qui, par le simple rayonnement de l'être moral, stimulait les vocations et encourageait les efforts des débutants.

En 1883, il quitta Liège pour occuper à Gand la chaire de littérature néerlandaise. Il y ouvrit aussi, dès l'année suivante, un cours pratique d'histoire de Belgique. Entre temps, il avait été chargé par le gouvernement d'aller étudier l'enseignement de l'histoire dans les principales universités allemandes, hollandaises et anglaises et à Paris.

Flamand de cœur et d'âme, il se consacra surtout à l'étude du passé de la Flandre et publia désormais la plupart de ses travaux en néerlandais. Il visait au relèvement intellectuel et moral de la population flamande, et, à cet effet, il voulait lui faire utiliser avant tout sa propre langue, mais jamais il ne désira réaliser l'autonomie linguistique du pays flamand que dans la mesure où elle était compatible avec l'unité belge. Il se voua surtout à l'étude des facteurs moraux de l'évolution nationale et poursuivit ses recherches sur l'époque de la Réforme. L'histoire de l'Inquisition dans les Pays-Bas l'intéressa tout particulièrement, et il se mit à en rassembler les sources imprimées et manuscrites, non seulement pour le xvi^e siècle, mais pour tout le moyen âge. Dès 1889, il commençait la publication d'un vaste *Corpus documentorum Inquisitionis hereticae pravitatis Neerlandicae*. Les cinq premiers volumes se succédèrent rapidement jusqu'en 1906. Le sixième était en préparation lorsqu'il fut emmené en Allemagne. Cette œuvre lui valut en 1911 le prix quinquennal d'histoire nationale; elle marquera certainement dans les annales de l'historiographie belge. Mais les travaux de Fredericq qui seront peut-être appréciés davantage encore sont ceux sur la chanson historique au moyen âge et au xvi^e siècle et sur les pamphlets, tous ces documents où palpe réellement l'âme du peuple. Il put appliquer dans les livres qu'il leur consacra à la fois son savoir encyclopédique et ses qualités de style.

Il collabora à un grand nombre de revues et journaux, entre autres à la *Revue historique*, où il rédigea le bulletin belge en 1876, 1878, 1879, 1881 et 1887. Il fut longtemps la cheville ouvrière de la « Société pour le progrès des études philologiques et historiques », dont il fut le

secrétaire général de 1879 à 1909; il écrivit quantité d'articles et de mémoires dans les publications de l'Académie royale de Belgique, qui l'accueillit comme membre correspondant dès 1891 et comme membre effectif en 1894. Il envoya également des travaux à l'Académie des sciences d'Amsterdam, dont il devint membre en 1892. Sa débordante activité d'érudit et de professeur ne l'empêcha pas de s'occuper constamment de politique et d'œuvres sociales. Durant de longues années, il fut conseiller communal de la ville de Gand.

On se rappelle sa noble et courageuse attitude en face du pangermanisme. Il déconcerta l'ennemi par sa finesse narquoise et sa crânerie : lorsque le gouverneur allemand lança la circulaire insidieuse demandant aux professeurs de l'Université de Gand s'ils « pouvaient » enseigner en flamand, Fredericq y répondit fièrement : « Je pourrais le faire, mais je ne le veux pas. » Les trente et un mois de son exil (mars 1916-novembre 1918) n'altérèrent pas son énergie morale; il garda les apparences de la santé. En réalité, le choc fut trop rude, et, à son retour, ses amis furent peinés de constater son état précaire. Il dut abandonner, après quelques mois, le rectorat qui lui avait été confié. Malgré tout, il continua ses études favorites : il avait entrepris en Allemagne une histoire de la littérature néerlandaise en français, qu'il comptait achever bientôt. Il tenait un journal, où il notait depuis de longues années ses impressions et les incidents de la vie politique et littéraire. Ce sera, sans aucun doute, une source précieuse pour les historiens de l'avenir.

Il ne cessa de travailler que le jour où il fut terrassé par une attaque d'apoplexie (23 mars). Constamment, il resta fidèle à la devise : *Repos ailleurs*, qui était celle de l'un de ses héros de prédilection, Marnix de Sainte-Aldegonde, une des gloires à la fois de la littérature française et de la littérature néerlandaise. H. VAN DER LINDEN.

— L'Académie royale de Belgique a repris en 1919 ses publications interrompues par la guerre. Outre ses Bulletins, dont on trouvera ailleurs le dépouillement, elle a fait paraître : 1° les *Tables générales des Bulletins de la classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la classe des beaux-arts*, 4° série, années 1899 à 1910, par MM. LEURIDANT et PERRÉE (Bruxelles, Hayez, 1919, in-8°, 158 p.), et 5° série, années 1911-1914, par M. LEURIDANT (*Ibid.*, 35 p.); 2° le *Catalogue onomastique des accroissements de la bibliothèque. Lettres et sciences morales et politiques, 1887-1914* (*Ibid.*, in-8°, VII-379 p.), et beaux-arts, 1890-1914 (*Ibid.*, 56 p.), par MM. LEURIDANT et PERRÉE.

Canada. — Une *Canadian historical Review* a commencé de paraître en mars 1920 sous la direction du prof. W. S. WALLACE; elle continue la *Review of historical publications relating to Canada*, qui date de 1896.

— Au mois d'avril 1920 fut célébré par de grandes fêtes à Winnipeg le 250^e anniversaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, fondée en

1670 en vertu d'une « charte d'incorporation » concédée par Charles II au prince Rupert et à dix-sept autres personnages considérables sous le titre de « Governor and Company of adventurers of England travelling into Hudson's Bay ». Cette Compagnie est la seule survivante des compagnies de commerce fondées au XVII^e siècle. Espérons qu'après les processions historiques (pageants) quelques bonnes publications viendront aider à perpétuer le souvenir de ces solennités.

États-Unis. — On annonce la mort de M. Isaac SHARPLESS (16 janvier 1920, à l'âge de soixante et onze ans), auteur de bons ouvrages sur les Quakers : *Two centuries of Pennsylvania history* (1900); *Quakerism and politics* (1906); *Political leaders of provincial Pennsylvania*; — de M. Robert M. JOHNSTON, professeur d'histoire moderne à Harvard (28 janvier, à l'âge de cinquante-deux ans), auquel on doit : *The napoleonic empire in Southern Italy* (1904) et la publication d'un *Mémoire de Marie-Caroline, reine de Naples* (1912); — de M. George L. BEER (15 mars, à l'âge de quarante-sept ans), auteur de très bons livres sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord : *British colonial policy, 1754-1765* (1907); *The origins of the British colonial system, 1578-1660* (1908); *The old colonial system, 1660-1754* (1912).

— Parmi les organisations chargées de poursuivre l'étude de la guerre, signalons un service historique créé au bureau du médecin en chef de l'armée américaine (cf. *Army and Navy Journal*, 13 décembre 1915, p. 449).

Grande-Bretagne. — M. Vincent SMITH, dont nous avons récemment annoncé le beau livre : *Akbar, the great Mogul*, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. Il était un des maîtres de l'histoire de l'Inde anglaise, ancienne et moderne. Son *Oxford history of India* n'a pas eu moins de sept éditions.

— L'Université de Londres, par la bouche de Lord Rosebery, chancelier de cette Université, et du Lord maire, M. Cooper, sollicite des fonds pour la création d'un « Centre pour les études supérieures d'histoire », à l'effet d'exploiter les richesses documentaires du British Museum, du Public Record Office et des autres dépôts d'archives de la capitale anglaise. Une somme de 20,000 l. st. suffirait pour installer matériellement ce centre (voir le *Times* du 29 avril).

— M. YAHUDA, professeur, de nationalité anglaise, à l'Université de Madrid, s'efforce de faire créer à celle-ci une « Chaire Shakespeare » d'études anglaises, correspondant à la « Chaire Cervantès » récemment créée au King's College.

— Une douzième édition de l'*Encyclopaedia britannica*, dont la dernière, en vingt-huit volumes, a paru en 1911, est en préparation par les soins de M. Chisholm.

— Une traduction anglaise des mémoires de l'amiral allemand von

Scheer, dont les allégations sur la bataille du Jutland avaient si fort intéressé les Anglais, vient de paraître sous le titre de *Germany's High Sea Fleet in the World War* (London, Cassell and Co; 25 sh.).

— Une Société s'est fondée à Cape-Town pour la publication de documents historiques : « Van Riebeeck Society for the publication of South African historical documents ». Le président est M. J. F. X. Merriman. Le travail de recherches sera facilité par un bon *Guide to the various classes of documents* dans les archives du Cap par l'archiviste M. C. Graham BOLTRA.

— *Notes and queries*, la revue anglaise bien connue de tous les curieux de la littérature et de l'histoire, vient de subir une transformation intéressante. Créée en 1849 comme supplément de l'*Athenæum*, elle parut tout d'abord par livraisons hebdomadaires; puis, atteinte par la guerre comme tant d'autres publications d'un caractère très spécial, elle devint mensuelle. Elle vient d'être rachetée par le *Times* qui, depuis le mois d'avril 1920, rétablit l'ancien service hebdomadaire et en abaisse le prix : 6 d. au lieu de 10 d. le numéro. L'abonnement annuel est de 28 sh. 2 d.

— Le major général W. D. BIRD a publié une étude intéressante, dans *The Journal of the Royal United Service Institution* (février 1920, p. 119-126), sur la situation comparée des Dardanelles en 1807 et 1915. Dans le même périodique, le vice-amiral BALLARD étudie le « Développement de Malte comme base navale de première classe depuis son incorporation à l'empire britannique » (p. 127-140), et M. D. OGG, lecteur à l'Université d'Oxford, a intelligemment étudié la propagande navale allemande au cours de la Grande Guerre (février 1920, p. 1-22). G. BN.

Italie. — On publie à Trente, depuis le début de l'année, les *Studi trentini, Rivista trimestriale della Società per gli studi trentini*, organe dans lequel viennent, en quelque sorte, se fondre les six revues qui, avant la guerre, se publiaient à Trente et à Rovereto. La même Société s'est engagée à publier, à intervalles indéterminés, les *Monumenta Tridentina*.

— Deux nouveaux organes bibliographiques italiens méritent d'être signalés : le *Buletino mensile* [dell'] *Istituto bibliografico italiano* (28 p. in-8°), publié à Rome, et *Il Raccoglitore*, dont le premier numéro a paru le 1^{er} janvier 1920 à Florence.

— M. Alberto LUMBROSO vient de faire paraître le premier volume de sa *Bibliografia ragionata della guerra della nazioni* (Rome et Florence, Ariani, 1920, in-8°, xxxii-259 p.; 30 l.); il comprend les mille premiers articles des écrits antérieurs au 1^{er} mars 1916.

— Le « Musée garibaldien », constitué à Milan par M. Emilio Curatolo et qui contient plusieurs objets de grande valeur, comme le por-

trait d'Anisa, et des documents intéressants, va être prochainement réuni au musée du Risorgimento de Milan.

— Il est question d'instituer au Collège de France une chaire en faveur de M. F. Flamini, l'un des spécialistes les plus connus des études dantesques en Italie, en conformité du plan d'échanges intellectuels entre la France et l'Italie, dont la nomination de M. Maurice Mignon à l'Université de Rome a été la première réalisation. Nous sommes heureux de signaler cette nouvelle au moment où, précisément, vient de paraître la cinquième édition de l'*Avviamento allo studio della Divina Commedia* (Livorno, Giusti, 1920, in-16, VIII-126 p.) de M. Flamini. Signalons que les Yougoslaves tiennent à s'associer à la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante, dont l'œuvre a été trois fois traduite en serbo-croate et qui, insiste plaisamment M. Louis de Voinovitch dans la *Renaissance yougoslave*, a fixé les limites de l'Italie au Quarnero. G. BN.

Pays-Bas. — La librairie Tjeenk Willink, à Haarlem, publie depuis l'année passée une revue trimestrielle pour l'histoire du droit (*Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*). La rédaction se compose de MM. les professeurs De Blécourt, Van Kan et Meyers, professeurs à Leyde, et de M. Van Kuyk, avocat à La Haye. Le tome I est complet; il contient plusieurs bons articles. Signalons en premier lieu celui de M. Meyers sur l'Université d'Orléans au XIII^e siècle, une étude approfondie sur l'enseignement du droit qui fut, comme on sait, la gloire de l'Université. On y trouvera encore les articles suivants : *Levend Volksrecht*, par M. VAN KUYK; *De verwachting des Volks in 1789 ten aanzien van de codificatie*, par M. VAN KAN; *Heredium en Hortus in de Twaalf Tafelen*, par M. NAP, etc. N. J.

Russie. — La période troublée que la Russie traverse depuis quelques années a particulièrement éprouvé l'Université de Kiev. Nous apprenons aujourd'hui la mort tragique du professeur Timothée-Dmitrievitch FLORINSKY, un des représentants les plus distingués des études slaves en Russie. Il était né le 28 octobre 1854 à Petrograd où son père remplissait des fonctions ecclésiastiques. A l'Université de cette ville, il étudia l'histoire et la philologie slaves sous la direction de deux maîtres distingués, Sreznevsky et Lamansky. Il reçut la médaille d'or pour un mémoire sur les *Témoignages de Constantin Porphyrogénète relativement aux peuples slaves* et prit successivement les titres de candidat et de « magister » en philologie slave. En 1882, il entreprit un voyage d'études chez les Slaves méridionaux, et j'eus l'occasion de le rencontrer à Sofia. Il venait de publier un important travail sur les *Yougoslaves et Byzance dans la première moitié du XIV^e siècle*. Le titre de candidat est, en Russie, une première étape vers celui de docteur, que Florinsky prit en 1888 avec une thèse intitulée : *L'Œuvre législative de Douchan, tsar des Serbes et des Grecs*. On lui doit, en outre, des leçons sur la philologie slave (deux

volumes, Kiev, 1894-1897) et un travail très important sur la *Race slave* (Kiev, 1907), dont j'ai résumé les données statistiques dans la préface à ma traduction du livre tchèque de M. Niederle sur le même sujet (2^e édition, Paris, Félix Alcan, 1916). Au courant du mois de mai 1919, il fut dénoncé, arrêté et conduit devant le tribunal révolutionnaire de Kiev. Durant son interrogatoire, il fut tué d'un coup de revolver par une femme nommée Rosa Schwarz. Sa veuve fut autorisée à racheter son corps moyennant le paiement de 25,000 roubles.

Le professeur Vladimir-Stepanovitch IKONNIKOV était né à Kiev en 1841 ; il y avait fait ses études et avait été quelque temps professeur d'histoire russe à Kharkov et à Odessa. En 1865, un travail considérable sur le théologien Maxime le Grec lui valut le titre de « magister ». Ce travail a été réimprimé en 1913 et j'en ai rendu compte dans notre *Journal des Savants*. En 1868, l'auteur fut nommé docteur avec un mémoire sur *l'Influence de Byzance sur la civilisation russe* et, l'année suivante, professeur d'histoire russe à l'Université de Kiev. J'avais eu l'occasion de le rencontrer lors de ma première visite à Kiev en 1872. Nous renouvelâmes connaissance au cours du séjour qu'il fit à Paris l'année suivante et durant le Congrès archéologique qui se tint à Kiev sous la présidence du comte Ouvarov durant l'été de l'année 1874. Au cours de l'année 1873, il avait publié un volume sur le célèbre homme d'État russe : le *Comte Mordvinov*. Très dévoué à son Université, il a publié, en 1884, un *Dictionnaire biographique* des professeurs de cette Université. Son œuvre principale est un *Essai sur l'historiographie russe*, dont le premier volume a paru en 1892. Il a en outre collaboré à un grand nombre de recueils scientifiques.

Loutchisky, Florinsky, Ikonnikov auront probablement été à Kiev les derniers représentants de l'idée russe dans l'esprit de l'unité que symbolisaient les empereurs disparus. Encore Loutchisky dénonçait-il dans sa conversation particulière et dans quelques-unes de ses publications cet esprit d'indépendance régionale qui paraît devoir aboutir à la constitution de l'État ukrainien.

Louis LEGER.

ERRATUM.

C'est par erreur que nous avons reproché à M. Rodocanachi (t. CXXXIII, p. 339) de n'avoir pas mentionné l'ouvrage de l'abbé Thédenat sur le *Forum romain*. Il l'a noté à la page 39 de ses *Monuments antiques de Rome*.

Le gérant : R. LISBONNE.

